

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
MARIE-JOSÉE BOISVERT

« LES RITUELS DU MARIAGE DES OUVRIERS DE TROIS-RIVIÈRES, 1925-1940 »

DÉCEMBRE 1996

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À Andrée et Lili...

REMERCIEMENTS

Le chemin qui mène à la réalisation d'un travail de longue haleine est toujours sinueux et parsemé d'embûches. Mais, telles des bouées sur la mer, certaines personnes font en sorte que l'on maintienne le cap. Je tiens d'abord à exprimer toute ma gratitude à René Hardy, mon directeur de recherche. Sa rigueur intellectuelle, sa ténacité (qu'il a souvent eue pour deux) et son esprit critique en font pour moi un exemple à suivre. Au fil des lectures et des relectures du manuscrit, il a émis ses commentaires, toujours justes et pertinents. Mes pensées vont aussi à mon codirecteur Gérard Bouchard. Mon intégration au groupe de recherche de l'IREP et ma participation aux réunions trimestrielles qu'il anime ont contribué à l'avancement de ma problématique. Je voudrais également remercier Martine Tremblay. Sa sollicitude, sa bonne humeur et son optimisme ont eu raison plus d'une fois des journées sombres. Les nombreux échanges à propos de nos projets de recherche respectifs furent enrichissants et stimulants; nul doute que mon écriture s'en est ressentie.

L'atmosphère qui règne au Centre d'études québécoises est propice au développement de la vie intellectuelle, et la formation que j'y ai reçue a influencé de manière importante mon rapport à l'histoire. De plus, au cours des dernières années, j'ai bénéficié d'un soutien technique et d'une assistance financière qui m'ont permis de terminer mes études dans des conditions favorables. Je dois aussi souligner la gentillesse des secrétaires du département des sciences humaines car, plus d'une fois, elles ont résolu mes impasses grammaticales.

Enfin, la réalisation de ce mémoire aurait été impossible sans l'aide précieuse des personnes âgées que j'ai rencontrées en entrevue et qui se sont confiées si chaleureusement à moi. Je leur suis reconnaissante ainsi qu'à tous les gens qui, par leur amour ou leur amitié, ont su m'appuyer lorsque j'en avais grand besoin; je pense à ma famille, à mon conjoint, à mes ami(e)s et à mes compagnons de travail.

TABLE DES MATIÈRES

| | Page |
|--|------|
| Remerciements | iii |
| Table des matières | iv |
| Résumé | vi |
| Introduction | 1 |
| État de la question | 3 |
| Cadre conceptuel | 12 |
| Terrain de l'enquête | 16 |
| Critères de recherche et méthodologie | 20 |
| Chapitre I: Le temps des fréquentations | |
| 1. Les lieux de sociabilité de la jeunesse | 26 |
| 2. Les circonstances de la première rencontre | 30 |
| 3. Le choix du conjoint | 32 |
| 3.1 Homogamie socioprofessionnelle et endogamie géographique | 33 |
| 3.2 Autorité parentale sur le choix du conjoint | 36 |
| 3.3 Stratagèmes pour rencontrer un bon parti | 38 |
| 3.4 La marge de manœuvre des femmes | 41 |
| 4. Les fréquentations | |
| 4.1 Les lieux | 43 |
| 4.2 Les bons soirs | 45 |
| 4.3 La déclaration des amours | 46 |
| 4.4 Les cadeaux | 49 |
| 4.5 La durée des fréquentations et les finalités de l'engagement | 50 |
| 5. Les contrôles | |
| 5.1 Le couvre-feu | 51 |
| 5.2 La jeunesse trifluvienne | 52 |
| 5.3 Le regard du voisinage | 53 |
| Conclusion | 55 |

Chapitre II: Le temps des engagements

| | | |
|-----|--|----|
| 1. | Un accord mutuel | 57 |
| 2. | La grande demande | 58 |
| 3. | Les fiançailles | 61 |
| 4. | Le contrat de mariage et les apports matériels au ménage | 64 |
| 4.1 | Les meubles apportés en ménage | 65 |
| 4.2 | Le trousseau | 67 |
| 5. | L'enterrement de vie de jeunesse | 71 |
| 6. | L'habillage des mariés | 74 |
| 6.1 | Des harmonies saisonnières: la couleur et les tissus | 75 |
| 6.2 | Le mode d'acquisition des vêtements de noces | 77 |
| 6.3 | Les solidarités familiales | 79 |
| 6.4 | Une journée sous le signe de la chance | 81 |
| | Conclusion | 83 |

Chapitre III: Le temps des épousailles

| | | |
|-----|--|-----|
| 1. | Le matin des noces | 87 |
| 2. | Le cortège nuptial | 88 |
| 3. | La pluie et le beau temps | 92 |
| 4. | La confession religieuse | 93 |
| 5. | Un temps pour se marier: le mois, le jour et l'heure | 94 |
| 6. | La décoration de l'église | 95 |
| 7. | La cérémonie religieuse | 97 |
| 8. | Les invitations aux noces | 100 |
| 8.1 | La réception: repas et réjouissances | 102 |
| 8.2 | Le gâteau de noces | 104 |
| 8.3 | La noce | 105 |
| 8.4 | Les cadeaux de noces | 108 |
| 9. | Le voyage de noces | 109 |
| 10. | La nuit de noces | 112 |
| 11. | L'installation au domicile et la réinsertion sociale | 116 |
| | Conclusion | 118 |
| | Conclusion générale | 120 |
| | Bibliographie | 127 |
| | Annexe | 135 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise sur les rituels du mariage des ouvriers trifluviens des années 1925 à 1940 présente une description détaillée de la trame des événements qui se déroulent à partir de la première rencontre des futurs époux jusqu'à la noce et qui constituent les rites préparatoires à la vie maritale. Notre objectif est de faire ressortir la spécificité des pratiques rituelles des ouvriers en les comparant à celles de la petite bourgeoisie trifluvienne et à celles des cultivateurs de la Mauricie, qui ont été étudiées dans des travaux antérieurs.

Pour étudier ces coutumes transmises oralement de génération en génération, nous avons privilégié l'enquête orale. Quinze entrevues furent réalisées auprès de personnes provenant du milieu ouvrier et cinq auprès de témoins de profession libérale. Le questionnaire utilisé a été conçu par une équipe de chercheurs affiliés à l'Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (IREP, Chicoutimi) qui mène une recherche plus vaste sur les dynamiques culturelles interrégionales. Ce questionnaire très élaboré a permis de relever des informations précises et détaillées que nous avons comparées aux informations transmises dans l'historiographie, afin de retracer les permanences et les changements des rituels au cours de ces années et au cours des années antérieures lorsque la recherche le permettait.

Le mémoire est divisé en trois parties qui suivent la succession des différentes étapes du scénario nuptial. La première est consacrée à la formation du couple. Elle s'attarde aux circonstances de la première rencontre, aux modalités qui entrent dans le choix du conjoint et au déroulement des fréquentations. La seconde traite de la fixation des accords en vue du mariage, de la grande demande et des fiançailles. Enfin, la dernière partie s'emploie à décrire

la journée des noces: la célébration du mariage à l'église, les cortèges et les festivités, en passant par le voyage de noces, la nuit de noces et l'installation du couple à son domicile.

Notre recherche démontre qu'en ce qui a trait aux rituels du mariage, il n'y a pas de rupture brutale entre le monde rural et le monde urbain. Ces rituels se présentent plutôt comme un mélange de nouveautés et de traditions. En effet, la permanence de plusieurs rites ou comportements nous amène à voir que les urbains de notre enquête suivent sensiblement le même chemin que les ruraux. Bien sûr, l'effervescence de la ville laisse son empreinte sur les rituels. On observe la présence de nouveaux rites qui fondent l'originalité des pratiques ouvrières urbaines. Ce sont, entre autres, les fiançailles, le lancement du bouquet, la photo de groupe sur le perron de l'église ou les buffets froids qui garnissaient la table des noces. Ces coutumes, adoptées par la majorité, nous permettent d'appuyer l'hypothèse de la spécificité des rituels ouvriers. Mais, ces éléments novateurs prennent plutôt l'aspect d'ajouts ou de modifications de surface qui ne viennent en aucun cas bouleverser la trame profonde des événements qui se déroulent sensiblement de la même façon à la ville ou à la campagne. En fait, dans les années 1930, il n'y a que le nouveau rituel du voyage de noces qui vient réellement perturber les festivités, réduisant les noces ouvrières à un seul repas, comparativement à la coutume des deux repas qui a cours en milieu rural. Un troisième constat, non moins important, s'est dégagé de l'étude des rituels du mariage à la ville. Des changements légers, mais perceptibles, se dessinent. Ils se traduisent par la découverte de comportements marginaux à divers moments du scénario. Ceux-ci, affichés par deux ou trois témoins, semblent, par rapport à la majorité, naviguer à contre-courant. Ces éléments précurseurs nous paraissent annoncer les changements plus profonds qui surviennent dans l'après-guerre.

INTRODUCTION

L'institution catholique du mariage a été fortement ébranlée depuis quelques décennies. Ils sont maintenant nombreux à joindre les rangs de ceux qui ne se présenteront jamais au pied de l'autel. Mais au début du 20^e siècle, le mariage était encore une étape nécessaire pour la grande majorité des gens. Il constituait un rite de passage au sens où il transformait profondément l'existence de chacun, marquant, surtout pour les femmes, le passage de la jeunesse à la vie adulte et permettant du même coup ce qui était auparavant défendu: la cohabitation, la sexualité, la maternité¹. Cet événement revêt une importance toute particulière puisqu'il commande des gestes, des paroles, des façons d'être ou de paraître qui sont prescrits par la culture ou par le milieu social d'appartenance et duquel il est difficile de s'affranchir totalement. C'est pourquoi les rituels du mariage nous apparaissent comme des indicateurs de choix, susceptibles de révéler l'identité sociale des acteurs qu'ils mettent en scène².

Cette recherche, effectuée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en Études québécoises, a comme principal objectif de dévoiler la spécificité des rituels du mariage des ouvriers de Trois-Rivières des années 1925 à 1940³. Il faudrait sans tarder se prémunir

¹ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p. 173.

² C'est ce que démontre Martine Tremblay dans son article intitulé: «Les rituels du mariage dans le Haut-Richelieu au XX^e siècle», dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, dir., *Les dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*, Chicoutimi, IREP, 1995, p. 49. Selon l'auteure, la diversité observée dans les pratiques ou les «façons de faire», que l'on juge à première vue sans importance ou simplement liée à des questions économiques, nous révèle plutôt l'identité sociale des acteurs. À tel point que «l'appartenance à certains groupes, à certains milieux, impose des limites difficiles à franchir sans s'exposer à la critique, voire même au boycottage».

³ Cette étude s'inscrit dans un projet de recherche plus vaste sur la ritualité, entrepris depuis plusieurs années par les membres de l'IREP. Cette équipe, sous la direction de Gérard Bouchard, s'intéresse aux dynamiques culturelles interrégionales et privilégie certains indicateurs culturels comme les rituels du mariage, de la naissance et de la mort, les thérapies populaires et les chansons de noces. Pour en savoir plus sur les objectifs généraux et les hypothèses de cette recherche, voir l'article de Gérard Bouchard.

contre toutes velléités nous amenant à considérer les épousailles d'autrefois comme des actes purement rationnels d'où l'amour était absent. Nous croyons que les sentiments, même les plus discrets, ont trouvé un lieu pour s'exprimer sous des formes que nous essaierons de reconnaître. De plus, notre but n'est pas de rechercher ou de dénicher le mariage exceptionnel. Bien que cela en ferait un récit plus captivant et plus séduisant pour le lecteur, il ne traduirait certes pas la réalité quotidienne de cette majorité que beaucoup d'historiens ont qualifiée de «silencieuse». Nous tenterons donc de reconstituer le plus fidèlement possible la trame des événements conduisant les ouvriers urbains à la vie maritale. Notre principal souci sera de mettre au jour l'originalité des pratiques rituelles de ces ouvriers⁴ et d'insister, lorsqu'il sera possible, sur les rituels par lesquels ils se distinguent des ruraux ou des gens provenant d'autres milieux sociaux.

L'étude des rituels du mariage, mis à part ce qu'elle peut nous révéler des rapports sociaux, s'est doublée pour nous d'un tout autre intérêt. Celui de la nécessité, surtout devant la mort prochaine de ses derniers témoins, de préserver des coutumes ou des manières de faire qui appartiennent à un autre temps. Nous avons ressenti l'urgence de rassembler les souvenirs encore vivaces de ceux qui ont vécu le début du 20^e siècle. Qualifiée de banale par plusieurs d'entre eux, leur expérience, pour nous combien riche, participe aussi à l'histoire. Car c'est dans le menu détail de la vie quotidienne que nous pouvons mieux comprendre ce que nous sommes..., qui nous étions.

Anne-Marie Desdouts, René Hardy et Francine Saillant, «Sur les dynamiques culturelles interrégionales au Québec (19^e-20^e siècles); celui de Gérard Bouchard, René Hardy et Anne-Marie Desdouts, «Les rituels du mariage au Québec: Instruments et méthodologie d'une enquête», dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, dir., *Les dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*. Chicoutimi, IREP, 1995, p. 11-43.

⁴ Martine Segalen observe au cours d'une enquête sur la ville de Nanterre que, dans les années 1930 à 1950, même si les rites matrimoniaux des ouvriers semblent copier ceux des bourgeois, «ils procèdent en fait d'une véritable création rituelle». *Sociologie de la famille*, 2^e édition, Paris, Armand Colin, 1981, p. 140.

Le présent mémoire est divisé en trois parties qui suivent la succession des différentes étapes du scénario nuptial. La première sera consacrée à la formation du couple. Nous nous attarderons aux circonstances de la première rencontre, aux modalités qui entrent dans le choix du conjoint et au déroulement des fréquentations. La seconde partie traitera de la fixation des accords en vue du mariage, de la grande demande et des fiançailles. Une fois la relation engagée sur la voie du mariage, nous verrons de quelle façon le jeune couple se procurait les vêtements de noces et amassait l'argent ou les biens nécessaires en vue de l'établissement du ménage. Enfin, dans la dernière partie, nous nous emploierons à décrire la journée des noces. Nous traiterons de la célébration du mariage à l'église, des cortèges et des festivités, en passant par le voyage de noces, la nuit de noces et l'installation du couple à son domicile. Mais d'abord, posons les premiers jalons de cette recherche en faisant un survol de l'historiographie. Les pages qui suivent lui seront consacrées ainsi qu'à la mise en place des concepts utilisés, des critères de recherche qui ont présidé au choix des informateurs⁵ et à la méthodologie employée.

État de la question

Les folkloristes, les historiens, les sociologues et les ethnologues sont nombreux à s'être penchés sur la question du mariage. Nous disposons donc d'une multitude d'ouvrages ou d'articles sur le sujet. Mais la liste diminue considérablement lorsqu'il s'agit des mariages urbains du passé. Quelques études historiques ont retenu plus particulièrement notre attention. Elles serviront d'assises à notre recherche, même si dans certains cas elles n'ont consacré que quelques pages aux rituels des fréquentations et du mariage.

⁵ Dans le présent mémoire, le masculin est employé au sens générique sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

Denise Lemieux et Lucie Mercier, auteures de l'ouvrage *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940*⁶, consacrent deux chapitres aux rituels entourant les fréquentations et le mariage. Leur étude, fondée sur des sources autobiographiques, s'intéresse davantage au vécu de femmes issues des classes aisées de la société. Étant conscientes de cette limite, et fort heureusement pour nous, elles se penchent aussi sur des récits de vie en milieu ouvrier. L'analyse qu'elles font des lieux de sociabilité et des règles menant au choix du conjoint les amène à constater qu'au cours de la période étudiée, il y a à la fois des permanences et des modifications dans les façons qu'ont les jeunes de se fréquenter. L'industrialisation, le travail rémunéré des jeunes gens ainsi que l'apparition de nouvelles formes de loisirs tels la danse, le cinéma et la fréquentation des lieux publics, sont les principales causes de ces changements. Elles établissent un lien direct entre la multiplication des lieux de sociabilité amorcée au tournant du siècle et la disparition progressive des contraintes parentales sur la formation des couples. Elles découvrent même qu'à l'aube des années 1940, pour beaucoup de jeunes gens, «la danse et le cinéma semblent avoir remplacé la maison comme lieux de fréquentation⁷». Nous aimerions vérifier si les jeunes ouvriers trifluviens fréquentaient ces nouveaux lieux de sociabilité urbaine. Car il nous semble à première vue que leur liberté de mouvements était assez limitée. Pour plusieurs, les convenances exigeaient encore que les rencontres se déroulent à la maison sous le regard attentif des parents. Toutefois, il n'est pas impossible que nous découvriions au sein de quelques familles des fréquentations moins réglementées, des pratiques plus modernes.

Cette «mise à distance» des familles, elles l'observent aussi dans l'ajout d'éléments nouveaux au rituel, comme le voyage de noces, transformant l'idée même du mariage «qui, peu à peu, passe d'une signification d'alliance entre deux familles à une conception mettant l'accent sur la conjugalité⁸». Cette pratique était répandue chez les couples bourgeois dès le

⁶ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op. cit.*

⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁸ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Ibid.*, p. 141.

milieu du 19^e siècle, mais il faudra attendre le début du 20^e siècle pour qu'elle soit adoptée par les milieux populaires. Elles signalent cependant que ce rituel moderne, qui vient amputer une partie de la noce et même dans certains cas la supprimer, revêt encore une forme traditionnelle pour une majorité de mariés. En effet, pour plusieurs jeunes époux, le voyage prend l'aspect d'une visite de la parenté. Car selon les auteures, «c'est en composant avec les rituels anciens, où le mariage était affaire de familles, que le voyage de noces est adopté parmi les coutumes du mariage⁹». Les quelques entrevues que nous avons réalisées avec des gens de milieu aisé laissent entrevoir une plus grande liberté quant au choix de la destination. Dans leur itinéraire, ils ne prévoient pas s'arrêter chez des membres de la famille. Ont-ils déjà rompu avec la forme traditionnelle du voyage de noces ? Coutume plus récente dans les milieux populaires, les ouvriers de notre enquête semblent suivre majoritairement la «route de la parenté». Dans les années 1930, bien que ce rite moderne du voyage de noces soit la règle chez les gens de milieux modestes, l'attrait pour la conjugalité ou le besoin d'intimité n'ont peut-être pas encore fait un grand chemin parmi ceux-ci.

Toujours selon Lemieux et Mercier, l'interférence des familles dans le déroulement et l'évolution des fréquentations semble s'abattre plus lourdement sur les femmes. Elles sont beaucoup moins libres que les hommes lorsqu'il s'agit de circuler dans les réunions sociales. Si les jeunes hommes sont incités à multiplier les rencontres féminines avant d'arrêter leur choix, les femmes, elles, ne peuvent prendre l'initiative d'aller veiller et «l'attitude qui [leur] est prescrite est de réserve et d'attente¹⁰». À Trois-Rivières, les femmes de notre enquête sont-elles assujetties plus sévèrement que les hommes au contrôle parental ? De plus, sont-elles choisies plutôt qu'elles ne choisissent ? Ce sont des questions à explorer.

⁹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁰ *Ibid.*, p. 124. Aussi signalé pour la campagne par Horace Miner, *Saint-Denis: un village québécois*. Québec, Hurtubise, HMH, 1985, édition originale en 1939, p. 276.

Ces réflexions nous les retrouvons aussi chez Peter Ward¹¹ qui étudie les rituels entourant la formation des couples dans le Canada anglais du 19^e siècle. Lui aussi concentre davantage son analyse sur les gens issus des classes aisées de la société. Disons d'abord que Ward privilégie un angle d'observation particulier: celui des caractéristiques territoriales des fréquentations. Selon lui, les hommes et les femmes du 19^e siècle évoluent dans des territoires séparés: le domaine des hommes correspond aux champs, à la manufacture, à la taverne et aux affaires municipales; celui des femmes s'étend à la maison, au jardin, à la famille et à l'église. Hommes et femmes sont contraints d'agir ou de se courtiser à l'intérieur de cet espace qui leur est socialement assigné. Comme Lemieux et Mercier, Peter Ward constate le peu d'autonomie dont disposent les femmes au niveau de leurs relations sociales. Les occasions qu'elles ont de faire des rencontres sont plus limitées que les hommes et le contrôle parental s'exerce plus sévèrement sur elles: «When deciding whom and when to marry, men were far less constrained than women by the views of family members¹²».

À l'approche du 20^e siècle, Peter Ward note certains changements qu'il attribue, entre autres, à la croissance des villes. Selon lui, le caractère instable des relations sociales et l'écart qui se creuse entre les milieux rural et urbain contribuent à transformer les territoires sociaux dont nous parlions plus haut. Il constate que les femmes en milieu urbain sont plus libres, c'est-à-dire que l'espace féminin des fréquentations s'est rapproché de celui des hommes. Un des signes du changement qui s'opère serait le déclin et même l'abandon de certains rituels plus traditionnels au profit de nouveaux, tel le voyage de noces, lesquels tendent à préserver l'intimité du couple. C'est aussi ce qu'affirment Lemieux et Mercier lorsqu'à propos des fiançailles et du voyage de noces, elles observent que les couples tentent de se réapproprier le rituel¹³. Autre phénomène, la diversité des passe-temps urbains va

¹¹ Peter Ward, *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth-Century Canada*, Montreal and Kingston, McGill/Queen's University Press, 1990, 219 p.

¹² *Ibid.*, p. 125.

¹³ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op. cit.*, p. 173.

permettre aux jeunes de se fondre plus facilement dans l'anonymat de la ville et ainsi leur offrir maintes occasions d'échapper à la supervision des parents. Mais attention, ces nouvelles libertés vont aussi engendrer de nouvelles restrictions morales pour ceux qui se fréquentent. Car en public, un comportement plus qu'exemplaire est requis.

L'auteur insiste beaucoup sur les tensions qui, tout au long du 19^e siècle, divisent la volonté des couples et celle de la communauté. Celle-ci se sent très concernée par la naissance d'une nouvelle cellule familiale et utilise les rituels pour s'ingérer dans la vie privée du couple en formation. À chaque étape du processus menant au mariage, la communauté s'attend à un comportement irréprochable de la part des jeunes. De son côté, le couple, de plus en plus avare de son intimité, tente de se soustraire tant bien que mal à cette ingérence et à ce regard extérieur. Si bien qu'à l'aube du 20^e siècle, Ward observe que le mariage devient un événement de plus en plus privé. Il montre que les époux accèdent à une plus grande autonomie grâce aux nouvelles opportunités des femmes et à l'indépendance financière de certains jeunes.

Peut-on déceler une plus grande autonomie chez les jeunes ouvrières trifluviennes lorsqu'il s'agit de choisir leur conjoint ? Nous avons de la difficulté à concevoir les changements dans les mœurs d'une façon aussi linéaire et rapide. S'il est vrai que la ville et son effervescence ont influencé les manières de vivre des gens, le phénomène n'est peut-être pas aussi brusque. La permanence de certains rituels laisse croire à des changements plus nuancés en ce qui concerne les fréquentations et le mariage trifluvien. La surveillance parentale semble encore très rassurante pour plusieurs jeunes filles, qui sont souvent craintives à l'idée de se retrouver seule avec leur compagnon. Peut-être que ce nouveau besoin d'intimité, dont parle Peter Ward, émerge d'abord dans les milieux aisés ?

Nous devons aussi signaler l'étude de John Gillis¹⁴ sur les mariages en Grande-Bretagne. Dans la dernière partie de l'ouvrage, Gillis décrit plusieurs éléments du rituel en milieu ouvrier qui pourront servir à enrichir notre recherche. L'auteur observe une augmentation de la ritualisation au 20^e siècle, qui rappelle les mariages très élaborés des 16^e et 17^e siècles et qu'il associe à une plus grande ségrégation des sexes et à l'anxiété due aux relations hétérosexuelles. Selon lui, les adultes ne sont pas les seuls responsables de ces inhibitions car lorsqu'ils se retrouvent ensemble, les jeunes gens ne montrent aucun signe d'attrait pour la conjugalité. Ils sont profondément troublés par les relations avec l'autre sexe et trouvent apaisantes les formalités des rituels. Ce n'est d'ailleurs pas avant le milieu de notre siècle que s'épanouira en Angleterre la conception d'une union entre homme et femme mettant l'accent sur l'amour conjugal.

Selon Gillis, plus les individus perdent le contrôle sur leur vie plus ils tentent de compenser symboliquement. Ils utilisent les rituels pour communiquer lors de situations angoissantes, ce qui leur permet de s'exprimer sans avoir à le dire ouvertement¹⁵. Au début du 20^e siècle, les jeunes et plus particulièrement les femmes, vivent davantage d'incertitudes. Ils sont en perte d'autonomie et la société a clairement défini leurs rôles. Cette situation favorise l'apparition de sous-cultures masculines et féminines ayant leurs propres pratiques. Même si les jeunes de la classe ouvrière peuvent défier les règles des adultes, ils transgressent rarement leurs propres codes de conduite. Gillis note aussi que la ségrégation des sexes qui s'observe au travail se rencontre jusque dans les salles de danse. Les jeunes filles dansent entre elles et les garçons agissent de la même manière. Malgré tout, dans les années 1920, ces salles commencent à offrir aux jeunes Anglais la possibilité de côtoyer des personnes de leur âge. Toutefois, Gillis précise que, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, les promenades dans les lieux publics sont davantage appréciées. D'ailleurs, il en est de

¹⁴ John R. Gillis, *For Better, for Worse. British Marriages, 1600 to present*, New York/Oxford University Press, 1985, 417 p.

¹⁵ *Ibid.*, p. 276. Traduction libre.

même du comportement des ouvriers trifluviens. Plusieurs personnes interrogées ont souligné l'importance qu'avaient les promenades dans les parcs ombragés du centre-ville.

En Angleterre, et contrairement aux pratiques observées au Québec et au Canada anglais, les jeunes femmes prennent souvent l'initiative des rencontres. Socialement, elles sont incitées à rencontrer plusieurs prétendants, tandis que les hommes marient très souvent la première femme qu'ils trouvent attrayante. Même si, là encore, les hommes sont relativement plus libres que les femmes de choisir leur conjoint, Gillis montre que sur ce point l'autorité des parents semble peu contestée: «Throughout the first half of the century, working-class children were extraordinarily accepting of parental decisions¹⁶». De plus, ce n'est que lorsque la relation atteint un stade vraiment sérieux que le garçon est invité à la maison. Certains amoureux vont jusqu'à cacher leurs sentiments très longtemps avant de les annoncer publiquement. Cette pratique est-elle répandue chez les ouvriers ? Durant les fréquentations, si les jeunes couples anglais sont surveillés étroitement et ne sont jamais laissés seuls au salon, les couples d'ouvriers trifluviens, eux, disposent-ils d'un peu plus de latitude ? Par qui et comment est pris en charge le contrôle des rencontres dans ce milieu ? Notons, pour terminer, le rôle important dévolu aux pairs dans la surveillance des fréquentations. Pendant qu'au Canada anglais la communauté entière agit comme un chien de garde de la morale, en Grande-Bretagne, c'est le caractère homogène de la sous-culture des jeunes qui préserve leur innocence mieux que ne le ferait la supervision des parents¹⁷. À Trois-Rivières dans les années 1930, quel rôle est joué par la jeunesse trifluvienne durant les fréquentations ?

¹⁶ *Ibid.*, p. 264.

¹⁷ *Ibid.*, p. 273. Traduction libre.

Dans son étude sur les *Ménagères au temps de la Crise*, Denyse Baillargeon¹⁸ accorde un chapitre au mariage ouvrier en milieu urbain (Montréal). Elle soutient que les femmes de son échantillon, de par leur statut socio-économique, ne pouvaient adopter les nouvelles pratiques qui commençaient à se répandre dans les classes aisées (fiançailles, robe blanche). Elle lie aussi l'organisation de la journée à des considérations économiques. De notre côté, évitons d'adopter trop rapidement cette interprétation, car comme nous l'avons déjà souligné, l'aisance financière ne peut tout expliquer. Il y a des contraintes auxquelles les époux doivent se plier, contraintes qui leur sont imposées par la tradition ou par le milieu. Elle écrit également que l'importance accordée à l'événement tient plus au nouveau statut qu'il conférait à la femme qu'à la somptuosité de la journée. À ce sujet, plusieurs auteurs ont souligné l'aspect ostentatoire de cette célébration, tant en milieu rural qu'urbain. Selon Edouard-Zotique Massicotte¹⁹ qui témoigne du dernier quart du 19^e siècle: «À ces réunions extraordinaires, il y avait déploiement de toilettes voyantes; l'on faisait bombance et l'on donnait libre cours à cette gaité populaire...» et en parlant du repas il écrit: «la table était chargée et surchargée». Anne-Marie Desdouits constate aussi ce «gaspillage» et cette abondance dans la Beauce et sur la Côte-de-Beaupré²⁰ au cours des années 1920-1940. Qu'en est-il à Trois-Rivières ? Déploie-t-on autant de faste lors des mariages ? Il est probable que, même dans les milieux les plus pauvres, la fête trouve toujours le moyen de s'exprimer, tant dans l'habillement que dans le déroulement de la noce, faisant de cet événement une journée exceptionnelle²¹.

¹⁸ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.

¹⁹ Edouard-Zotique Massicotte, «Une noce populaire il y a cinquante ans», *Almanach du peuple*, 1925, p. 334 et 338.

²⁰ Anne-Marie Desdouits, «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 321. Pour l'auteure, gaspillage prend le sens d'une abondance qui peut entraîner des dépenses importantes.

²¹ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op.cit.*, p. 156, et dans Jean Maisonneuve, *Les rituels*, Paris, Presses universitaires de France, 125 p. (Coll. *Que sais-je ?* n° 2425).

Les mariages ouvriers étudiés par Denyse Baillargeon sont bien humbles: «Dans la plupart des cas, [la journée] commençait par une modeste cérémonie religieuse, comportant un minimum d'apparat, et qui se déroulait en présence de la famille immédiate, à laquelle pouvaient s'ajouter des membres de la parenté²²». Cette idée, nous la retrouvons aussi chez Lucia Ferretti²³ qui traite de quelques aspects de la cérémonie nuptiale dans la paroisse ouvrière de Sainte-Brigide au début du 20^e siècle. La simplicité qui caractérise la cérémonie du mariage (heure, jour, décoration de l'église) l'amène à conclure qu'il apparaît beaucoup plus comme une formalité administrative à laquelle les futurs époux devaient se plier que comme une consécration.

D'autres études, cette fois-ci sur les rituels du mariage à la campagne, seront fréquemment utilisées pour comparer certaines données factuelles. Signalons d'abord le livre de Martine Segalen²⁴ sur les rituels du mariage de l'Ancienne France. On y découvre la richesse et l'abondance des rituels à chacune des étapes du mariage français, en commençant par les fréquentations, le mariage proprement dit jusqu'au voyage, à la nuit de noces ainsi qu'aux cérémonies marquant la réinsertion sociale. Du côté québécois, les travaux des chercheurs de l'IREP offriront aussi un point de comparaison fort intéresssant. Il s'agit, entre autres, de l'article de René Hardy qui traite des rituels du mariage en Mauricie et dans les Bois-Francis²⁵, et de celui d'Anne-Marie Desdouts qui établit certains éléments de comparaison entre les pratiques rituelles de la France et celles du Québec²⁶. La problématique qui est au centre de cet article est celle de l'érosion des rituels engendrée par les transferts de populations de l'Ancienne à la Nouvelle-France. L'auteur tente aussi de

²² Denyse Baillargeon, *op. cit.*, p. 89.

²³ Lucia Ferretti, «Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse montréalaise: Sainte-Brigide, 1900-1914», *RHAF*, vol. 39, n^o 2, 1985, p. 233-251.

²⁴ Martine Segalen, *Amours et mariages de l'Ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, 175 p.

²⁵ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie-Desdouts, «Les rituels du mariage dans les campagnes de la Mauricie/Bois-Francis et du Saguenay au XX^e siècle: regards sur les spécificités régionales», dans Yves Roby et Nive Voisine, dir., *Érudition, humanisme, savoir. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 267-291.

²⁶ Anne-Marie Desdouts, *op. cit.*, p. 326.

vérifier, par l'étude des rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce, s'il se dégage un modèle auquel se conforment les populations de ces deux régions. C'est la même problématique qui sous-tend l'étude de Marie-Josée Huot²⁷ sur les rituels du mariage dans Charlevoix et au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ces études nous permettront de voir les rituels urbains sous un éclairage nouveau. En ce qui concerne la noce, on observe à la campagne une sociabilité très développée. Trouve-t-elle en ville un lieu pour s'épanouir ou s'est-elle quelque peu effritée dans ce monde qu'on dit plus anonyme ? Dans quelle mesure les urbains ont-ils conservé des coutumes de la campagne et quelle est la part de nouveautés qu'ils ont intégrées à leur vie ? Cette question nous apparaît pertinente, surtout lorsqu'on pense que plusieurs personnes interrogées ou leurs parents n'étaient arrivés que récemment à Trois-Rivières. Les coutumes qu'on dit bourgeoises et urbaines et qui ont gagné plus tardivement les campagnes (fiançailles, enterrement de vie de jeunesse, robe blanche, voyage de nocces,) étaient-elles déjà répandues parmi les ouvriers trifluviens ?

Cadre conceptuel

Les rituels constituent un ensemble de règles ou de rites généralement associés aux grandes manifestations de la destinée humaine tels la naissance, le mariage et la mort. Mais qu'est-ce qu'un rite ? Étymologiquement ce mot vient du latin *ritus* qui désigne un culte, une cérémonie religieuse et, dans son acception la plus large, un usage ou une coutume²⁸. On utilise aussi couramment ce terme pour décrire des comportements ou des gestes routiniers, voire mécaniques, qui n'ont à toutes fins pratiques aucun but explicite. Nous excluons cette dernière définition qui réduit le rite à des actes ou des paroles répétés de façon inconsciente, pour adopter celle proposée par l'équipe de chercheurs dans laquelle s'inscrit notre étude:

²⁷ Marie-Josée Huot, *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de Charlevoix*, M.A. (Études régionales), Université du Québec à Chicoutimi, 1991, 138 p.

²⁸ Jean Maisonneuve, *Les Rituels*, Paris, Presses universitaires de France, p. 1.

«Une procédure plus ou moins élaborée et contraignante, prescrite par la culture²⁹» qui dicte le déroulement de l'action à venir, prévoit «les dispositions à prendre, les actes que chacun doit poser et les modalités de leur exécution». En fait, les pratiques rituelles émanent du milieu social et de l'univers culturel dans lesquels nous vivons et, tel un miroir, nous renvoient l'image de ce que nous sommes. En dépit du mimétisme ou de l'attrait que suscitent les coutumes des milieux aisés, peut-on croire que les classes sociales obéissent à des règles qui leurs sont propres ? Si oui, en est-il ainsi des ouvriers de notre échantillon ?

Comme des traditions sans cesse réanimées d'une génération à l'autre, les rites sont porteurs de valeurs signifiantes pour ceux qui les perpétuent. Françoise Zonabend y voit le «recommencement d'une histoire propre au groupe [...] une histoire qu'on a déjà vécue et qui doit éternellement se poursuivre³⁰». Selon elle, ces comportements stéréotypés parvenus jusqu'à nous ne sont que des bribes d'anciens rites qui étaient probablement plus élaborés. Nous pouvons encore les qualifier de rites parce qu'ils en ont conservé la «fixité répétitive». Les acteurs eux-mêmes ont souvent bien du mal à en expliquer le sens et la portée. C'est pour cette raison que cette étude s'attardera davantage à la configuration que prennent les rituels plutôt qu'à leur signification première, qui s'est peu à peu effritée au fil du temps.

²⁹ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, *op.cit.*, p. 267, ainsi que Gérard Bouchard, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot, «Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 266.

³⁰ Françoise Zonabend, «Rites et vie quotidienne», dans Pierre Centlivres et Jacques Hainard, dir., *Les rites de passage aujourd'hui*. Actes du colloque de Neuchâtel en 1981, Lausanne, Âge d'Homme, 1986. p. 179 et 180.

Les rites de passage

Les travaux d'envergure réalisés au début du 20^e siècle par le folkloriste Arnold Van Gennep³¹ ont inspiré de nombreux chercheurs. Il fut le premier à élaborer une théorie des rites de passage. Selon lui, les individus tout au long de leur vie sont appelés à d'innombrables changements de situations, d'états ou de statuts, qui se présentent à eux comme des seuils à franchir. Ainsi, les périodes de l'existence tels l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, ou les grandes étapes de la vie comme la naissance, le mariage et la mort sont vues comme des passages susceptibles de créer des tensions chez ceux qui les vivent. Les rites agissent comme des réducteurs d'angoisse permettant aux individus de vivre ces changements sans heurt. En marquant symboliquement la transition qui s'opère, ils contribuent à maintenir un ordre social fragilisé. Van Gennep a montré que les rites de passage qui jalonnent le scénario nuptial s'ordonnent selon trois stades: un stade de séparation du groupe, un stade de marge ou d'attente et un stade d'agrégation, c'est-à-dire d'intégration au groupe. Les rites de séparation visent généralement à rétablir un équilibre mis en péril par la personne qui quitte sa famille ou son groupe d'ami(e)s. Le stade de marge, lui, coïncide habituellement avec les fiançailles. Mais ce sont les rites d'agrégation qui sont les plus importants, car si le mariage doit unir deux jeunes époux, il en est de même pour leur famille respective. C'est le rôle tenu par les embrassades, les invitations à souper, les échanges de cadeaux que l'on observe à plusieurs moments de la noce. Van Gennep a aussi mis en évidence le fait que plusieurs de ces rites étaient calqués sur des passages matériels réels comme de traverser un cours d'eau, de franchir le col d'une montagne ou le seuil d'une porte.

³¹ Arnold Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain. Du berceau à la tombe*, Tomes I et II Paris, Éditions A. et J. Picard, 1943 et 1946, 373 p.

Dans un article paru en 1982, Pierre Bourdieu remettait en question la théorie de Van Gennep qui, en mettant l'accent sur le passage comme tel, masquait un des effets essentiels du rite. Selon Bourdieu, le rite vise plutôt à instaurer une différence permanente entre ceux qui le subiront et ceux qui ne le subiront en aucun cas, «entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas³²». Le rite est vu par l'auteur comme un acte d'institution qui, dans le mariage, en traitant différemment les hommes et les femmes, les consacre dans leur rôle respectif au sein du couple et plus largement au sein de la société. La «frontière magique» dont le rite permet la transgression a non seulement pour effet d'empêcher les étrangers de la franchir, mais aussi d'empêcher les «élus» ou ceux qui sont du bon côté de la frontière d'en sortir. Car instituer, c'est aussi donner une identité sociale à quelqu'un, en l'exprimant aux yeux de tous mais en la lui imposant aussi: ««Deviens ce que tu es». Telle est la formule qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution³³». L'efficacité du rituel tient donc au fait que les autres membres de la communauté l'ont déjà approuvé. La sanction du groupe y est nécessaire. Un peu comme les membres d'une communauté qui, en assistant au mariage, l'approuvent par leur seule présence. Car le mariage a beau être un acte personnel, il demeure un événement public qui intéresse de très près la communauté.

En dépit des buts explicites telles la protection divine, la fécondité ou la convivialité, nous pouvons donc reconnaître trois fonctions majeures aux rites. D'abord, ils servent à canaliser les émotions fortes qui pourraient déstabiliser l'ordre social. Deuxièmement, ils assurent un rôle très important d'intégration et de renforcement des liens sociaux. Finalement, ils sont aussi un lieu de distinction, c'est-à-dire d'affirmation de la différence pour les acteurs qu'ils mettent en scène. Mais peu importe le but, toujours et partout les rites

³² Pierre Bourdieu, «Les rites comme actes d'institution», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 43, 1982, p. 58.

³³ *Ibid.*, p. 61.

introduisent une rupture dans le temps, troublent le rythme de la vie quotidienne, apportant à l'événement en cours une dimension cérémonielle.

Terrain de l'enquête

Le terrain de notre enquête est Trois-Rivières, ville portuaire et ouvrière située au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Maurice, à mi-chemin entre Montréal et Québec. Malgré l'ancienneté de son peuplement, ce n'est qu'au milieu du 19^e siècle, avec l'amorce de l'industrialisation, que la ville a connu une croissance démographique significative. C'est aussi dans ces années qu'il faut remonter pour retracer l'origine des premiers regroupements d'ouvriers trifluviens.

La constitution d'un milieu ouvrier à Trois-Rivières est directement liée à la montée de l'économie forestière à partir de la seconde moitié du 19^e siècle. Déjà en 1831, Trois-Rivières produisait du bois de sciage pour les besoins de la consommation locale. Cependant, en 1850, l'aménagement du Saint-Maurice pour le flottage fit entrer la ville dans l'économie régionale du bois. À cette époque, les activités de sciage prirent une telle ampleur qu'on peut présumer qu'elles furent «le principe déterminant de la croissance démographique de la ville³⁴». L'attrait des ruraux pour la ville n'était pas un phénomène nouveau et Trois-Rivières profitait déjà depuis plusieurs années de l'augmentation des effectifs du milieu rural environnant. Cependant, les nouveaux emplois créés par les activités du sciage y attirèrent un nombre sans précédent de ruraux, de telle sorte qu'on estime que la population trifluvienne passa de 5 000 habitants en 1850, à 10 000 en 1900. Ces ruraux fraîchement arrivés transportaient avec eux leurs coutumes et leur culture, ce qui donna à la ville des caractéristiques plus qu'originales. D'ailleurs, durant toute la seconde moitié du 19^e siècle.

³⁴ Alain Gamelin *et al.*, *Trois-Rivières illustrée*, Trois-Rivières, Corporation des Fêtes du 350^e anniversaire de Trois-Rivières, 1984, p. 35.

Trois-Rivières ressemblait à un gros bourg entouré de champs. Outre le cheval, plusieurs familles élevaient des animaux de boucherie, marquant ainsi la cohabitation de la vie rurale et de la vie urbaine.

Le sciage étant une activité saisonnière qui débutait au printemps pour se terminer à l'automne, les travailleurs devaient délaisser la ville durant l'hiver pour aller se faire embaucher dans les chantiers. Cette situation contrastait avec l'effervescence de la belle saison où les ouvriers, les voyageurs et les commerçants encombraient les rues du centre-ville. L'approche du froid symbolisait donc un temps d'étroite collaboration entre le monde rural et le monde urbain. Les ouvriers, «pour la plupart d'origine rurale, se remettaient à côtoyer la paysannerie elle-même libérée en saison morte. Ainsi, dans l'économie pré-industrielle du bois, par le jeu des migrations temporaires, des éléments nombreux de la société urbaine continuaient d'entretenir des contacts directs avec le monde rural³⁵». Jusqu'au début du 20^e siècle, il n'y a pas eu de rupture brutale entre les deux mondes. Même si Trois-Rivières entrait dans l'ère des échanges internationaux, elle devait encore s'appuyer sur son arrière-pays. La campagne lui envoyait ses hommes et l'approvisionnait en vivres. La ville, elle, «distribuait des biens de production, dispensait des services et retournait aux activités en forêt une partie importante de sa main-d'œuvre inactive³⁶». Il convient de signaler qu'à la fin du 19^e siècle, même si Trois-Rivières dépendait encore largement du commerce du bois, elle abritait aussi d'autres entreprises en dehors de ce secteur. Par exemple, dans le domaine du cuir, la Balcer Glove (1854) et la Tebbutt Shœ (1888) ou, dans le secteur des métaux, la Compagnie Canadienne des Conduits (1889) employaient au début du 20^e siècle plusieurs centaines de travailleurs³⁷.

³⁵ René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie: la formation de la région de Trois-Rivières: 1830-1930*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 186.

³⁶ *Ibid.*, p. 12.

³⁷ Jacques Belleau, *L'industrialisation de Trois-Rivières. 1905-1925*, M.A. (Études québécoises). Université du Québec à Trois-Rivières, 1979, 97 p.

En 1850, on notait déjà la présence d'un faubourg ouvrier d'environ 150 personnes au coin des rues Notre-Dame (Ursulines) et Saint-Paul³⁸. Mais l'économie forestière qui avait provoqué l'arrivée massive de tous ces hommes en provenance de la campagne avait pris au dépourvu l'administration municipale qui ne savait plus où les loger. Celle-ci prit alors la décision d'utiliser les terres de la commune qui avaient été réservées jusque là au pâturage. La ville avait obtenu du gouvernement la permission d'en distribuer des lots à des fins résidentielles. À partir de ce moment, ouvriers, journaliers, débardeurs, employés de manufactures et charretiers y ont élu domicile, attirés par la proximité des lieux de travail, du port et des marchés. Tant et si bien qu'en 1874, le secteur de la commune (Saint-Philippe) avait déjà pris beaucoup d'expansion. Une deuxième zone ouvrière s'était formée au début des années 1870 au pied du coteau Saint-Louis. La construction du chemin de fer qui, à la fin du 19^e siècle, requerrait le travail de deux cents hommes, accélérera sa croissance. Nous ne pouvons toutefois pas affirmer que ce quartier était aussi uniformément habité par des ouvriers que le secteur de la commune.

Au tournant du 20^e siècle, plusieurs industries ont vu le jour sous l'impulsion d'hommes d'affaires anglophones: Wabasso Cotton (1907), St-Maurice Paper (1911), Wayagamack Pulp & Paper (1912) et la Canadian International Paper (1920). Trois-Rivières allait connaître avec ces usines une phase d'industrialisation encore plus poussée. Des milliers de travailleurs venus pour reconstruire la ville après l'incendie de 1908 ou pour travailler dans les usines affluèrent vers Trois-Rivières. La population augmenta de 60% entre 1911 et 1921. L'industrialisation rapide du début du 20^e siècle favorisa l'apparition d'un troisième secteur ouvrier situé dans le quartier Notre-Dame. Pour mesurer l'ampleur du phénomène, rappelons simplement «que le quartier Notre-Dame, qui ne comptait en 1901 que 2 760 habitants, en totalisait 18 268 trente ans plus tard. En somme, à lui seul ce quartier

³⁸ À ce sujet, on pourra consulter le mémoire d'Hélène Desnoyers, *Le logement ouvrier à Trois-Rivières 1845-1945. L'exemple du secteur Hertel*, M.A. (Études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1988, 144 p.

avait absorbé près de 70% de la croissance de la population de la ville³⁹». Quant au quartier Saint-Philippe (de la commune), lorsque les usines se déplacèrent «le long de la voie ferrée qui bordait ce quartier au nord et à l'ouest, [il] accentua encore ses caractéristiques premières, à telle enseigne qu'en 1931, près de 65% de sa population active était ouvrière⁴⁰».

En ce début du 20^e siècle, loger les familles ouvrières constituait un problème encore plus criant pour les administrateurs municipaux. Curieusement, la croissance économique s'était doublée d'une détérioration de l'habitat. En effet, la «rareté des logements entraîna les pires excès: hausse démesurée du prix de location, spéculation foncière, dépenses publiques sans mesure avec la possibilité de taxer, construction hâtive et improvisée⁴¹». Cette situation s'est traduite par une diminution de la qualité de vie des travailleurs et de leurs familles. Les ouvriers durent s'entasser dans des loyers exigus et souvent mal aérés. Dans les quartiers neufs on assistait à l'érection de ces maisons alignées en rangées qu'il est possible de voir encore de nos jours dans certains vieux quartiers de Trois-Rivières. Il n'est pas étonnant qu'à cette époque, les ouvriers aient envahi avec autant d'assiduité les espaces verts de la ville.

Dans les années 1920 et 1930, Trois-Rivières était devenue un centre industriel et portuaire très important. L'économie forestière ainsi que les usines de pâtes et papiers avaient favorisé la formation d'un milieu ouvrier, bien visible dans l'espace urbain.

³⁹ Alain Gamelin, *op. cit.*, p. 91.

⁴⁰ *Idem.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 79.

Critères de recherche et méthodologie

L'enquête orale est une méthode privilégiée des chercheurs lorsqu'il s'agit d'étudier des coutumes transmises oralement de génération en génération. Les informateurs doivent cependant être choisis selon des critères rigoureux. Sinon, comment prétendre que l'échantillon reflète bien la réalité qu'on souhaite exposer ? Pour rendre compte des rituels ouvriers trifluviens, nous avons retenu les critères suivants:

- 1) Le mariage devait avoir été célébré à Trois-Rivières avant 1940.
- 2) Les conjoints, nés à Trois-Rivières, devaient provenir du milieu ouvrier.

L'année 1940 fut fixée comme limite car elle déterminait la période la plus ancienne possible, compte tenu de la difficulté de trouver des témoins toujours vivants à mesure que l'on remonte dans le temps. De plus, cette date charnière permettait d'éviter que nos résultats ne soient entachés par la «course au mariage» engendrée par la Deuxième Guerre mondiale. Le caractère expéditif de ces unions ne nous aurait appris que peu de choses sur les coutumes des ouvriers. Ce choix s'explique aussi par la volonté d'observer des pratiques rituelles peu susceptibles d'avoir été substantiellement modifiées par la consommation de masse, ou par la diffusion dans tous les milieux de l'automobile, du téléphone et de la radio. En ce qui a trait au lieu de naissance des ouvriers de notre échantillon, nos critères ont dû être un peu assouplis en cours de route, car trouver des conjoints tous deux natifs de Trois-Rivières s'avérait une entreprise difficile. Pensons seulement, comme nous l'avons déjà expliqué, à l'apport de travailleurs venant de l'extérieur, attirés par l'implantation de plusieurs usines dans les années qui nous concernent. La population trifluvienne passe en effet de 9 981 habitants en 1901 à 42 007 habitants en 1941⁴². Cette hausse traduit une réalité incontournable avec laquelle nous avons dû composer. Après avoir cherché, dans la mesure du possible, des informateurs répondant à nos critères de départ, nous avons accepté qu'un

⁴² Tableau de l'évolution de la population, voir *Trois-Rivières illustrée*, op. cit., p. 221.

ou les deux conjoints soient natifs de l'extérieur de Trois-Rivières. Sous la condition qu'à leur mariage, ils aient habité depuis plusieurs années la ville, ainsi, pouvaient-ils témoigner des rituels urbains⁴³.

Nous avons dès le début souhaiter comparer les pratiques rituelles des ouvriers avec celles des gens nantis appartenant à la petite bourgeoisie. Mais les limites que nous ont imposées nos sources nous ont contrainte à retenir surtout le monde ouvrier. En effet, nos recherches sur le terrain ont permis de rencontrer seulement cinq informateurs provenant du milieu aisé. Ceux-ci constituaient un groupe plus restreint à l'époque; les témoins encore vivants sont aujourd'hui plus rares et plus difficiles à repérer. Le nombre final des entrevues s'élève donc à 15 pour le milieu ouvrier et cinq pour le milieu aisé, lesquelles serviront à mieux camper le milieu ouvrier.

Pour déterminer si nos informateurs appartenaient bien au milieu ouvrier, nous nous sommes basée sur plusieurs critères. Premièrement, nous avons pris en compte la profession des parents et des enfants (voir la liste des catégories socioprofessionnelles des interviewé(e)s en annexe). S'agissait-il de travailleurs manuels: ouvriers, journaliers ou petits métiers⁴⁴ ? Lorsqu'au moins trois professions sur quatre étaient de ce type, les informateurs étaient classés dans le milieu ouvrier⁴⁵. Lorsque les époux ne provenaient pas du même milieu social, ce qui était plutôt rare à l'époque, c'est la profession de ceux qui ont

⁴³ Sur vingt entrevues, nous avons six couples de Trifluviens et quatre dont l'un des conjoints est natif de Trois-Rivières. Les dix autres couples proviennent de l'extérieur, mais ils sont arrivés à la ville dès leur jeune âge.

⁴⁴ Sur les quinze entrevues réalisées, onze hommes étaient fils d'ouvrier et quatre avaient des parents cultivateurs. Dans deux cas, parmi ces derniers, le jeune homme avait quitté la maison paternelle à l'adolescence pour venir travailler à la ville. Ils demeuraient tous deux en pension à Trois-Rivières et ne visitaient que très rarement leurs parents. Dans le troisième cas, après le décès du père, la mère du jeune homme a vendu la ferme et ils sont venus s'installer à Trois-Rivières. Le quatrième a lui aussi quitté tôt la campagne. Il a fait quelques études grâce à la vente de la terre, après le décès de son père.

⁴⁵ Nous avons appliqué la même méthode pour les informateurs de milieu aisé, sauf que nous avons pris en considération des professions libérales ou liées à un certain prestige. Nous avons accepté d'intégrer à notre échantillon une informatrice dont le père était rentier. Ancien propriétaire d'une quincaillerie, il disposait d'une somme d'argent assez considérable qui lui avait permis de se faire construire un immeuble à logements en arrivant à Trois-Rivières et de vivre sans soucis le restant de ses jours.

payé la noce qui a décidé du classement. Car nous pensons que les rituels ou les façons de faire reflètent davantage la culture de ceux qui sont en charge ou qui organisent la réception⁴⁶. Règle générale, cette tâche incombait aux parents de la femme. Finalement, nous avons tenu compte du genre de vie, comme le travail salarié des enfants en bas âge, le niveau d'instruction et les lieux de sociabilité. Ces indices, plus qualitatifs, permettent de consolider des choix qui peuvent apparaître arbitraires à première vue. Par exemple, au sein de familles ouvrières nombreuses, il n'était pas rare que les enfants cessent l'école dès l'âge de 14 ans pour aller travailler en usine. Les parents réclamaient une partie, sinon la totalité de leur salaire. Cette situation était souvent synonyme d'un état financier précaire. Il est aussi très intéressant de constater que, sur les cinq entrevues de milieu aisé que nous avons réalisées, trois informateurs ont signalé qu'ils pratiquaient le ski, loisir tout à fait absent des entrevues en milieu ouvrier. De plus, le manège militaire pour les bals et les rencontres de la jeunesse n'était connu que de certains informateurs de milieu aisé. Il est évident que les manières de se divertir n'étaient pas les mêmes pour les uns et les autres.

Lorsque nous avons entrepris nos démarches afin de trouver des informateurs, nous avons dû faire face à des difficultés inhérentes à la méthode de l'enquête orale. L'absence dans notre propre famille de grands-parents encore vivants a été pour nous un obstacle majeur, car c'est tout un réseau de sociabilité qui nous a échappé. Alors, après avoir épuisé les ressources de notre entourage immédiat, nous avons pris contact avec des intervenants travaillant dans les résidences trifluviennes pour personnes âgées. D'aucuns, plus dévoués que d'autres, nous ont apporté une aide précieuse pour trouver des informateurs. En outre, une fois sur le terrain, la réalité ne correspond pas toujours aux critères de recherche très

⁴⁶ Nous devons signaler le cas particulier d'un homme, fils d'un riche cultivateur, qui a quitté la campagne pour faire des études en pharmacologie. Il s'est marié à l'âge de 32 ans avec la fille d'un journalier. Nous l'avons classé dans nos entrevues de milieu aisé, car c'est lui qui avait payé tous les frais de la noce. La réception s'était déroulée au Château de Blois, salle qui, à l'époque, était réservée à des gens bien nantis. De plus, il disposait pour se marier d'une somme de \$1000 et un voyage de noces aux Bermudes a clos les festivités.

rigides que le chercheur s'impose. Plusieurs témoins potentiels furent donc écartés en cours de route. Nous ne retenions que ceux étant susceptibles de représenter la réalité que nous souhaitions exposer. Il fallait aussi qu'ils soient en bonne santé. Un informateur à la mémoire défaillante n'aurait guère été d'un grand secours. Chaque téléphone était pour nous une occasion d'expliquer nos critères de sélection et le but de notre recherche afin d'établir de nouveaux contacts.

Mais encore faut-il que les témoins désirent partager leurs souvenirs. Les personnes du troisième âge sont de nature craintive et elles ont besoin d'être mises en confiance. De plus, elles jugent leurs expériences banales et croient, à tort, n'avoir rien à apporter au chercheur. Ce dernier doit donc établir un climat de confiance essentiel à la réussite de l'entrevue, convaincre l'informateur du bien-fondé de la recherche et des raisons pour lesquelles son aide est sollicitée. Une première visite consistait à établir le contact avec l'informateur et à vérifier par quelques questions si ce dernier répondait aux critères de sélection. Dans le cas où il acceptait de nous rencontrer, un formulaire de consentement, présentant les objectifs généraux de la recherche, était signé par ce dernier pour lui assurer la confidentialité. Précisons qu'une copie dactylographiée de l'entrevue était remise à chacun d'entre eux.

Pour mener à bien la collecte des informations, nous avons utilisé un questionnaire très détaillé qui a été construit, mis à l'épreuve et affiné par une équipe de chercheurs de l'IREP. L'instrument-synthèse comprend 17 sections qui couvrent le scénario nuptial du début à la fin. De par sa précision, cet outil nous permet d'attester la présence ou l'absence d'un rite et à la limite son apparition ou sa disparition. En d'autres mots, il permet d'être sensible aux permanences et aux changements des rituels dans le temps. Les rencontres ont pris l'aspect d'une entrevue semi-dirigée, chaque thème devant obligatoirement être abordé par tous les témoins. Nous avons d'ailleurs posé les mêmes questions à chacun d'entre eux.

Néanmoins, cette méthode n'écarte pas du revers de la main toute la dimension qualitative de l'entrevue, elle laisse aussi place à des réponses ou des réactions plus spontanées et élaborées de la part des informateurs. Les entrevues, d'une durée approximative de deux heures, étaient enregistrées sur bande magnétique puis saisies sur micro-ordinateur. Certaines questions demeurées sans réponses étaient, par la suite, complétées au téléphone.

Il convient de rappeler que nous n'avons pas cherché l'orateur exceptionnel. Bien que certaines personnes se soient livrées à nous d'une façon généreuse et chaleureuse, d'autres sont demeurées plus discrètes ou silencieuses. Chaque entrevue est donc unique dans son essence et chaque fois nous avons dû créer le contact, favoriser la confiance, nous adapter à notre informateur pour en retirer le maximum. Nous croyons que cette diversité de personnalités ou d'expériences donnera à notre échantillon plus de réalisme et d'authenticité.

CHAPITRE I

Le temps des fréquentations

Le temps des fréquentations

Cette première partie est consacrée à la formation du couple, aux modalités qui entrent dans le choix du conjoint ainsi qu'au déroulement des fréquentations. En dépit des contraintes culturelles et des volontés parentales, quelle est la part de liberté dont disposaient les jeunes ouvriers de notre enquête lorsqu'il s'agissait de choisir un(e) époux(se) ? Ont-ils réussi à s'affranchir du contrôle parental et de quelles manières ? Nul doute que la vie urbaine a influencé les relations entre les jeunes en leur offrant de nouvelles possibilités, mais aussi en leur apportant de nouvelles contraintes. Or, il n'y a pas que les nouveautés qui méritent une attention particulière, la permanence de certains comportements est tout aussi révélatrice lorsque nous avons à dépeindre les rituels du mariage à la ville. Toutefois, une mise en garde s'impose, car tenter d'analyser des sentiments appartenant au passé ou essayer de comprendre même une partie infime du jeu des relations sociales, représente une entreprise complexe. Ce qui relève du domaine de l'affectif n'est pas quantifiable et ne peut conduire à des certitudes. C'est pour cette raison qu'au long de ce chapitre nos propos seront tout en nuances.

1. Les lieux de sociabilité de la jeunesse

Dans les campagnes québécoises, la veillée avait pour fonction de briser le rythme quotidien des travaux agricoles ou la monotonie des longues soirées hivernales. Elle rassemblait aussi des gens qui démontraient un élan naturel pour les réunions joyeuses où il faisait bon chanter et danser. Mais plus encore, elle constituait un lieu de prédilection pour la

formation des couples¹. C'est dans ce cadre que garçons et filles se rencontraient et apprenaient à mieux se connaître sous le regard discret des parents et de la communauté. Lorsque les intentions du jeune homme étaient connues et que la relation avait atteint un stade plus sérieux, la jeune fille le recevait à la maison, affichant ainsi son choix aux yeux des autres prétendants. Pour l'une de nos informatrices, la rencontre de la jeunesse demeurait le motif principal des veillées qu'on organisait à son domicile. À voir une sociabilité aussi intense, on se croirait à la campagne et pourtant nous sommes à la ville, au cœur d'un quartier ouvrier:

C'était des petites soirées qu'on se faisait dans nos maisons. Nous, on avait des talents, les personnes qui avaient des talents jouaient du piano, jouaient de l'accordéon. On chantait pis on dansait aussi. On veillait jusque dans les petites heures avancées de la nuit, mais le lendemain fallait se lever pour aller à la messe. [...] Nos voisins c'était comme de la parenté, pis les voisins de ces voisins-là, la parenté des voisins. Tout le monde [venait], donc ça faisait un gros groupe. C'est comme ça qu'on pouvait se connaître de plus en plus. On se connaissait, tout le monde se connaissait, c'était intéressant. Ah ! c'était la belle vie².

Ce passage laisse aussi deviner qu'on n'avait pas besoin d'invitation officielle pour assister à ces soirées. Il suffisait d'être connu de ses hôtes ou de faire partie du voisinage. Ce n'est sûrement pas le seul cas en milieu urbain de veillées de ce genre. Toutefois, il semble que le rôle important qu'elles jouaient en milieu rural dans la formation des couples s'est affaibli à la ville. D'ailleurs, pour les autres personnes interrogées, les réunions sociales étaient davantage centrées sur le divertissement. Lorsque nous leur demandions où ils pouvaient rencontrer d'autres jeunes, la veillée n'était pas la réponse que nous obtenions. Ce n'est pas là que s'ébauchaient les premières relations. Bien sûr, on organisait des soirées, mais elles prenaient une forme plus familiale et plus réduite où l'on jouait aux cartes

¹ Voir l'article de René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce, dans Yves Roby et Nive Voisine, dir., «Les rituels du mariage dans les campagnes de la Mauricie/Bois-Francs et du Saguenay au XX^e siècle: regard sur les spécificités régionales», *Érudition, humanisme, savoir*. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 275-277.

² Trois-Rivières: entrevue 17, 1939. Dans notre bibliographie se trouve la liste des entrevues avec les informations suivantes: l'année de naissance de l'interviewé(e), sa profession et l'année de son mariage.

ou chantait. À cette époque, c'était une bonne manière de se divertir et de préserver des liens un peu distendus par la vie en ville. Ces soirées de divertissement permettaient aux membres d'une même famille, à des ami(e)s ou des voisins de se retrouver ensemble. Malheureusement, nous avons peu d'idées sur ce qu'ont pu être les relations de voisinage. Étaient-elles spontanées ou très élaborées ? Parce que nous n'avons pas posé directement la question aux informateurs, et aussi en raison de leur caractère informel, les rapports entretenus quotidiennement par les gens d'un même quartier nous ont largement échappé.

Bien qu'un seul informateur nous ait dit avoir rencontré sa future épouse à un concert de l'Union Musicale, sept personnes ont témoigné de l'importance qu'avaient la terrasse Turcotte et le parc Champlain lorsqu'elles souhaitaient rencontrer des jeunes hommes ou des jeunes femmes. À la ville, y aurait-il eu un déplacement de la veillée vers les lieux publics ? À défaut d'aller veiller semaine après semaine dans une maison du rang où ils étaient certains d'y connaître des jeunes de leur âge, à la ville, ce sont peut-être les lieux publics, tels les parcs, qui assumaient ce rôle. C'est en masse que les jeunes se rendaient au centre-ville. Voici les propos d'une informatrice à ce sujet:

Disons qu'entre jeunes, on sortait dans le temps. On allait faire des tours au parc Champlain à Trois-Rivières. Au parc Champlain, y'avait un petit kiosque au centre et puis là y'avait une fanfare toutes les fins de semaine, le samedi pis le dimanche. Alors tous les jeunes s'en allaient en ville. Ils appelaient ça «aller en ville». Là, on faisait le tour du carré pis les gens se rencontraient un moment donné³.

Les jeunes filles déambulaient dans les allées du parc et les garçons pouvaient les aborder en leur offrant de la compagnie pour la soirée ou un raccompagnement jusque chez elles. C'est là que les jeunes s'observaient, se jugeaient, profitaient généralement d'un ami commun pour se faire présenter ou remarquer. Car les gens ne s'abordaient pas sans se connaître. Pour certains, il suffisait qu'ils se soient déjà croisés dans le quartier ou la paroisse pour que le contact s'établisse plus facilement. Dans leur étude, Denise Lemieux et

³ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

Lucie Mercier ont aussi montré qu'à Québec au début du 20^e siècle, «les petits concerts sur la terrasse Frontenac étaient des événements propices aux rencontres des jeunes ouvriers qui se réunissaient ensuite en famille pour faire de la musique ou jouer aux cartes⁴». Ce goût prononcé pour les promenades dans les parcs publics nous apparaît compréhensible. Ce loisir ne coûtait rien et offrait aux jeunes ouvriers l'occasion de quitter l'espace exigu de leur foyer. De plus, on peut penser que les parents se sentaient rassurés, l'honneur et la respectabilité de leurs enfants y étaient préservés par le regard omniprésent de la communauté.

À la ville, il n'y avait pas que les parcs publics qui offraient aux jeunes ouvriers la possibilité de faire des rencontres intéressantes. Les patinoires extérieures, les restaurants, les cinémas, les promenades en *sleigh ride* durant l'hiver ou les soirées de whist leur permettaient aussi de faire plus ample connaissance. Une informatrice se souvenait de la salle de danse que l'usine de textile de la Wabasso mettait à la disposition de ses ouvriers et de ses ouvrières. Même si les curés interdisaient fortement cette activité, elle s'y rendait, s'accusait au confessionnal d'avoir dansé puis y retournait le samedi suivant:

Si les curés avaient su à quel point on travaille pour ben danser, pour ne pas manquer notre coup et pour ne pas piler sur les pieds de l'autre. On n'a pas le temps de s'occuper à faire d'autres choses que ça. [...] Dans ce temps-là mon Dieu, on dansait quasiment rien que des sets. On appelait ça un set callé pis le charleston. Imagines-toi le charleston, une personne qui dansait le charleston, elle se secouait assez, elle n'avait pas le temps de penser à d'autres choses⁵.

Bien que l'on perçoive une ouverture significative quant aux lieux de sociabilité fréquentés par les jeunes ouvriers trifluviens, c'est encore largement à même le réseau familial ou des connaissances, tels les amis ou le voisinage, que l'on vient puiser pour trouver un «bon parti».

⁴ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p. 116.

⁵ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

2. *Les circonstances de la première rencontre*

Pour la majorité des personnes interrogées, soit les deux tiers, c'est par le biais de la famille, des ami(e)s ou du voisinage qu'elles ont rencontré leur conjoint. Souvent dans leur esprit, entre voisins, ami(e)s ou amis des parents, il n'y avait pas de différence. Pour quatre d'entre elles, leurs parents respectifs entretenaient de solides liens d'amitié: «Les parents venaient souvent, c'était des grands amis de mon deuxième père. [...] Je le connaissais [mon mari] depuis toujours. Une bonne journée ben ça cliqué. Je pensais jamais de le marier, ah! ben non, un ami d'enfance, jamais⁶»; ou encore: «Je le connaissais parce que mon père pis monsieur R. n'étaient pas parents, mais ils se connaissaient très très bien, pis on se fréquentait les deux familles⁷». Une autre dira que son grand-père ainsi que le père de son futur époux: «C'était comme les deux frères⁸». Des amitiés pouvaient aussi naître sur les lieux de travail: «Son père à lui pis le mien travaillaient à l'International. On allait là pis il y avait une fille, ma [future] belle-sœur. Elle était de mon âge, [...] c'était une grande amie⁹». Dans trois autres cas, c'est le beau-frère ou le frère de l'informatrice qui a servi d'intermédiaire. Deux d'entre eux travaillaient au même endroit que le fiancé: «Il [le beau-frère] dit: «J'ai ma petite belle-sœur que je peux te présenter¹⁰». Deux autres dames ont rencontré leur conjoint dans le voisinage. L'une d'elles grâce aux veillées de jeunes qui étaient régulièrement organisées chez elle et l'autre fut remarquée par le fils de l'épicier du coin, qui passait de maison en maison pour prendre les commandes. Pour la dernière, c'est au mariage de deux de ses cousines, où elle était fille d'honneur, qu'elle a connu son mari. Puisqu'elle avait refusé d'accompagner son futur mari, alléguant qu'elle ne le connaissait pas suffisamment, c'est au bras d'une autre de ses cousines qu'il est allé aux noces. Prévenue par sa sœur qu'elle allait s'en mordre les doigts parce qu'il était gentil et «bon travaillant»,

⁶ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

⁷ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

⁸ Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

⁹ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

¹⁰ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

elle avait hâte de le voir arriver au matin du grand jour. Elle raconte qu'il était coutume pour le garçon d'honneur de fréquenter la jeune fille qu'il avait accompagnée au mariage «par respect, pour pouvoir être avec elle» pendant le voyage de noces des nouveaux mariés. Au grand soulagement de notre informatrice, le jeune homme a prétexté devoir visiter ses parents à la campagne pour éviter de remplir cette tâche car, en fait, il était déjà très épris d'elle. Est-ce que le but premier de cette pratique, qu'on dit être une marque de respect, n'était pas plutôt de former d'autres couples ? De l'avis de Martine Segalen, les noces sont aussi des lieux où s'élaborent les unions futures. Dans le cortège, les membres des deux branches familiales ou les ami(e)s célibataires étaient soigneusement appariés dans l'espoir d'un renchaînement d'alliances¹¹.

Dans cinq cas sur 15, la rencontre du couple était le fruit du hasard. Une soirée au cinéma, à l'aréna ou au parc Champlain pour les uns, un trottoir balayé au bon moment ou un jus d'orange acheté au petit restaurant du quartier pour les autres. Ces résultats sont révélateurs lorsqu'on les compare avec les données que nous possédons sur le monde rural. Ils sont particuliers à la ville¹².

Fait intéressant à noter, sur les 11 jeunes filles qui occupaient un emploi avant leur mariage, une seule a rencontré son mari sur les lieux de travail. Selon Denyse Baillargeon, c'est probablement la segmentation du marché du travail qui en est la cause. Cette explication est plausible, mais il y en a peut-être d'autres. Dans son étude sur la Beauce, Anne-Marie Desdouits constate que sur les 16 entrevues réalisées, pas une seule union ne découle d'une rencontre sur les lieux de travail et pourtant sept jeunes filles occupaient un emploi avant leur mariage. En fait, «même le jeune homme qui travaille au loin, dans une manufacture aux

¹¹ Martine Segalen, *Amours et mariages de l'Ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 42-44.

¹² Denyse Baillargeon obtient les mêmes résultats. Le tiers de ses informatrices ont rencontré leur futur mari soit dans leur environnement de travail (cinq), soit au hasard d'une promenade (six). *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1991, p. 75.

États-Unis, revient prendre femme dans sa paroisse et y reste¹³». Est-ce à dire que les jeunes hésitaient à entrer en contact avec des inconnus sur lesquels ils n'avaient aucune référence ? Ou était-ce une certaine distance entre hommes et femmes qu'on ne pouvait franchir sans intermédiaire de peur, surtout pour ces dernières, d'être accusé de mal se comporter ? Le simple fait de se croiser dans le quartier ou de côtoyer un ami commun pouvait faire toute la différence. Connu de la famille, connu des amis ou du voisinage, un amoureux potentiel inspirait la confiance. Nous croyons que ce n'est pas tant la peur de l'étranger que la volonté de s'assurer d'un bon choix qu'on ne risquait pas de regretter. Il fallait trouver la personne qui serait agréée sans difficulté par le groupe familial. C'est à travers les règles menant au choix du conjoint qu'il nous est possible de saisir l'importance de cet enjeu.

3. *Le choix du conjoint*

Qu'est-ce qui incitait les jeunes gens et les jeunes filles à s'engager dans une relation durable ? D'abord, ça pouvait être parce qu'ils se plaisaient physiquement (N=6)¹⁴: «Premièrement, je la trouvais belle¹⁵»; ou bien: «C'était un grand monsieur de six pieds, moi ça me tentait ça¹⁶». Toutefois, les qualités physiques n'étaient jamais considérées seules, on reconnaissait aussi au futur conjoint des valeurs morales tels le respect, l'honnêteté, la bonté ou la délicatesse. D'autres diront qu'ils «s'adonnaient bien» ou qu'ils avaient les mêmes goûts. Étaient-ce des qualités reconnues dès le départ ou après toutes ces années de vie commune ? Nous ne pouvons en être certaine, sauf en ce qui a trait à l'attirance physique. Il serait aussi tentant de conclure à un manque ou une absence de sentiments chez

¹³ Anne-Marie Desdouits, «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy. PUL, 1993, *op. cit.*, p. 309.

¹⁴ Le chiffre entre parenthèses indique le nombre d'informateurs ayant utilisé tel rite ou affiché tel comportement.

¹⁵ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

¹⁶ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

ceux et celles qui ont été peu bavards sur ce point. Mais peut-être ont-ils eu une vie de couple difficile leur faisant oublier les raisons qui avaient motivé leur choix, ou bien était-ce lié pour certains, à la gêne d'en parler en présence de leur conjoint(e) ? Quoi qu'il en soit, dans une société où le divorce était impensable, il s'avérait important, surtout pour les femmes, de trouver un «bon parti». Car le mariage représentait souvent la seule voie pouvant assurer leur avenir financier. Trouver un mari qui prendrait au sérieux ses nouvelles obligations familiales devenait pour elles un enjeu essentiel, comme en témoignent les propos suivants: «Je savais que c'était un type qui prenait pas de boisson. C'était un type à sa place en fait¹⁷»; «Mon père disait: «C'est un bon travaillant, c'est un gars qu'une personne aurait pas de misère avec», après ça il était ménagé¹⁸»; ou encore: «Il avait une belle position et il avait eu le temps de se ramasser un peu d'argent¹⁹». Une dame ajoute: «Il appelait ça le secours direct dans ce temps-là, pour les familles c'était pas drôle ça. Lui ben y'avait une bonne job, le secours direct aurait rien pour lui²⁰».

3.1 *Homogamie socioprofessionnelle et endogamie géographique*

Selon un petit traité du mariage datant de 1939, dans tout projet d'union, «il est des harmonies secondaires qu'il serait dangereux de négliger. La différence du milieu social, de l'éducation reçue, la disproportion des fortunes sont autant d'éléments qui peuvent provoquer des gênes et des malentendus qui troubleront l'aisance des rapports quotidiens²¹». En épousant son semblable, on pense éviter les conflits ou les incompréhensions qui mettraient en péril l'harmonie au sein du couple. Cette idée est encore largement répandue, bien qu'aujourd'hui elle soit contournée plus facilement. À l'époque qui nous intéresse, les

¹⁷ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

¹⁸ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

¹⁹ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

²⁰ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

²¹ Jean Viollet, *Petit traité du mariage*, [s.l.], Éditions familiales de France, 1943, p. 13.

familles étaient jalouses de leur homogénéité. Cependant, à première vue, il semble que l'ingérence des parents dans le choix du conjoint se produisait plus fréquemment dans les familles aisées ainsi que chez les paysans qui possédaient quelques biens: matériel agricole, animaux, terres, etc. C'est qu'il fallait s'assurer de bien protéger les intérêts économiques du futur couple. Serge Gagnon a montré qu'au 19^e siècle dans les familles bourgeoises, la liberté du choix était souvent subordonnée aux impératifs économiques. Denise Lemieux et Lucie Mercier ont aussi senti le poids des familles sur le destin des couples, que plusieurs d'entre eux disent-elles, confondaient avec la destinée²². Les ouvriers de notre enquête ne disposaient d'aucun bien. Faut-il en déduire qu'ils étaient plus libres de choisir que les bourgeois ? Pas nécessairement, car même chez les plus pauvres, il y a des contraintes culturelles auxquelles on doit se plier. Les mariages bien assortis ne sont pas seulement célébrés entre gens de même fortune, mais aussi de même milieu social, de mêmes goûts, de même profession. Le genre de vie et la bonne réputation d'une famille représentaient aussi un patrimoine symbolique sur lequel il fallait veiller. Ce sont ces règles implicites qui ont motivé, consciemment ou non, les témoins de notre enquête. On observe chez eux une forte homogamie socioprofessionnelle. En effet, pour huit d'entre eux, le futur époux et le père de la mariée occupaient un emploi similaire. Dans 11 cas, les parents de la femme et de l'homme exerçaient un métier manuel (dont quatre cultivateurs chez les parents de l'homme). Cinq jeunes ouvrières ont épousé des ouvriers. À notre connaissance, aucune des personnes de milieu ouvrier interrogées n'a accédé à un statut supérieur par le mariage. Le témoignage qui suit illustre à quel point ces règles étaient intériorisées:

Les filles de bureaux, on guettait les médecins, les nouveaux médecins, les nouveaux avocats, les nouveaux notaires. [...] C'est qu'on aurait aimé avoir...tu sais on se trouvait belle, on se trouvait fine, pis on aurait aimé avoir ces garçons-là²³.

²² Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 141, et Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op. cit.*, p. 135.

²³ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

Le charme ne suffisait pas pour transgresser les normes sociales. Plus tard, elle nous dira qu'elle avait choisi son mari parce qu'elle l'avait trouvé «bien plus fin» que ces hommes-là. Il apparaît clairement que pour les jeunes filles, la «liberté de choix» se limitait aux hommes qui leur étaient socialement destinés. Les cinq couples qui se sont rencontrés hors du cadre familial provenaient aussi du même milieu socioprofessionnel. Une des raisons invoquées par Michel Bozon²⁴ serait que la division sociale des lieux de sociabilité ouvre déjà la voie à l'homogamie. Elle assure une première sélection qui n'est nullement préméditée. Les jeunes des classes aisées se gardent des bains de foule ou des rencontres improvisées, tandis que les membres des classes populaires fréquentent les lieux publics qui leur permettent de rencontrer des gens semblables à eux. Voilà qui pourrait expliquer en partie le fait que les jeunes savent reconnaître ceux qui sont des leurs.

Les lieux de rencontre centrés sur la famille et le voisinage favorisaient une forte endogamie géographique. Bien que nous n'ayons pas fait une étude sur l'origine géographique des conjoints, certaines informations recueillies dans notre enquête permettent d'affirmer que dix couples demeuraient à moins d'un mille l'un de l'autre, dont six pour lesquels nous savons qu'ils habitaient la même paroisse. Comme le mariage implique non seulement deux époux, mais aussi deux familles, «se marier de préférence avec une personne de la même communauté paroissiale ou d'une paroisse voisine est une garantie du maintien de la sociabilité familiale, une assurance que les apprentissages culturels ne seront pas remis en cause par des habitudes exotiques²⁵».

²⁴ Michel Bozon, «Le choix du conjoint», dans François de Singly, dir., *La Famille, l'état des Savoirs*. Paris, La Découverte, 1991, p. 31.

²⁵ Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 138.

3.2 *Autorité parentale sur le choix du conjoint*

Que la majorité des personnes interrogées ait emprunté la voie de la famille ou du voisinage pour rencontrer un conjoint ne signifie pas pour autant qu'on ait choisi à leur place. Des familles du même voisinage, ou se fréquentant depuis toujours, ont peut-être souhaité que leurs enfants respectifs unissent leur destinée, mais ce vœu n'était pas calculé. Une mère voyant sa fille sortir avec deux frères lui disait souvent: «Toi, tu vas finir par en marier un petit B.» Celle-ci lui répondait: «Ben non maman, je les aime comme mes frères²⁶». Bien que pour quatre informatrices la famille ait joué un rôle plus actif, nous le concevons plus comme une forme d'aide naturelle de l'entourage. Il en est de même pour les ami(e)s. Un jeune homme, voyant que la sœur de sa fiancée n'avait pas de cavalier, lui en a simplement présenté un. Une dame à qui son beau-frère voulait présenter un ami de travail lui avait répondu tout bonnement: «Ben qu'il vienne là²⁷». Comme il était délicat et souvent inconvenant pour les jeunes filles de prendre l'initiative d'une rencontre, elles acceptaient volontiers de recevoir le jeune homme en question. Une mère savait aussi reconnaître une bonne occasion. Une dame se rappelle des recommandations faites par sa mère: «Sais-tu Dorius est allé à la taverne pis il a rencontré le garçon de ton oncle Philippe. Il l'a invité à venir dimanche. Tu as besoin de te mettre sur ton 36, parce qu'il est jeune lui aussi, peut-être bien qu'il va te reluquer²⁸». Les jeunes filles se réservaient cependant le droit de ne pas réinviter les garçons qui leur déplaisaient: «Je l'avais accepté par politesse par exemple. Il était grand, bien chic, mais il était rondelet un peu. Je le trouvais trop gras, j'aimais pas ça²⁹».

²⁶ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

²⁷ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

²⁸ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

²⁹ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

Le cadre familial des rencontres faisait en sorte que le jeune homme était pratiquement toujours connu des parents de la jeune fille. De toute façon, il était hors de question de la laisser sortir avec un étranger. Ce témoin raconte qu'il y avait des convenances morales qu'on ne pouvait outrepasser: «J'ai commencé à jaser un peu avec elle. Un moment donné, je lui ai demandé si elle aimerait ça venir au théâtre. Elle m'a répondu qu'elle pouvait pas sortir tout de suite sans me connaître, que son père admettrait pas ça. C'était sévère dans le temps. Seulement, elle m'avait invité à aller la voir chez elle³⁰». Lorsque les parents se trouvaient face à un inconnu, ils s'informaient davantage de son origine familiale:

À ce moment-là, eux posaient des questions pis ils voulaient savoir la famille qu'est-ce qu'elle faisait. Ils prenaient des informations, mais c'était pas des choses pour les séparer. [...] Fallait que maman soit au courant. Si elle n'était pas au courant de quelle sorte de monde que c'était, si c'était pas catholique ou si c'était pas religieux, ah non! là ça faisait pas³¹.

Dès le départ, l'opinion des parents était faite et le garçon qu'on laissait entrer chez soi était déjà agréé. Lorsqu'arrivait le moment de faire la demande en mariage, le prétendant plaidait une cause gagnée d'avance. Dans deux cas seulement, le rôle protecteur des parents a fait place à une intervention plus directement autoritaire. Une jeune fille fréquentant un protestant s'est fait sermonner par le curé de sa paroisse. De plus, la mère du jeune homme acceptait fort mal qu'il sorte avec une catholique. Même si l'informatrice nous affirme que ce jeune homme était le «meilleur des garçons» et qu'elle prétendait avoir mis fin à la relation pour une boutade, nous avons l'impression que tout compte fait, elle a pris en considération les fortes objections de son entourage. Une autre dame a raconté qu'elle avait dû mettre une croix sur son grand amour: «Vu qu'il [était plus âgé] que moi, mes parents ont refusé, ah oui ! pis à part de ça fallait absolument leur obéir. [...] J'ai eu beaucoup de misère à l'oublier³²». On peut se demander si cette décision ne cachait pas une toute autre raison. Donc, règle générale, on remarque une autorité et une volonté parentales qui se manifestent

³⁰ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

³¹ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

³² Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

surtout au début de la relation et qui peuvent à l'occasion influencer de façon plus directe le cours des événements. Cependant, la décision finale appartenait presque toujours au couple.

3.3 *Stratagèmes pour rencontrer un bon parti*

Plusieurs auteurs³³ ont souligné le fait qu'étant d'abord choisie, la jeune fille disposait de peu de moyens pour trouver un conjoint. Elle était cantonnée dans un rôle d'attente où réserve et pudeur allaient de soi. Ne pouvant prendre l'initiative des rencontres, il ne lui restait plus qu'à user de stratagèmes afin de trouver un bon parti ou deviner qui serait l'élu de son cœur. En France par contre, le rôle actif des filles dans les fréquentations a été maintes fois souligné par Martine Segalen. L'initiative féminine s'arrête cependant au moment de faire la demande en mariage. Ainsi, les multiples rites destinés à l'obtention d'un époux seraient davantage liés à l'impossibilité pour les femmes de faire cette demande. Pourtant, nous avons retracé dans notre enquête deux cas où ce sont elles qui la font. La seule présence de ces cas d'exception ne serait-elle pas suffisante pour suggérer qu'il ne faudrait pas lier le recours aux stratagèmes uniquement à la passivité des femmes ?

Les prières et les pratiques divinatoires rejoignent 13 des 15 personnes interviewées. Ce qui surprend à première vue, c'est beaucoup plus la variété des procédés que le nombre peu élevé de témoins pour chacun d'eux. Notons d'abord l'utilisation d'objets dotés de pouvoirs symboliques. On les plaçait sous son oreiller dans l'espoir de rêver à son futur époux. Il arrivait qu'on utilise une photo, un miroir ou un petit morceau de gâteau de noces (N=3). En ce qui a trait au morceau de gâteau, une informatrice a raconté qu'il fallait le passer dans le jonc d'une femme mariée. D'autres procédés existaient lorsqu'il s'agissait

³³ À ce sujet, on consultera l'étude d'Horace Miner sur Saint-Denis-de-Kamouraska ou les écrits de sœur Marie-Ursule pour Sainte-Brigite-de-Laval.

d'influencer les songes. En Beauce³⁴, plusieurs femmes disent avoir mangé de la galette salée avant de s'endormir afin de rêver à leur futur époux. Cette pratique est aussi attestée au Saguenay où plusieurs témoins affirment en avoir fait l'expérience. Plus près de nous, en Mauricie, ce stratagème est à peu près inconnu³⁵. À Trois-Rivières, une seule informatrice en a décrit le procédé:

Un dé de sel pis un dé de farine et un dé d'eau. Si tu essaies ça, c'est certain que tu es malade demain matin (rires). On avait fait ça chez une de mes amies, une demoiselle D. sur la rue Panneton. [...] Elle, elle sortait avec un monsieur L. et pis elle l'avait fait. Elle avait vu son Jœ dans la nuit. Elle pensait qu'il était réel. [...] On faisait ça pour connaître si on était pour se marier pis avec qui. On est supposé de le voir dans notre rêve³⁶.

Dans la croyance populaire, la nuit conférait aux astres des pouvoirs magiques capables de révéler aux dormeuses l'identité de leur futur amoureux. Une informatrice avoue avoir compté les étoiles, tandis que trois autres témoins disent en avoir entendu parler. Nous avons aussi découvert une pratique assez originale concernant la lune:

On prenait une bûche ou un morceau de bois et on l'apportait dans notre chambre. On pilait dessus, on mettait nos pieds dessus. On commençait par regarder la lune, on disait: «Belle lune, jolie lune, fais-moi voir pendant mon sommeil celui que je voudrais voir à mon réveil». Là fallait plus regarder la lune, on touchait au bois pis on reculait jusqu'à notre lit (rires). On était trois sœurs pis on faisait ça, si on riait. Je ne sais pas qui nous avait montré ça³⁷.

Selon une informatrice de la Mauricie, cette incantation devait accompagner l'ingestion de la galette de sel. Ceci donne à penser que, peu importe le rite, il s'avérerait plus efficace s'il était accompagné d'une prière à la lune.

³⁴ Pour la Beauce, nous nous référons à l'article d'Anne-Marie Desdouts, *op. cit.*, p. 311.

³⁵ Pour le Saguenay et la Mauricie, voir l'article de René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouts, *op. cit.*, p. 273-277.

³⁶ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

³⁷ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

Les stratagèmes ne s'effectuaient pas que la nuit, certains se pratiquaient au grand jour. Un procédé observé dans la Beauce a aussi été retrouvé à Trois-Rivières. On devait jeter par-dessus son épaule une pelure de pomme, en se brisant elle formerait la première lettre du nom de son ami(e) (N=2). Fait intéressant, les deux témoins qui ont usé de ce stratagème sont des hommes. Dans le même esprit, d'autres parties de la pomme furent utilisées d'une manière assez originale. Ce témoin raconte comment on se servait des pépins pour connaître le nom de son futur époux:

Ma mère m'avait dit: «Tu mets des pépins de pommes en dessous du seuil de la porte de dehors. La première personne étrangère qui viendra [il faut que ça soit un homme] demande-lui son nom, ça sera le nom de ton futur mari»³⁸.

Des pratiques divinatoires très anciennes étaient aussi prisées. En effet, il arrivait qu'on s'intéresse aux horoscopes (N=2) ou qu'on se fasse tirer aux cartes (N=1). Une informatrice a confié qu'une de ses cousines lisait l'avenir dans les feuilles de thé. Ce goût particulier pour ce genre de procédés a aussi été remarqué en Angleterre pour la même époque. John Gillis explique que les jeunes filles, contrairement à leurs mères, avaient recours aux diseuses de bonne aventure et aux philtres d'amour³⁹.

Dans les régions rurales de la Mauricie, les veillées de jeunes donnaient lieu à des jeux tels que «Ta place est demandée» ou «La compagnie vous plaît-elle ?». À Trois-Rivières, un seul témoin se souvenait du déroulement d'un jeu qui ressemble étrangement aux pratiques retrouvées dans les campagnes de la Mauricie et qu'on appelait «La chaise au mariage»:

³⁸ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

³⁹ John R. Gillis, *For Better, for Worse. British Marriages, 1600 to present*, New York/Oxford University Press, 1985, p. 266.

La chaise au mariage comme on l'appelait. On avait des noms, fallait qu'il change, fallait qu'il se dépêche parce qu'un autre prenait sa place, c'était ça qui était drôle. [...] On connaissait les noms: «Change de place!» pis là si un autre prenait sa place avant, l'autre se cherchait une autre place. C'était pour le *fun*⁴⁰.

Enfin, les stratagèmes qui regroupent le plus grand nombre de personnes sont les prières (N=4), les neuvaines (N=3), les chemins de croix (N=2) et les pèlerinages (N=1). Dans cette catégorie nous retrouvons aussi deux hommes. On priait pour rencontrer quelqu'un ou tout simplement pour s'assurer de faire le bon choix. Il faut dire qu'à l'époque la prière constituait un lieu commun et les gens s'en remettaient avec dévotion à Dieu dans le but d'obtenir toutes sortes de faveurs.

3.4 *La marge de manœuvre des femmes*

Le dimanche soir dans la Beauce, il arrivait que plusieurs prétendants se présentent en même temps au domicile d'une jeune fille. Celle-ci devait alors afficher sa préférence aux yeux des autres soupirants. Celui qu'elle aimait le moins était laissé seul dans son coin. L'amoureux éconduit comprenait alors la signification de ce comportement et rentrait aussitôt chez lui. À Trois-Rivières, il n'existait pas de tels moyens pour rejeter un prétendant. La jeune fille disait tout simplement au garçon qu'elle n'était plus intéressée à le revoir. Pour celles qui avaient le téléphone, la tâche était facilitée: «Chez nous on avait le téléphone. C'était un peu moins gênant. [...] J'ai dit: «C'est fini. Tu es mieux de voir d'autres personnes⁴¹». Certaines jeunes filles y allaient plus directement: «On leur disait: «Ça ne m'intéresse pas, ça me tente pas». Point final, pas de tourmentage⁴²». Sans avoir à le dire ouvertement, on pouvait tout simplement ne pas réinviter le garçon ou décliner une offre de sortie en sa compagnie. Il comprenait tout de suite que la relation était terminée.

⁴⁰ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

⁴¹ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁴² Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

Il semble que les femmes interrogées ne craignaient pas d'être laissées pour compte. D'après ce qu'elles nous ont confié, aucune d'elles ne redoutait le célibat. Même lorsqu'elles consentaient à recevoir les prétendants présentés par la famille, on constate qu'elles avaient le dernier mot. D'ailleurs, quatre femmes sur les 12 interrogées ont décidé de mettre fin à une relation, soit parce qu'elles ne partageaient pas les sentiments du jeune homme ou parce qu'il affichait un comportement qui, à leurs yeux, manquait définitivement de sérieux, comme en font foi ces deux témoignages:

Il demeurait chez ses parents à côté de notre loyer. À peu près 3 ou 4 mois [de fréquentations] pis non, ça faisait pas mon affaire. [...] Il était arrivé chautasse. Il passait en avant de chez nous pis j'ai pas ouvert. Le lendemain il est arrivé pis il dit: «T'as pas ouvert ?» J'ai dit: «Non, tu iras boire avec celle que t'as vue hier⁴³».

Le samedi soir, il venait me chercher pour aller au théâtre. Je le voyais passer encore en [habit de] travail pis s'en aller. Il m'envoyait la main: «Ça sera pas long!» [...] Il venait me chercher après pis y'était éméché. Il s'assoit au théâtre et puis il dormait à peu près tout le temps. C'était pas trop le *fun*. [...] Moi je lui avais dit: «Tu finis de travailler pis tu t'en vas pas chez toi. Alors là, qu'est-ce que ça va faire si on continue à sortir ensemble. [...] Moi c'est pas ça que j'aime. J'aimerais avoir un garçon plus sérieux». Malgré que j'avais seulement 17 ans, [j'aurais aimé] avoir un garçon qui [prenne] les choses plus en main; par rapport que là je savais que des fois, il dépensait toute sa paye ici. Il jouait à l'argent⁴⁴.

Une autre, se sentant seule parce que son amoureux travaillait toute la semaine, sortait quelquefois avec un autre garçon durant son absence. Dénoncée par une amie et se voyant accusée par l'amoureux blessé, elle fut obligée de choisir. Elle raconte:

Il est arrivé le samedi soir pour veiller et il était pas de bonne humeur pis il me conte ça. Moi j'ai toujours porté respect à mon mari jusqu'à mon mariage, mais j'ai dit: «Vous avez votre place ici dans le salon. Qu'est-ce que vous avez à dire ? Je suis pas mariée avec vous». Oui, mais il dit: «Quand on sort avec un garçon c'est pour quelque chose». Je l'aimais alors j'ai arrêté⁴⁵.

43 Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

44 Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

45 Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

«Avoir sa place au salon» marque bien la différence entre les sorties avec des «petits chums» et les amours plus sérieuses, celles qui menaient tout naturellement au mariage. Si la majorité des femmes ont connu d'autres garçons que leur mari avant le mariage, ce n'était pas toutes des relations sérieuses. D'ailleurs, l'une d'elles dira qu'elle avait eu quelques amis mais que son mari avait été son premier amour.

4. *Les fréquentations*

4.1 *Les lieux*

Les fréquentations se déroulaient toujours au domicile de la jeune fille et en présence des parents. Bien que ces derniers ne fussent pas toujours dans la même pièce que le couple, ils exerçaient une surveillance étroite: «Y'avait ma mère. Le salon était à côté de la cuisine. Elle voyait dans le salon comme si on avait été ensemble⁴⁶». Il faut se rappeler qu'à cette époque la sexualité avant le mariage était interdite; le contrôle des fréquentations visait donc à maintenir une distance raisonnable entre les hommes et les femmes. Dans certaines familles, il n'était même pas permis de se tenir la main durant la veillée. Pour une veuve, la surveillance de ses filles pouvait causer une certaine anxiété. Une dame a raconté qu'après la mort de son père, lorsqu'elle recevait son cavalier au salon, sa mère «faisait le passage de long en large⁴⁷». Une autre femme a avoué qu'elle ne se serait pas mariée si jeune si son père avait été vivant. Les familles autant que les curés ne souhaitaient pas que les fréquentations s'éternisent parce que des «fréquentations longues c'était dangereux⁴⁸». Il valait mieux écourter cette période d'abstinence pour éviter les accidents de parcours qui auraient tôt fait de compromettre un projet d'union.

⁴⁶ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁴⁷ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁴⁸ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

Le tiers des personnes interrogées veillait au salon en compagnie d'un, deux et même trois autres couples: «Ma sœur avait un cavalier. C'était la mode de veiller les deux sœurs avec leurs amis. Ça fait qu'on pouvait pas parler fort, fallait que personne sache ce qu'elle disait, pis moi qu'est-ce que je disais⁴⁹». Alors, les deux jeunes couples allaient faire des promenades sur le coteau, se gardant bien d'être trop près l'un de l'autre. C'est là qu'ils faisaient des projets d'avenir. Toutefois, l'intimité n'était pas recherchée par tous: «Tout seuls, ça me le disait pas pis lui non plus⁵⁰»; ou encore: «On était trois filles pis on avait chacune un chum [...] On aimait ça parce que [nous n'étions] jamais toutes seules⁵¹». L'observation doit être soulignée car elle rejoint le constat de John Gillis. Il a montré qu'à la même époque, les milieux populaires anglais éprouvaient un grand malaise face aux relations entre hommes et femmes. Les jeunes étaient très inhibés et la ségrégation des sexes s'observait jusque dans les salles de danse. Selon lui, l'idée d'un amour conjugal ne trouvera son plein épanouissement qu'au milieu de notre siècle⁵².

Il arrivait que le couple aille veiller chez les parents du jeune homme (N=4) ou dans la parenté (N=3). Dans ces circonstances, c'était une soirée de type familial où l'on faisait de la musique, chantait ou jouait aux cartes. C'est grâce aux sorties à l'extérieur du foyer que les jeunes couples de la ville élargissaient leurs horizons et repoussaient quelque peu le cadre familial des fréquentations. Toutefois, là encore, on sortait souvent en couple (N=5). Une minorité obtenait la permission d'aller en ville pour faire des courses, aller au cinéma ou encore au parc Champlain pour écouter les concerts de l'Union Musicale. Demander la permission d'aller au cinéma n'était pas de tout repos; il fallait quelquefois s'y prendre longtemps d'avance: «Parce que les parents n'aimaient pas ça qu'on aille au théâtre. [...] Des fois on était tous les deux ensemble, mais des fois avec ma sœur pis son chum⁵³».

⁴⁹ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁵⁰ Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

⁵¹ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

⁵² John R. Gillis, *op. cit.*, p. 286.

⁵³ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

Les quelques entrevues réalisées avec des gens issus des classes aisées laissent entrevoir un écart significatif quant à la possibilité de sorties dans les endroits publics. Les fréquentations se déroulaient aussi majoritairement au domicile de la jeune fille, mais les couples avaient maintes occasions de se retrouver seuls: en balade à pied ou en automobile, pour aller voir des concerts à l'Hôtel de ville ou alors en ski. Un témoin raconte:

En ville, je partais avec lui. Souvent on allait se promener, voir les vitrines de magasins le dimanche après-midi, ça dépendait de ce qui était organisé. Je suis sortie pas mal toute seule avec lui, en ski on y allait rien que tous les deux⁵⁴.

Il arrivait également, comme le soulignent deux informatrices de milieu aisé, qu'ils partent deux ou trois couples ensemble en automobile pour aller à Québec ou à Montréal ou simplement passer une journée sur la rive sud: «Avec des couples d'amis, on prenait le traversier ici à Trois-Rivières. On faisait un bout en bateau avec l'auto à bord du bateau pis quand on arrivait à Sainte-Angèle, ben là on prenait l'auto pis on allait faire un tour⁵⁵». Les membres de l'élite semblaient donc bénéficier d'une plus grande liberté que ceux de milieu ouvrier.

4.2 *Les bons soirs*

À la ville comme à la campagne, les jeunes ne pouvaient se rencontrer selon leur bon vouloir. Certains soirs étaient prescrits par la coutume; on les appelait communément les soirs de «bonne veillée»: c'était les mardi, jeudi, samedi et dimanche. La seule différence entre les pratiques urbaines et rurales tenait à la fréquence. En effet, pendant que les jeunes ruraux se contentaient d'une visite le dimanche, à laquelle ils ajoutaient quelquefois le mardi

⁵⁴ Trois-Rivières: entrevue 18, 1939.

⁵⁵ *Idem.*

ou le jeudi⁵⁶, les gens de notre enquête se voyaient de trois à quatre fois par semaine. Quatre couples étaient cependant limités aux fins de semaine parce que le futur époux travaillait de nuit.

Tous prétendent que c'était la «façon d'agir» à l'époque, d'autres diront que c'était la «mode» ou la «coutume». Le cavalier qui allait rendre visite à son amie tous les jours était qualifié de «jaloux», de dire l'une de nos informatrices: «Durant qu'il était pas là, il voulait bien sonder le terrain (rires)⁵⁷». Un seul témoin a livré une explication plus pragmatique: «Le mercredi et le vendredi, il ne fallait pas, non. On s'occupait de nos travaux. Les parents avaient besoin de nous autres à la maison, toujours, toujours⁵⁸».

4.3 *La déclaration des amours*

Il ne faut pas rechercher les signes de l'amour dans la parole. L'expression des sentiments, telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'avait pas cours alors. Les gens ne disaient pas ouvertement qu'ils s'aimaient, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'y avait pas d'amour au sein du couple. Ils savaient décoder habilement les signes d'une affection partagée à travers les gestes, les attitudes ou les comportements: «Je vais dire comme on dit, des fois les yeux parlent⁵⁹». Pour une jeune fille, le simple fait de recevoir son cavalier semaine après semaine suffisait pour témoigner d'une attention particulière à son égard: «Il voyait bien que si je le recevais, c'est parce que je l'aimais. Si je ne l'avais pas aimé, je ne

⁵⁶ L'article de René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits sur la Mauricie et les Bois-Francs confirme cette pratique. *Op. cit.*, p. 277-278. Les mémoires d'un vieil instituteur d'Ancienne-Lorette viennent aussi corroborer ces coutumes rurales: «La première année de nos fréquentations régulières, j'ai dû me contenter d'une visite dominicale. L'année suivante, nous avons ajouté le jeudi, un bon soir, selon l'expression de ce temps-là». Lionel Allard, *Souvenirs et Rappels historiques*, Septentrion, Québec, 1992, p. 133.

⁵⁷ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁵⁸ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

⁵⁹ Trois-Rivières: entrevue 4, 1930.

l'aurais pas reçu. C'était pas dit⁶⁰». Certaines femmes se souviennent avec humour de cette habitude de tout garder pour soi: «On le disait pas dans ce temps-là, ah non, on le disait pas. On ne disait jamais qu'on s'aimait, c'est drôle hein ?⁶¹». Une autre ajoute: «C'était des amours tranquilles, des amours de vieux garçons. [...] Ça toujours été ben snob notre affaire!⁶²».

Devant les parents, il n'était pas permis de s'embrasser, sauf à l'occasion de fêtes importantes comme Noël, le jour de l'An, Pâques ou lors d'un anniversaire: «Ça prenait une occasion» de souligner un homme interrogé. Quelques parents admettaient que leur fille embrasse son fiancé sur le bord de la porte à son arrivée puis à son départ. Mais dans la majorité des cas, les parents étaient très sévères et les amoureux s'embrassaient surtout en cachette: «[On se donnait] des petits becs ou des petits becs volés. On ne leur demandait pas s'ils auraient voulu ou s'ils n'auraient pas voulu, on le faisait quand ils n'y étaient pas⁶³». Presque tous les couples pouvaient se tenir la main ou se prendre par le bras lorsqu'ils allaient en promenade. Mais à la maison, un homme se rappelle que lorsqu'il veillait en présence d'autres couples, il se conduisait comme les autres: «Quand madame sa mère venait, tout le monde se lâchait⁶⁴».

Les auteures des *Femmes au tournant du siècle* font état, dans les milieux bourgeois, d'une correspondance qui tranche nettement avec la sobriété des mots échangés durant les fréquentations. Selon elles, la lettre constituait un lieu de communication privée permettant l'expression des sentiments cachés⁶⁵. Elles donnent plusieurs exemples de correspondances assidues et de «lettres d'amour vibrantes». Cette pratique ne recouvre pas une telle ampleur

⁶⁰ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁶¹ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

⁶² Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

⁶³ Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

⁶⁴ Trois-Rivières: entrevue 11, 1937.

⁶⁵ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op. cit.*, p. 146.

chez les ouvriers de notre enquête. Pour la plupart, ils s'écrivaient quand ils étaient séparés pour un certain temps, ou lorsqu'il était difficile de se voir en raison du travail du jeune homme (N=4). Les personnes interrogées parlent plutôt de «petits mots» reçus ou envoyés à leur fiancé(e). Les deux témoignages suivants en sont un bon exemple:

Ma première épouse a été un an à Québec, parce que [son oncle] avait vendu son commerce ici, pis il s'était en allé à Québec ouvrir un autre commerce. Je voyageais par le train dans le temps, je partais d'ici, j'allais là-bas pis je revenais, ça allait très bien. De temps en temps je correspondais. [Je lui écrivais] des petites lettres d'amour⁶⁶.

Il m'envoyait des petits mots quand il n'était pas capable de venir ou qu'il travaillait. Il m'envoyait un petit mot par son cousin R. Paquette. Tout à coup je recevais un petit mot. Il était plié et pis il venait porter ça chez moi sur la rue Saint-Christophe. [...] Avec un beau bonjour pis un baiser au bout, comme ça tout rentrait dans l'ordre (rires)⁶⁷.

Serait-il possible que la lettre soit plutôt le lieu d'expression des amours interdites ? C'est l'impression qui ressort de l'observation des exemples donnés par Lemieux et Mercier. Si les correspondances dont elles font état servent à maintenir des liens affaiblis par la distance, elles sont aussi le fait de couples qui se heurtent aux volontés de l'une des deux familles. L'exemple qui suit, le seul du genre qui ait été recueilli, illustre notre propos:

Moi j'étais jeune, j'avais 12 ans à peu près. Y'avait une fille, elle était assez belle. Elle s'appelait Maïda L., elle est morte aujourd'hui. Elle était belle pis elle me disait: «Va porter une lettre...», à un monsieur que je nomme pas pis qui avait sa femme. Je suis certaine que c'était un peu comme sa blonde, pis crois-le, crois-le pas, elle me donnait cinq sous. C'était une lettre cachetée pis j'allais en porter souvent⁶⁸.

⁶⁶ Trois-Rivières: entrevue 19, 1939.

⁶⁷ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁶⁸ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

4.4 Les cadeaux

Chez les paysans français du 19^e siècle, les rites de l'amour ne pouvaient survivre sans la présence d'un support matériel⁶⁹. Pour sceller leur union, les paysans croyaient beaucoup plus en la valeur de l'objet que dans la parole. Des cadeaux de peu de valeur «mais à forte connotation symbolique» étaient échangés: bagues, épingles, petits mouchoirs. Si la jeune fille acceptait le présent, c'est qu'elle désirait poursuivre la relation. Un simple geste suffisait alors à démontrer son accord. En plus d'exprimer l'affection et l'amour, ces échanges très importants constituaient le départ d'une circulation de dons et contre-dons qui marquaient le temps des noces et qui servaient à lier, surtout après la demande en mariage, non seulement le couple mais aussi les deux familles.

Durant les fréquentations, les jeunes couples trifluviens échangeaient eux aussi des cadeaux. Bien qu'ils ne présentaient pas toute la richesse symbolique des échanges français, ceux-ci ont pu suppléer à la rareté des échanges verbaux et constituer un support matériel aux sentiments amoureux. Les femmes offraient généralement à leur fiancé des boutons de manchette, une cravate, des épingles à cravate, du sucre à la crème, une boîte à cigarettes, etc. L'une d'elles avait fait graver les initiales de son cavalier sur les boutons de manchette qu'elle lui avait achetés. Nous avons rencontré cette pratique seulement deux fois, car comme l'ont précisé quelques informatrices (N=5), en général c'est l'homme qui offrait des cadeaux. La valeur du présent variait selon les moyens de chacun: fleurs, chocolat, bijoux, montre, chapelet en perles satin, parfum, coffret comprenant peigne, brosse et miroir. Fait intéressant à noter, cinq informatrices ont reçu, dans l'année précédant leur mariage, un coffre de cèdre pour y déposer leur trousseau.

⁶⁹ Martine Segalen, *op. cit.*, p. 59.

4.5 *La durée des fréquentations et les finalités de l'engagement*

La durée des fréquentations était soumise à de grandes variations selon les couples. L'engagement le plus rapide s'est conclu après dix mois de fréquentations et le plus long après sept ans. Cependant, pour près de la moitié des couples elles s'échelonnaient sur un à deux ans. Il faut se rappeler que les curés, autant que les familles, s'évertuaient à écourter ce temps considéré comme dangereux. Souvent après deux ans, «il fallait se marier ou bien se laisser». Deux informatrices ont fréquenté leur mari pendant plus de quatre ans et dans les deux cas une séparation d'un an, en raison de circonstances imprévues, a retardé l'engagement. L'obligation d'atteindre la majorité avant de se marier, c'est-à-dire 21 ans, pouvait expliquer qu'on se fréquente durant plusieurs années, telle cette dame qui a rencontré son fiancé à l'âge de 16 ans et l'a fréquenté pendant cinq ans. Comme nous n'avons pas posé directement la question, il est impossible de savoir si cette idée était très répandue⁷⁰. Un couple a dû attendre sept ans avant de convoler à cause d'une situation financière pénible: «J'ai sorti sept ans avec mon mari. On a frappé la Crise. [...] Réellement on n'avait pas les moyens de fonder un foyer. Comme ça ben j'ai attendu, vu que je travaillais. Lui y'a été une secousse qu'il travaillait pas, par rapport que ça avait *slacké* à la C.I.P.⁷¹».

La décision de se marier était reliée dans bien des cas à la volonté de se faire un chez-soi, de fonder un foyer et d'avoir des enfants (N=5). Pour les femmes, l'amour tenait une place centrale dans leur choix (N=6), bien qu'il ne constituait pas toujours la seule et unique raison. Bien sûr, il pouvait y avoir des raisons particulières, comme pour cet homme informé par son patron des dangers qu'il soit choisi pour aller à la guerre. Voyant ce qui se préparait, le couple a tout simplement devancé de quelques mois la date du mariage. Il

⁷⁰ Parmi nos témoins, il n'y a que quatre unions dont un membre était considéré comme mineur aux yeux de la loi: trois femmes et un homme. Cependant une des femmes mineures s'est mariée deux mois avant d'atteindre la majorité.

⁷¹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

arrivait aussi qu'on suive les traces d'une sœur plus âgée et, dans ce cas, pourquoi ne pas en profiter pour faire un mariage double (N=2).

5. *Les contrôles*

Au domicile parental, la surveillance des fréquentations était constante et rigoureuse. Toutefois, hors de la maison, le contrôle des fréquentations n'incombait plus seulement aux parents. Nous l'avons perçu comme plus large et diffus, parce que le contrôle était pris en charge par d'autres membres de la communauté tels les pairs, les voisins et les curés. Les chaperons ont été supprimés au profit des sorties en couples. Les comportements jugés acceptables semblaient fortement intériorisés par le jeune couple et renforcés par le regard que la société portait sur lui.

5.1 *Le couvre-feu*

Les parents intervenaient très rarement pour signifier au jeune homme qu'il était grand temps de partir. Il y avait une heure à laquelle le prétendant devait quitter le domicile de la jeune fille. Il arrivait au début de la soirée vers 7h30, puis repartait autour de 10h00. Le seul stratagème utilisé par les parents consistait à remonter l'horloge (N=2). En fait, le couple se séparait tôt parce que tous et chacun devaient travailler le lendemain matin. En général, le jeune homme savait qu'il devait partir par respect pour les parents et il le faisait de lui-même, sinon un léger rappel à l'ordre suffisait: «Mon père disait: «Il est 10 heures là !» Mon mari prenait ça pour le *fun*, dans l'hiver il disait: «Là, je suis après mettre mes claques». [...] Il comprenait ce que ça voulait dire. À 10 heures fallait qu'il s'en aille, ça fait qu'il partait. Il le

savait pis ça ne le choquait pas non plus⁷²». Ainsi, tel qu'il appert dans une étude récente menée dans les campagnes de la Mauricie⁷³, les ouvriers trifluviens arboraient le même comportement que les jeunes couples de milieu rural.

5.2 *La jeunesse trifluvienne*

Sans se mêler directement des fréquentations, les pairs pouvaient intervenir de différentes façons. D'abord en dénonçant le comportement de certains jeunes hommes ou de certaines jeunes filles. Une informatrice, fileuse à l'usine de textile de la Wabasso, s'est fait prévenir par ses compagnes de travail que l'ancienne amie de son cavalier rôdait à nouveau dans les parages: «Elle lui fait encore de l'œil, et pis fais attention à toi», c'était des petites répliques comme ça. [...] On avait l'oreille tendue pour tout comprendre⁷⁴». C'est grâce à ces mêmes compagnes de travail qu'elle avait appris que son ancien compagnon jouait à l'argent et prenait «un coup». Mais ce n'était pas toujours à l'avantage de la principale intéressée. Une dame l'a appris à ses dépens lorsque des filles qu'elle connaissait ont prévenu son cavalier qu'elle accompagnait d'autres garçons la semaine, pour aller voir des films présentés à la salle Notre-Dame: «Je sais pas si vous rapportez une fille qui a joué un tour à son chum, mais dans notre temps c'était ben la mode de faire ça. Ah oui, c'était aussi pire que la police⁷⁵». Il pouvait aussi arriver qu'une jeune fille tente de voler le cavalier d'une autre. Une dame a raconté que «ça arrivait assez souvent. [...] Ça jouait dur. C'est une grosse différence, c'est pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui on se connaît, on se parle. Il me semble qu'on est plus franc dans nos réponses que dans notre temps. Nous étions un peu craintifs aussi⁷⁶».

⁷² Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁷³ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, *op. cit.*, p. 279.

⁷⁴ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁷⁵ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

⁷⁶ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

5.3 *Le regard du voisinage*

Le quartier et la paroisse nous sont apparus non seulement comme des lieux de sociabilité mais aussi comme des lieux de régulation des comportements. L'intensité de la vie de quartier, à l'époque qui nous intéresse, a été soulignée par de nombreux historiens⁷⁷. Cette vie sociale se doublait chez les Trifluviens d'un fort sentiment d'appartenance pouvant susciter des rivalités entre gens de paroisses différentes. Les signes en étaient visibles même au niveau des fréquentations. Les propos d'un interviewé attestent la présence de tels conflits:

Quand tu commençais à aller voir une fille dans un autre quartier, y'avait les jeunes du quartier des fois qui te faisaient la vie dure. Oui, oui, ça j'en ai eu connaissance de ça. [...] La première fois que j'ai été voir une fille dans le quartier Sainte-Cécile, je m'étais en revenu un petit peu en courant aussi, parce que j'avais peur d'avoir un méchant parti. [...] Après ça par exemple, j'ai ouvert une boucherie dans ce quartier-là. Ça fait que là j'étais résidant, pis en étant résidant j'étais un gars de la place⁷⁸.

Il y avait bien d'autres manières de s'immiscer dans la vie des gens ou de contrôler les fréquentations. Une jeune fille qui était allée «glisser» un dimanche après-midi sur le coteau Saint-Louis avait osé donner «un petit bec» au garçon qui l'accompagnait. Le curé s'était empressé d'aller les retrouver à l'école pour les gronder: «Pense donc, on n'avait rien fait de mal, c'est épouvantable. Mais y'avait des gens qui avaient eu connaissance de ça et qui avaient été bavasser⁷⁹». Les curés se mêlaient rarement des fréquentations, sauf pour des cas précis comme celui-là. En fait, la meilleure façon d'inculquer des valeurs morales aux jeunes consistait à leur parler durant les retraites. Il y en avait pour les hommes, les femmes, les jeunes filles et les jeunes hommes. Les curés les y instruisaient sur les dangers des fréquentations prolongées. Une dame a confié qu'ils étaient plus rigides à l'égard des

⁷⁷ Pour en savoir plus à ce sujet, il faut consulter *Trois-Rivières illustrée*, p. 116-118.

⁷⁸ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

⁷⁹ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

jeunes filles qui travaillaient dans les manufactures, parce qu'elles y côtoyaient beaucoup plus de jeunes gens.

Les futurs mariés de la classe ouvrière qui possédaient une automobile étaient en nombre très restreint (N=2). Une seule jeune fille a pu profiter des balades en voiture avec son fiancé parce qu'ils étaient accompagnés d'un autre couple. Tandis que, pour une autre informatrice, ce n'était pas permis. L'automobile demeurait stationnée en face de chez elle et ils devaient se rendre à pied au centre-ville. Les parents ne prenaient aucun risque; la peur de voir leur fille se faire reprocher plus tard sa conduite les incitait souvent à poser des règlements plus stricts:

Ceux qui sont bien venus me reconduire, c'était des gens du bureau de l'Hôtel de ville. [...] Ceux qui avaient des machines, je devais passer pour une pas fine, parce que je me sauvais. Maman voulait pas que j'embarque en machine. J'ai dit à maman: «Maman je vais vous dire de quoi, ça l'air fou de débarquer à trois maisons de chez nous. Les madames qui vont me voir, elles vont dire que je suis pas bonne». Ça c'était pas bon une fille qui débarquait à trois maisons de chez eux. Ben des fois elle passait pour une fille pas honnête⁸⁰.

Elle avait finalement réussi à faire entendre raison à sa mère. Cette informatrice avait tout de même le souci de préserver sa bonne réputation car lorsqu'elle arrivait près de chez elle avec son fiancé, ils ne se tenaient plus la main pour éviter de faire parler d'eux. Un autre exemple vient corroborer nos propos sur l'ingérence du voisinage dans les fréquentations. Celui d'une informatrice prévenue par une voisine qui soupçonnait le futur mari de celle-ci d'avoir un goût prononcé pour l'alcool. Elle fut donc obligée de tirer les choses au clair avec lui:

Elle disait: «Il vient souvent lui. Le chum C., il vient souvent chez ce gars-là qui vend de la boisson». [...] J'ai dit: «Ça l'air que tu bois. Si tu bois là, tu es mieux de le dire, parce que moi je ne resterai pas avec toi». [...] «Qu'est-ce qui a dit ça ?» Je n'ai pas voulu lui dire. Lui, il allait chercher de la boisson mon mari, pas pour lui, c'était pour des gars qui disaient: «On prendrait un coup, connais-tu quelqu'un qui en vend ?⁸¹».

⁸⁰ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁸¹ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

Conclusion

Même si les personnes interrogées puisaient majoritairement à même le réseau de la famille ou des connaissances pour trouver un bon parti, nous avons constaté une ouverture significative quant aux possibilités de rencontres dans les lieux publics urbains. De plus, lorsque le temps était venu de choisir un(e) conjoint(e), il apparaît que cette décision était bien plus marquée par les contraintes culturelles que par les volontés parentales. Comme les cavaliers étaient très souvent présentés par la famille, ils ne lui étaient pas étrangers et celle-ci intervenait rarement dans le choix du conjoint. Nous avons aussi démontré que bien que présent, l'amour ne se manifestait pas ouvertement et que les gens usaient de différents stratagèmes afin de révéler leurs sentiments.

Pendant les fréquentations, les jeunes couples ont su élargir l'horizon de leurs libertés par les sorties à l'extérieur du foyer, même s'ils étaient encore très surveillés. Les parents assumaient une surveillance étroite à la maison, tandis qu'à l'extérieur on amenait dorénavant un couple d'amis avec soi, car les chaperons n'étaient plus de mode. Il appert que les comportements jugés acceptables étaient fortement intériorisés par les jeunes filles et les jeunes gens. Le regard de la communauté venait renforcer cet auto-contrôle et semblait posséder un poids et une valeur que nous n'avions pas soupçonnés au départ. De son côté, la jeunesse n'était pas complètement inactive, elle intervenait aussi à l'occasion. Mais lorsque venait le temps de déterminer une date de mariage et de sceller son engagement, le couple se retirait souvent dans l'intimité. C'est aussi durant cette période que commençaient les préparatifs pour le grand jour et que la majorité des femmes devaient quitter leur emploi et très souvent leur groupe d'amies. C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

Le temps des engagements

Le temps des engagements

Les quelques mois qui précédaient les épousailles marquaient pour tous les couples la transition entre l'état de célibataire et celui d'époux. Cette période était caractérisée par des engagements mutuels sérieux conduisant vers la vie maritale. Quelle était la nature de ces accords et de quelle manière étaient-ils fixés ? Quels étaient les rites qui jalonnaient cette période de transition ? Se marier impliquait pour la femme qu'elle quitte son emploi, ses collègues de travail et souvent son groupe d'amies qu'elle n'aurait guère le temps de revoir. En ce sens, le *shower* tout comme l'enterrement de vie de garçon sont vus comme des rituels de séparation envers le groupe des pairs. C'est aussi durant cette période que les femmes investissaient temps et argent dans la préparation de leur trousseau. Les hommes, eux, tâchaient d'amasser les fonds nécessaires à l'établissement du ménage. Enfin, pour la future épouse, le temps des engagements se concrétisait et trouvait son point culminant dans l'acquisition du costume cérémoniel: la robe de mariée.

1. Un accord mutuel

C'est presque toujours le jeune homme qui prenait l'initiative de parler d'un accord définitif en vue du mariage. Deux femmes seulement se sont permises de déroger à cette règle, tandis que, pour un autre couple, la décision «est venue à la longue». Aucune pratique rituelle ne présidait à la demande en mariage. Ni le lieu, ni le moment, pas plus que les mots utilisés n'étaient déterminés d'avance. Le jeune homme se présentait simplement au domicile de la jeune fille lors d'un soir de bonne veillée, attendait le moment propice où il serait seul avec elle et de façon laconique lui faisait sa demande: «Le 24 d'août, est-ce que ça

fait ton affaire ?». La jeune fille acceptait généralement tout de suite la proposition. La brièveté des échanges ou leur apparente froideur, nous l'avons déjà souligné, ne doivent pas être interprétées comme un manque d'enthousiasme. Il faut dire que la durée moyenne des fréquentations au moment de l'accord était de 21 mois et qu'à ce stade, le jeune homme savait fort bien que ses sentiments étaient partagés. Une seule femme a reçu une bague d'engagement pour cette occasion, car dans ce cas la demande en mariage tenait lieu de fiançailles. Il arrivait aussi qu'on reporte cet accord en raison de conditions financières pénibles. Tel est le cas d'une informatrice et de son compagnon qui ont traversé durement la Crise: «C'était pas le temps. On a passé des gros moments difficiles parce qu'il n'y avait pas d'argent¹». Un autre couple a dû remettre d'un an son projet d'union parce que le jeune homme apportait à sa famille une contribution financière essentielle: «Parce qu'il aidait chez eux. Il travaillait pis il aidait. Chez eux, ils étaient une grosse famille. [...] Il donnait toutes ses payes. Mais ils ont été ben généreux. Ils nous ont remis tout ce qu'ils ont pu. Moi j'ai pas de reproches à faire là-dessus²».

2. *La grande demande*

Bien avant que ne se fasse la grande demande, la majorité des personnes interrogées ont senti le besoin de parler de leur projet de mariage avec leurs parents. Ils n'ont rencontré aucune objection de leur part si ce n'est quelques avertissements sur le sérieux et l'irréversibilité de leur décision: «Pense bien à ton affaire parce que c'est pour la vie ma fille que tu te maries. S'il y a des déboires qui arrivent tu vas être obligée de toffer³». Si les jeunes filles se confiaient tout naturellement à leur mère, les jeunes hommes ont dit préférer discuter de leur choix avec leur père. La distance physique ne constituait pas un

¹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

² Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

³ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

empêchement suffisant pour éviter de requérir l'avis des parents. Un homme demeurant en pension à Trois-Rivières a écrit à sa mère pour lui faire part de ses projets. Un autre s'est déplacé jusqu'à Montréal pour recevoir l'autorisation paternelle: «Il y a été. Il a pris le train le midi je crois bien. Il était allé à Montréal voir son père. Il a demandé sa bénédiction, c'était le jour de l'An pis il lui a dit qu'il se mariait⁴».

La vie en commun étant lourde de conséquences, l'assentiment des parents a pu être ressenti comme une nécessité par quelques personnes. Cette habitude semblait si bien ancrée qu'il ne leur venait même pas à l'esprit de s'en dispenser, et ce, même si quelquefois on connaissait les intentions du jeune homme depuis fort longtemps. C'est la prégnance de ce comportement qui fait dire à l'historien Serge Gagnon que, même majeurs aux yeux de la loi, les enfants avaient «l'obligation morale de réclamer la bénédiction des parents avant les engagements nuptiaux⁵». Nos sources, tant en milieu ouvrier qu'en milieu aisé, le confirment. Toutefois, on peut penser que même sans l'accord de leurs parents, certains jeunes seraient allés jusqu'au bout de leur décision, telle cette informatrice qui était rendue à un âge où l'occasion de se marier ne se représenterait pas deux fois: «[Maman] était d'accord, pis quand même qu'elle n'aurait pas été d'accord moi j'étais pas pour perdre mon avenir. [...] J'avais mon idée dans la tête pis elle le comprenait bien aussi⁶».

Le moment venu, le jeune homme se rendait au domicile de la jeune fille, toujours vêtu proprement comme chaque fois où il allait veiller, et demandait la main de celle-ci à son futur beau-père. Advenant le cas où le père de la jeune fille était décédé, la grande demande s'adressait à sa mère. La plupart des couples (13/15) se sont prêtés de bonne grâce à cette «obligation morale». Encore là, ni le moment, ni le lieu, ni les paroles prononcées ne relèvent d'un rituel quelconque. Il n'y avait pas de jours prescrits par la coutume pour faire

⁴ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁵ Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 107-110.

⁶ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

sa demande, si ce n'est qu'elle se déroulait un soir de bonne veillée. La pièce du logement importait peu, que ce soit au salon ou bien dans la cuisine, on allait là où se trouvaient les parents. Le jeune homme choisissait le moment opportun, s'assurant d'être seul avec eux pour se déclarer. Les frères et les sœurs de la jeune fille étaient généralement avisés de ce qui allait se passer. Alors, ils sortaient de la maison ou restaient bien sagement dans une autre pièce. Un seul témoin affirme que la grande demande s'est déroulée en public, à l'occasion d'un repas de Noël où toute la famille était rassemblée.

La requête du jeune homme s'effectuait dans des termes très personnels et de manière succincte. La réponse qu'il recevait était tout aussi courte et improvisée. Aucun des témoins n'a essuyé de refus. Cependant, les parents en profitaient pour faire quelques recommandations: «Je te demande de la rendre heureuse. Si tu es pour la rendre heureuse, je suis bien obligé de te la donner, tu la prends trois fois par semaine⁷»; ou encore: «J'ai rien contre ça. Ça ben du bon sens. Mais pensez-y avant. Pourvu que ça ratra pas, c'est ben correct⁸». Pour recevoir l'approbation des parents, il fallait être en mesure de subvenir aux besoins d'une famille. Cette préoccupation était constante et les deux témoignages qui suivent le démontrent bien:

Il m'a demandé: «Es-tu capable de la faire vivre ?» J'ai dit: «Si j'ai l'intention de me marier, c'est parce que je vais être capable de la faire vivre». Il n'avait pas confiance. Il était inquiet parce que je n'avais pas une position extraordinaire. Dans ce temps-là j'étais boulanger, je passais le pain. Je gagnais ma vie quand même⁹.

J'étais pas ramasseux. Je dépensais tout pis je travaillais pour mon père dans ce temps-là. Mon père a dit: «Si tu es pour te marier, il va falloir que tu te ramasses de l'argent. Tu ne te marieras pas de même». Il me gardait tant d'argent sur ma paye. Il me le mettait de côté pour mon mariage¹⁰.

⁷ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁸ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

⁹ Trois-Rivières: entrevue 19, 1939.

¹⁰ Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

3. *Les fiançailles*

Les fiançailles avaient été abolies sous le Régime français par le deuxième évêque de Québec M^{gr} de Saint-Vallier¹¹, car le clergé appréhendait fortement cette période où les jeunes gens, se voyant déjà unis, anticipaient sur des libertés sexuelles permises seulement en mariage. Selon les auteures des *Femmes au tournant du siècle*, elles étaient redevenues courantes chez les membres de la bourgeoisie à la fin du 19^e siècle¹². Nous savons aussi, grâce aux études portant sur les campagnes québécoises, que les paysans n'avaient pas encore ravivé cette tradition dans les années 1930¹³. Or, il semble bien que les ouvriers urbains se soient réappropriés ce rituel bien avant les couples de la campagne. En effet, 12 couples sur 15 disent avoir marqué leur engagement par des fiançailles.

Plusieurs d'entre eux (N=8) ont profité d'une occasion spéciale pour sceller leur union. Qu'ils aient choisi la veille de Noël, le jour de l'An ou Pâques n'est pas un hasard; la présence des autres membres de la famille donnait à l'événement un caractère plus officiel. Cependant, c'est dans l'intimité et «dans le silence» que le jeune homme offrait à sa compagne une bague qu'il avait achetée lui-même. Ensuite, la fiancée allait la montrer à ses parents: «Quand on est revenus, j'ai montré la bague à ma mère, elle s'est mise à pleurer pis mon mari a dit: «Je vais en prendre soin comme si c'était ma petite fille»¹⁴». Un seul témoin mentionne qu'il n'avait pas acheté de bague parce que sa fiancée n'en voulait pas. On peut se demander si ce n'était pas plutôt faute de moyens. Ils se sont tout de même fiancés

¹¹ Jean Provencher, *C'était l'hiver. La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal Express, 1986, p. 132 et 261.

¹² Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p. 150.

¹³ Dans son étude sur le Saguenay, Marie-Josée Huot ne relève aucune forme de fiançailles. *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay Lac-Saint-Jean et de Charlevoix*, M.A. (Études régionales), Université du Québec à Chicoutimi, p. 55. Pour la Beauce, Anne-Marie Desdouts constate que la fixation de l'alliance passait («bien que ça ne soit pas vraiment général») par le don d'une bague appelée «bague d'engagement». «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 313.

¹⁴ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

verbalement: «Moi j'ai dit oui pis je l'ai embrassée. Je l'ai prise par le cou pis elle aussi». Il convient de signaler que trois couples, dont deux de milieu aisé, ont échangé leurs vœux pendant la messe de minuit. Cette ancienne ouvrière de la Wabasso raconte:

On s'est fiancés à la messe de minuit à Saint-François d'Assise. J'avais une cousine qui était en promenade chez moi, chez ma sœur c'est-à-dire, et puis Armand est arrivé. Avant d'aller à la messe de minuit il a dit: «Tiens je vais te donner ta bague tout de suite». Pendant la messe on s'est pris la main tous les deux et puis là on a dit: «Ben là c'est sincère»¹⁵.

Rares sont les femmes qui ont reçu des cadeaux en cette occasion (N=2). L'une s'est vue offrir des petits napperons et des mouchoirs de dentelle confectionnés par ses amies, et une autre a reçu de ses sœurs une nappe brodée et un bracelet d'ambre.

Nous avons relevé un seul cas de fiançailles plus élaborées avec un repas et une soirée auxquels on avait convié plusieurs invités, dont un prêtre venu spécialement pour bénir les fiançailles. La bague fut remise devant la famille et les ami(e)s: «Au moment où ça été le temps des fiançailles, j'avais mis ma bague dans un beau plat tout bien arrangé. Avant le dessert, là le prêtre s'est levé pis y'a béni nos fiançailles¹⁶». La mère de la jeune fille avait dressé la table des jours de fêtes. Une nappe blanche «ton sur ton» la recouvrait et on y avait déposé des bouquets de fleurs, puis au centre, des chandelles. Aussi, «elle avait mis des banderoles un peu dans la salle à manger». Après avoir pris un bon repas et bu du vin blanc, les convives avaient chanté puis fait de la musique comme ils le faisaient toujours lors d'une soirée familiale. À lui seul, cet exemple suffit pour supposer, contrairement aux propos tenus par Hélène Dionne¹⁷, qu'il n'y avait pas que les membres des classes aisées qui pouvaient se permettre de célébrer les fiançailles. En effet, l'auteure soutient que seules les familles bourgeoises avaient la liberté d'organiser une réception en l'honneur des fiancés.

¹⁵ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

¹⁶ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

¹⁷ Hélène Dionne, *Les robes de mariée: un amour de collection*, Québec, Musée de la civilisation, 1994, p. 11

Pourtant, les cinq personnes de milieu aisé interrogées ont célébré leurs fiançailles en toute intimité. Serait-ce à dire, comme le soulignent Lemieux et Mercier, que dans les années 1930 elles ne sont déjà plus «affaire de famille» et que très souvent les couples ne font qu'annoncer à leurs parents qu'ils sont déjà engagés l'un envers l'autre¹⁸ ?

Les fiançailles étaient aussi un événement social qui concernait toute la communauté. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la publication des bans, qui annonçaient les futures épousailles du couple devant toute la population réunie à l'église. Par sa simple présence, la communauté sanctionnait l'événement qui devait avoir lieu. La majorité des couples ont fait publier un ban (N=9), quelquefois deux (N=2) et plus rarement trois. On payait une dispense pour se faire nommer «rien qu'une fois en chaire». Par ailleurs, sept personnes disent ne pas y être allées, sous prétexte qu'elles auraient été mal à l'aise de s'entendre publier. Voici quelques témoignages à ce sujet:

Je me suis pas entendue parce qu'on n'allait pas à cette messe-là. Quand on publiait, on allait à la messe dans une autre paroisse. Ben je me suis toujours demandée [pourquoi]. Peut-être que ça aurait été gênant de se faire nommer en chaire¹⁹.

J'ai été à la messe au Cap. J'aimais mieux pas. Se faire nommer là non, j'aimais mieux pas. [...] Tout le monde se revirait de bord dans ce temps-là. On voulait pas qu'il y ait de distractions à l'église (rires)²⁰.

Je ne voulais pas être à l'église et que tout le monde me regarde parce que j'étais connue²¹.

Une seule dame affirme que l'interdiction d'y aller provenait de ses parents. Pour les autres, ça allait de soi. Il faut noter que cette prescription n'était pas observée par tous, elle différait selon les milieux. D'aucuns se sont présentés à l'église ce jour-là et n'y voyaient aucune gêne.

¹⁸ *Idem.*, et Lemieux et Mercier, *op. cit.*, p. 150.

¹⁹ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

²⁰ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

²¹ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

4. *Le contrat de mariage et les apports matériels au ménage*

Six couples avaient fait un contrat de mariage en bonne et due forme. Dans l'esprit de plusieurs, ce n'était pas quelque chose d'obligatoire: «C'était pas nécessaire que ça soit une coutume, il y en a beaucoup qui n'en faisaient pas. [...] Je voulais en avoir un moi parce que même mon épouse voulait en avoir un aussi. Pour se protéger l'un l'autre²²». On pouvait décider d'y passer outre pour différentes raisons. Certains couples n'en voyaient tout simplement pas l'intérêt, étant donné qu'ils ne possédaient presque rien: «Dans ce temps-là on n'avait pas d'argent. Les salaires n'étaient pas gros²³»; ou encore: «On a dit on va rester comme ça, pis si on vient qu'à avoir quelque chose on en fera un contrat²⁴». D'autres démontraient une crainte, quelquefois injustifiée, devant la signature de papiers officiels. Une informatrice raconte: «C'est son père qui a conseillé ça. [...] Il ne lui défendait pas, mais il le conseillait que non. Il lui a dit de «garder ses culottes». Il ne voulait pas²⁵».

Très peu de temps avant le mariage, soit une semaine ou deux avant (quelquefois la veille), les fiancés se rendaient seuls chez le notaire pour signer un contrat «en communauté de biens». Dans un cas seulement, le notaire s'était déplacé jusqu'au domicile de la future mariée. Il ne faut pas croire que cet homme de loi, parce que plus instruit, décidait tout pour le couple. Une dame se souvient qu'elle et son compagnon s'étaient d'abord entendus sur les modalités du contrat: «C'est lui qui nous a guidés pas mal dans la manière de le faire. Ce qu'on avait pensé, on a demandé si c'était correct, si c'était approuvé, si ça avait de l'allure et pis y'a trouvé ça correct²⁶». Lors de la signature, la présence des parents, quoique occasionnelle, n'était pas requise. Au besoin, on faisait appel à des inconnus pour qu'ils

22 Trois-Rivières: entrevue 19, 1939.

23 Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

24 Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

25 Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

26 Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

agissent comme témoins (N=2). Cet événement ne donnait lieu à aucune manifestation particulière sauf pour un couple et leur famille, qui après être rentrés à la maison, l'ont souligné en prenant un verre de vin.

Contrairement aux couples issus des milieux modestes, les cinq personnes de milieu aisé interrogées ont toutes signé un contrat «en séparation de biens». Protection et sécurité sont des mots qui revenaient très souvent à la bouche des mieux nantis. Les propos de cette femme de l'élite illustrent bien l'enjeu que le contrat représentait dans ces milieux où il y avait davantage d'intérêts à sauvegarder:

Quatre jours avant le mariage mon père a dit: «Il faut aller chez le notaire pour un contrat». Mais moi j'étais en amour, n'importe quoi qu'il [le fiancé] aurait dit ça faisait, mais mon père avait les oreilles pis les yeux plus aiguisés que moi. On est allés chez le notaire tous les trois, mon père, Philippe et moi. Le contrat de mariage c'était en séparation de biens. Moi j'avais quelques argents que j'avais réussi à mettre de côté, parce que moi non plus je ne payais pas de pension chez nous²⁷.

4.1 *Les meubles apportés en ménage*

Un mois ou deux avant le grand jour, les fiancés allaient choisir leurs meubles chez un marchand de la ville. C'est au jeune homme que revenait la charge de fournir les sommes nécessaires à l'achat du ménage: «C'est moi qui a acheté les meubles. On les a achetés avant, parce qu'on a préparé notre nid avant d'arriver dedans²⁸». Pour les informateurs de milieu ouvrier, les biens acquis se résumaient dans les meilleurs cas à un mobilier de chambre à coucher, des meubles de cuisine, à une glacière, un poêle et une chaise berçante. Trois couples qui sont allés cohabiter avec les beaux-parents après leur mariage n'avaient pas eu à s'acheter de meubles. Les faibles revenus dont disposait le jeune homme l'obligeaient souvent à acheter à crédit. C'est ce qu'a fait ce couple marié en 1935, après plus de six ans

²⁷ Trois-Rivières: entrevue 18, 1939.

²⁸ Trois-Rivières: entrevue 19, 1939.

de fréquentations: «On a payé notre poêle *cash* comme on peut dire là, et puis les meubles on donnait tant par mois. [...] Moi je travaillais pas, comme ça quand il me donnait sa paye, j'allais faire le paiement²⁹».

Les parents apportaient eux aussi leur contribution lorsqu'ils en avaient les moyens. C'est ainsi qu'une dame, qui allait demeurer avec les parents de son mari après le mariage, a reçu en cadeau un mobilier de chambre à coucher de son beau-père. Une autre a vu dans ce présent une juste rétribution pour l'aide financière que son compagnon avait apportée à ses parents pendant plusieurs années: «C'est mon beau-père qui a acheté notre «set» de chambre. Mon beau-père a donné ça en cadeau lui, parce qu'il [le fiancé] avait toujours aidé. [...] C'était une belle marque de reconnaissance³⁰». Elle poursuit en disant que sa mère lui avait offert une table et des chaises désassorties qu'elle avait «en trop».

La participation des parents, en ce qui concerne l'acquisition des biens, se limite à ces deux exemples. Ce qui nous porte à croire que la dot, vue comme une contribution matérielle des parents de la jeune fille au nouveau ménage, est une tradition qui n'avait vraisemblablement pas cours dans le milieu ouvrier étudié. On le voit, cette aide prenait davantage la forme de «cadeaux» pour les principaux intéressés. Pourtant, à la même époque dans les campagnes québécoises, les parents dotaient leurs filles. Au Saguenay par exemple, on faisait don de quelques animaux et même dans plusieurs cas, d'un lit et d'une armoire³¹. La dot était plus ou moins généreuse selon l'aisance financière des parents de la jeune fille.

²⁹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

³⁰ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

³¹ Marie-Josée Huot, *op. cit.*, p. 57.

À la ville, un facteur non négligeable, qui peut expliquer ce comportement, est le travail salarié de plusieurs jeunes gens et jeunes filles. Ce n'est pas qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, mais ils étaient davantage en mesure de subvenir adéquatement à leurs besoins matériels. C'est ainsi qu'après avoir choisi la date du mariage, le fiancé commençait à amasser les sommes nécessaires à l'achat des meubles. De son côté, la fiancée conservait une partie de son salaire durant quelques mois afin, comme nous le verrons, d'acquérir les pièces entrant dans la composition de son trousseau.

4.2 *Le trousseau*

Au moins quelques mois avant de se marier et souvent depuis plusieurs années, les jeunes filles avaient commencé à confectionner ou à rassembler les pièces de leur trousseau. La broderie et le tricot meublaient leurs soirées et lorsqu'une pièce semblait bien réussie, elle était rangée soigneusement:

Ça c'était pour ton trousseau. Quand le temps arrivait tu avais quelque chose de beau à montrer. [...] C'était toujours des choses qu'on aimait ben, pis on s'en servait pas là, c'était pour le trousseau. Si on s'était jamais marié, je me demande qu'est-ce qu'on aurait fait de ça³²?

Le trousseau était généralement composé de linges de maison, quelquefois d'un peu de vaisselle et d'ustensiles, et toujours d'une literie complète (draps, oreillers, taies d'oreillers, couvre-lits, couvertures de laine). Pour certaines femmes interrogées, la lingerie féminine et les vêtements de noces en faisaient aussi partie. Quelques informatrices ont confectionné elles-mêmes des pièces de leur trousseau. Les autres, plus nombreuses, les achetaient et y ajoutaient une touche personnelle: «Il y a bien des choses que j'ai faites par moi-même. On brodait nos tabliers, on brodait nos jaquettes. On n'avait pas de télévision

³² Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

alors nos soirées c'était ça³³». En plus de constituer un apport matériel essentiel au ménage, le trousseau avait une importance particulière pour les femmes. Agnes Fine l'a démontré dans son étude portant sur la France. Tout se passe comme s'il était «le signe de la place sociale d'une femme, signe aussi de sa féminité. [...] Une fille sans trousseau n'était pas complète, comme si elle ne possédait pas les attributs nécessaires au mariage, comme si elle n'était pas apte à se marier³⁴». Toutes les femmes de notre enquête en possédaient un, aussi minime soit-il. Sa conception avait quelque chose d'incontournable, et comme le souligne l'auteure, elle était vécue par les femmes non seulement comme une contrainte, mais aussi comme une étape dans laquelle on investissait «positivité, créativité et plaisir».

La satisfaction du travail accompli ou les innombrables heures passées à garnir son trousseau comptaient bien plus que sa valeur marchande. L'orgueil et la fierté sont d'ailleurs des sentiments partagés par plus d'une: «L'important c'était qu'on s'en allait dans notre chez nous avec nos affaires, les choses qu'on avait faites nous-mêmes. Ça avait de la valeur pour nous autres, parce que tout ce qu'on faisait c'était pour embellir notre chez nous³⁵»; ou encore: «Ah! ça c'était notre orgueil. On se mariait pis on avait quelque chose à donner. Les religieuses quand elles rentrent des fois, [elles ont] une dot à donner. Ben nous autres c'était notre orgueil d'avoir un trousseau pis d'avoir quelque chose. On partait pas les mains vides³⁶». Les mères savaient être prévoyantes et souhaitaient que leurs filles soient prêtes le moment venu. C'est pour cette raison que beaucoup d'entre elles étaient incitées dès l'adolescence à garnir leur trousseau. Si les pièces qui le composaient devaient être obligatoirement neuves, contrairement à ce que rapporte Agnes Fine pour la France, le trousseau n'était pas thésaurisé: «un coup marié on s'en servait».

³³ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

³⁴ Agnes Fine, «À propos du trousseau, une culture féminine ?», dans Michelle Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-ce possible?*, Marseilles-Paris. Éditions Rivages, 1984, p. 164.

³⁵ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

³⁶ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

Les femmes de la famille immédiate participaient activement à la fabrication du trousseau. Les mères supervisaient le travail de leurs filles ou elles leur faisaient cadeau de certaines pièces qu'elles avaient achetées ou confectionnées pour elles. De plus, les parents permettaient quelquefois aux jeunes filles qui occupaient un emploi de conserver une partie de leur salaire pour s'habiller ou pour «gréer» leur trousseau: «J'avais travaillé deux ans, pis dans les deux ans que j'ai travaillé, elle me laissait mon argent. Elle me faisait pas payer de pension. Je m'habillais et je m'achetais du linge pour serrer. [...] À toutes les semaines j'allais me chercher des affaires³⁷». On pouvait aussi mettre à contribution les sœurs de la fiancée lorsque celle-ci disposait de peu de temps en raison de son travail ou qu'elle manquait d'habileté. Chose surprenante, une informatrice a mentionné avoir ramassé une partie de son trousseau grâce à des promotions offertes dans des boîtes de savon: «Des fois, une compagnie disait que là c'était des verres sur pied. Y'avait trois hauteurs, alors plus la boîte était grosse, plus le verre était gros. Moi, je me suis ramassé ma verrerie avec ça³⁸». Ses tantes qui avaient de grandes familles et qui utilisaient beaucoup plus de savon à lessive, ramassaient de la verrerie pour elle.

L'aide reçue pouvait s'étendre au réseau de connaissances de la future mariée. Une dame a raconté que, pour se faire des tabliers, elle et ses amies se regroupaient et faisaient venir des patrons de couture de Montréal. Il arrivait aussi très fréquemment que ces mêmes amies, en vue de compléter le trousseau, offraient des cadeaux lors d'une soirée donnée en l'honneur de la future mariée. Par ailleurs, un employeur pouvait aussi se sentir concerné par les besoins matériels de ses employées. Une femme aux ressources financières limitées a su profiter des bonnes grâces de son patron:

³⁷ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

³⁸ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

J'ai travaillé dans une maison privée pis le monsieur tenait un magasin à la Wabasso. S'il y avait un morceau de linge sale, s'il y avait une tache dessus, il arrivait le soir pis il disait: «Mademoiselle P., cette affaire-là, la prenez-vous ?» Je sautais dessus, des belles affaires, des beaux draps, des belles oreillers³⁹.

Étant à l'aise financièrement, il n'est pas surprenant de constater que les quelques femmes de l'élite interrogées aient possédé des trousseaux beaucoup plus considérables. Pour en mesurer l'ampleur, le témoignage d'une informatrice au sujet du mariage de sa belle-sœur est révélateur. Elle précise qu'elle possédait un triple trousseau convenant à trois tailles différentes: «Sa grandeur qu'elle portait, sa grandeur si elle était enceinte, pis sa grandeur après parce qu'elle serait bien grasse⁴⁰». La différence est aussi observable quant au mode d'acquisition des morceaux qui le composent. Une dame a raconté qu'on pouvait commander par catalogue des pièces de luxe, telles des nappes brodées en provenance de France.

L'exposition du trousseau a été relevée chez six femmes, dont trois de milieu aisé. L'événement avait lieu lors d'un *shower* ou tout simplement lors d'une visite des amies une semaine avant le mariage. Un livre d'étiquette datant du début du siècle⁴¹ recommandait cette marque de politesse si l'on était intime avec la fiancée. Il fallait toutefois attendre d'être invitée car c'était une période très surchargée pour la future épouse. On exposait tout sauf la robe de mariée qu'on cachait précieusement jusqu'au matin des noces:

On exposait notre linge dans notre chambre. On démontait le lit pour faire plus grand pis on avait des supports qu'on mettait sur le mur pour les robes et tous les vêtements. Après ça, y'avait une petite table dans le milieu en long, ça c'était le trousseau: c'était les draps, les serviettes, les nappes, les linges à vaisselle, tout était là. [...] Elles regardaient les robes, les souliers, les sacoches. Tout, tout, tout, était au blanc comme on dit⁴².

³⁹ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

⁴⁰ Trois-Rivières: entrevue 2, 1928.

⁴¹ Madame Sauvalle, *Mille Questions d'Étiquette*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, p. 174.

⁴² Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

L'envie de se distinguer, il faut en convenir, n'est pas l'apanage des membres de la bourgeoisie. Seulement, on peut penser que l'exposition du trousseau chez les mieux nantis répondait davantage que dans les classes ouvrières à un besoin d'afficher sa position dans la hiérarchie sociale⁴³. Une mariée de 1927, fille de médecin, témoigne de l'abondance et de la richesse des tissus qui garnissaient le trousseau de sa tante:

Moi dans mon temps c'était l'exposition des trousseaux. La mode dans ce temps-là c'était les couvre-pieds tout en velours bleu foncé. [Elle en possédait un] presque noir. La mère de tante Marie-Rose s'appelait Sophie. Monsieur B. dit: «Voyons Sophie, est-ce que tu imagines que les magasins vont fermer parce que ta fille se marie ?» Je pense qu'elle avait une quarantaine de paires de petites culottes de fantaisie. C'était tout étalé dans sa chambre, pour montrer ça à tout le monde. Ils servaient le thé après⁴⁴.

5. *L'enterrement de vie de jeunesse*

Dès la fin des années 1920 à Trois-Rivières, on marquait la fin du célibat par une soirée donnée en l'honneur des futurs époux. Tant chez les hommes que chez les femmes, la présence de ces coutumes est plus manifeste en milieu aisé qu'en milieu ouvrier. Par exemple, chez les 15 ouvrières interrogées, nous avons relevé seulement quatre enterrements de vie de jeunesse, tandis que trois femmes de l'élite sur cinq ont eu ce privilège. On pourrait donc avancer l'hypothèse, malgré le peu d'entrevues réalisées en milieu aisé, que ces coutumes déjà bien ancrées chez les mieux nantis commençaient à peine à se répandre en milieu ouvrier dans les années qui nous concernent.

⁴³ Selon Fernand Dumont, le bourgeois s'applique presque quotidiennement à produire les signes et les représentations de sa différence. «Sur la genèse de la notion de culture populaire», dans G. Pronovost, dir., *Cultures populaires et sociétés contemporaines*. Québec. Presses de l'Université du Québec, 1982. p. 37.

⁴⁴ Trois-Rivières: entrevue 1, 1927.

Pour les femmes, il s'agissait d'un *shower* auquel étaient conviées des amies, des collègues de travail ou des proches parentes. Très peu de temps avant le mariage, soit un mois et même une semaine ou deux avant: «On enterrait nos vies de jeunes filles», de dire une ancienne ouvrière de la Wabasso. Toutefois, ce rite ne constituait pas une obligation car plusieurs personnes s'en sont dispensées. Il faut dire que les conditions favorables n'étaient pas toujours réunies pour qu'il eût lieu. C'est le cas d'une femme qui vivait en pension à Trois-Rivières. Pour recevoir ses amies, il aurait fallu qu'elle loue une salle et elle n'avait pas les moyens financiers pour couvrir une telle dépense. D'autres dames diront que c'est parce qu'elles n'avaient pas assez d'amies. La présence des garçons à ces réunions était tout à fait contre-indiquée et bien que plusieurs jeunes filles fréquentaient alors des cavaliers, ce n'est qu'à la fin de la soirée qu'ils étaient autorisés à venir saluer les dames. La future mariée profitait de l'occasion pour présenter officiellement son fiancé à ses amies. Une informatrice qui s'est mariée en même temps que sa sœur relate le déroulement de la soirée qu'on leur avait organisée:

On avait du plaisir. On se déguisait. On se faisait des pièces de théâtre. On accrochait un parasol à l'envers pis celles qui donnaient ça en argent, on accrochait ça après le parasol. Elles nous donnaient des cadeaux ou bien elles se réunissaient toutes ensemble pis elles achetaient quelque chose⁴⁵.

Une petite collation était servie durant la soirée, habituellement du thé et du gâteau. Les femmes de notre enquête ont reçu pour cette occasion des cadeaux en vue de compléter leur trousseau: une batterie de cuisine, de la verrerie, des nappes, des couvertures ou des draps. Curieusement, les *showers* comportant un thème n'ont été relevés qu'en milieu aisé. Deux informatrices issues des classes bourgeoises et mariées respectivement en 1927 et 1928 racontent:

Moi j'ai été chanceuse, j'ai eu trois *showers*. Ma belle-sœur m'a donné un *shower* de tasses. On invitait toutes nos amies et elles nous apportaient des tasses. J'avais des belles tasses. [...] Il y en a une qui m'a fait un *shower* de cadres. Ça, c'était un peu

⁴⁵ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

moins beau. L'autre, c'était de cuisine, avec des ustensiles de cuisine et ça comportait un grand thé, avec toutes mes amies et mes parents. [C'était des] jeunes, pas les mères ni les pères, ma génération⁴⁶.

Un *shower*, chacune apportait un petit quelque chose, parce que c'était un *shower* de tasses, alors c'était tasses et soucoupes. [...] Alors elles avaient leurs petits paquets et maman avait préparé naturellement un buffet. [...] J'ai eu un *shower* de mouchoirs, des petits mouchoirs de toile de fantaisie, dentelles, broderies, petites fleurs roses, bleues, jaunes⁴⁷.

La soirée se tenait généralement au domicile de la future épouse ou chez une amie. Dans un cas, elle s'est déroulée sur les lieux de travail. Suzanne Morton⁴⁸, qui a étudié les rituels du mariage à Halifax dans les années 1920, dénote la présence de quelques *showers* organisés sur les lieux de travail. Elle voit dans ce rite une reconnaissance des pairs à l'événement qui doit avoir lieu. De plus, pour les travailleuses de l'industrie du textile, cette soirée avait une importance toute particulière puisqu'elle marquait pour elles le départ de l'usine. John Gillis a observé une situation analogue en Angleterre, à la seule différence que le *shower* tardera à s'imposer et ne deviendra populaire qu'au cours des années 1940 et même 1950, se limitant aux femmes qui travaillent dans les bureaux et les manufactures⁴⁹.

Du côté des jeunes ouvriers, nous avons relevé seulement trois enterrements de vie de garçon, soit un en 1937 et deux en 1939, tandis que chez les membres de l'élite, le nombre s'élève à quatre hommes sur cinq. Nous savons peu de choses sur ce qui se passait lors de ces réunions. Il semble qu'elles étaient organisées par les amis ou les collègues de travail du futur époux et qu'elles se déroulaient souvent à l'extérieur du foyer. Chose certaine, c'est que les hommes s'enivraient, et selon les dires de nos informateurs, d'aucuns passaient un mauvais quart d'heure: «Ils l'avaient attaché en arrière d'une voiture et puis par le cou.

⁴⁶ Trois-Rivières: entrevue 2, 1928.

⁴⁷ Trois-Rivières: entrevue 1, 1927.

⁴⁸ Suzanne Morton, «The June bride as the working-class bride getting married in a Halifax working-class neighbourhood in the 1920s», dans Bettina Bradbury, dir., *Canadian Family History: Selected Readings*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1992, p. 367.

⁴⁹ John R. Gillis, *For Better, for Worse. British Marriages, 1600 to the present*, New York, Oxford University Press, 1985, p. 290.

Y'avait eu de la misère. Après, ils se rencontraient dans une salle et puis prenaient un verre⁵⁰»; un autre raconte: «Ils avaient pris une bouteille de gin pis ils me l'avaient envoyée sur moi. Je sentais la boisson au coton. [...] Ils ont fait des tours dans les rues, j'étais attaché sur une caisse⁵¹». On comprend aisément pourquoi les femmes n'étaient pas invitées à assister à ces réunions masculines.

6. *L'habillage des mariés*

La robe de mariée est toujours remarquable car, comme tout costume cérémoniel, elle se doit de répondre par son originalité à un besoin de distinction chez celle qui la porte. En dépit de la mode et des goûts personnels qui entrent dans le choix du modèle, du tissu ou de la couleur, chaque femme doit se plier aux normes prescrites par son milieu de vie. Parce qu'elle affiche en quelque sorte par son vêtement le statut social de sa famille, celle-ci «exerce sur les choix et les attitudes de la mariée un rôle déterminant⁵²». Même chez les femmes issues des milieux les plus modestes, on remarque une volonté et une recherche de l'élégance. Petites mantes de roche (fourrures) louées ou achetées qu'on plaçait sur ses épaules car «c'était bien à la mode», petit collet en guipure de dentelle ajourée, fleurs du printemps posées délicatement sur le rebord du chapeau, manches bouffantes et collier de perles rehaussaient une toilette qui se voulait unique en cette journée très particulière. Toutes étaient ravies de parler de leur robe de mariée. Très enthousiaste, c'est aussi avec un brin de fierté que cette mariée de 1939 décrit sa toilette:

Ah! j'étais fière ! C'était pas comme aujourd'hui. Au mariage j'avais un ensemble en velours parce que c'était au mois de septembre. J'avais le chapeau en velours avec un oiseau dessus s'il-vous-plaît, ah fallait voir ça ! C'était une robe deux-pièces [avec un petit boléro que] je pouvais enlever si je voulais rester les bras nus.

⁵⁰ Trois-Rivières: entrevue 19, 1939.

⁵¹ Trois-Rivières: entrevue 11, 1937.

⁵² Lorraine Bouchard, «Le costume de la mariée, reflet de la vie quotidienne ?», *Folklore Canadien*, vol. 10, n^{os} 1-2, p. 75.

À part de ça le soulier gros bleu, les gants et la bourse. [La robe de soirée] était bleu ciel. J'étais assez fière, elle était vaporeuse, quelque chose de chic pis je me disais: «J'ai la robe de la Sainte Vierge». [...] Je m'étais fait une garniture de ruban dans les cheveux, ah oui ! pour le soir c'était bien vu⁵³.

Il est fort intéressant de constater que dans l'esprit de cette jeune ouvrière de 22 ans, la robe de la Sainte Vierge était tout simplement bleue. Est-ce à dire que l'association entre pureté, virginité et robe blanche n'avait pas encore fait son chemin dans l'imaginaire populaire ?

6.1 Des harmonies saisonnières: la couleur et les tissus

Si le velours était prisé par les mariées d'automne, la saison estivale faisait place à des tissus plus vaporeux tels la soie, le crêpe georgette et l'organza. Les couleurs allaient de pair avec les saisons. Par temps chaud, on apercevait des mariées vêtues de rose (N=2), de bleu pâle (N=1) de vert pâle (N=1) et de blanc (N=2). Par temps froid, le rouge vin (N=5) et le bleu marine (N=2) étaient à l'honneur. Plus rarement, la mariée portait du brun (N=1) et même du noir (N=1). Aux dires de cette dame, le noir ne se voyait pas souvent en 1939: «C'était peut-être bien original parce que j'en ai pas revu après⁵⁴».

La mode du blanc semblait bien timide si on en juge par le nombre peu élevé de mariées vêtues ainsi. En effet, seulement deux jeunes filles de milieu ouvrier portaient la robe blanche et le voile blanc. Il faut préciser que ces deux robes avaient été confectionnées par souci d'économie et d'originalité, l'une par la sœur de la mariée (1929), l'autre par sa mère (1930). Toutes deux ont convolé durant l'été et affirment qu'à cette époque, toutes les jeunes filles étaient habillées de blanc. Pourtant, des témoignages plus nuancés de la part

⁵³ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

⁵⁴ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

des autres personnes interrogées contredisent ces propos au sujet des tendances de la mode. Une mariée de 1935 raconte: «Il y en avait beaucoup en couleur, beaucoup plus en couleur qu'en blanc. [...] On était beaucoup plus en couleur parce qu'elles gardaient leur robe pour être pratique, comme on pourrait dire⁵⁵». Un homme marié en 1937 rapporte que la mode du blanc est arrivée plus tard: «C'était coloré, y'en avait une de temps en temps [en blanc] mais ça c'est venu après⁵⁶». Il est vrai qu'aux yeux des femmes de milieu modeste, la robe blanche était plus difficilement réutilisable et qu'en ce sens elle constituait une dépense financière importante à laquelle peu d'entre elles pouvaient consentir. Les propos de Lorraine Bouchard vont aussi dans ce sens puisqu'elle affirme que «la jeune femme qui choisissait de se marier en long et en blanc devait satisfaire à certaines exigences que lui imposait ce vêtement⁵⁷». C'est pour cette raison qu'avant 1945, elle soutient que la mode du blanc était réservée aux grands mariages. Pourtant les cinq femmes de milieu bourgeois de notre enquête ne se sont pas mariées en blanc. L'une d'elles affirme que ce n'était pas la mode dans les années 1920: «Non. Il y en avait plutôt chez les protestants. Les Anglais étaient portés à ces choses-là⁵⁸». L'hypothèse voulant que la mode du blanc soit entrée subitement dans les mœurs au cours des années 1940 n'est pas à négliger. Elle nous amène à voir dans le choix de la robe blanche autre chose que des considérations économiques qui, selon nous, sont réductrices.

Tous les hommes, sauf deux, portaient un habit de couleur bleu marine. Un chapeau dur, des gants et quelquefois des guêtres (N=6) complétaient la tenue du futur époux. Comme chez la mariée, tous les vêtements étaient neufs et quelques hommes seulement (N=5) disposaient d'un autre costume en vue du voyage de noces. Notons qu'un des hommes avait revêtu pour l'occasion son costume de Zouave:

⁵⁵ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁵⁶ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

⁵⁷ Lorraine Bouchard, *op. cit.*, p. 57.

⁵⁸ Trois-Rivières: entrevue 1, 1927.

Ça arrivait pas souvent, ça été le seul à Trois-Rivières. Les habits n'étaient pas beaux, ils lui ont fait faire un bel habit [gris] neuf. [...] Tous les ans ils se réunissaient pour un Congrès, à Trois-Rivières, Québec, Chicoutimi, n'importe où. [Ils parlaient] des règlements qu'ils étaient supposés suivre, les Zouaves c'était sérieux. Les Zouaves étaient responsables des services de l'église, la quête, le plaçage, aider au prêtre⁵⁹.

Il existe une différence notable entre la tenue des mariés de milieu ouvrier et ceux de milieu aisé. En effet, trois hommes de l'élite mariés respectivement en 1927, 1928 et 1936 portaient pour l'occasion un habit de gala avec redingote et chapeau haut-de-forme en soie ou de castor. L'un d'eux avait revêtu un pantalon gris rayé noir, élément que l'on retrouvera chez les deux mariés de 1939. Les choix du noir et du gris semblaient les distinguer des mariés des milieux modestes.

6.2 *Le mode d'acquisition des vêtements de noces*

On aurait tort de croire que parce qu'elles vivaient à proximité des magasins, les jeunes filles de la ville ont toutes favorisé l'achat de leur robe. En fait, huit femmes ont préféré faire confectionner leur robe de noces par une proche parente ou une couturière d'expérience. Cela leur permettait d'avoir une belle toilette à moindre prix. Nul doute qu'on pouvait aussi opter pour la confection par souci d'originalité. Il ne faut pas voir dans ce choix qu'une question monétaire, car même dans les milieux plus modestes, il arrivait qu'on préconise l'achat des vêtements. Lorraine Bouchard souligne le fait qu'une jeune fille qui confectionnait habituellement tous ses vêtements pouvait consacrer un montant important à l'achat de sa toilette uniquement pour «souligner le caractère exceptionnel de cette journée». Selon elle, «ce geste qui s'oppose au quotidien traduit un désir de sacraliser ce vêtement cérémoniel⁶⁰».

⁵⁹ Trois-Rivières: entrevue 15, 1939.

⁶⁰ Lorraine Bouchard, *op. cit.*, p. 63.

Les femmes sur le marché du travail démontraient plus d'autonomie dans le choix du modèle de leur robe. C'est ainsi que trois mois avant de se marier, une dame avait été engagée comme couturière par le magasin Fortin à Trois-Rivières. Elle souhaitait gagner assez d'argent pour acheter son matériel elle-même: «Ma mère me l'aurait payé mais ça aurait peut-être bien été à son goût à elle. Moi en gagnant mon argent je l'achèterais. C'était pas pour le goût, elle m'aurait écoutée pour le goût, mais seulement [je voulais] le payer moi-même. [...] J'ai acheté du matériel à la verge pis elle m'a fait ma robe et mon manteau⁶¹».

Toutes les femmes, sauf une informatrice qui avait tout simplement changé de blouse, de gants et de chapeau après le mariage, disposaient d'une autre robe ou d'un costume pour le voyage de noces. L'achat de deux toilettes constituait pour cette jeune mariée de 22 ans un effort financier trop important: «On a fait ça comme dans le ménagement. [...] Moi je m'étais dit pis maman aussi a dit que je l'aurais pour l'automne⁶²». En général, les femmes interrogées ont fait preuve de prévoyance à cet égard. D'ailleurs, la majorité des mariées ont réutilisé leur robe par la suite (N=13): «Je l'ai portée quand j'allais dans des soirées pis à l'église aussi. C'était une robe qui était longuette, pas longue longue. Ah! je l'ai portée souvent⁶³». Celles qui ne l'ont pas reportée ont confectionné une robe pour leur enfant avec le tissu qui, souvent, était d'une grande qualité. Une dame, mariée en blanc, a fait avec sa robe un vêtement de baptême à sa fille. Le côté pratique, dont plusieurs femmes parlaient, s'observe ici dans l'habitude de ne jamais laisser des vêtements au fond du placard. Chaque occasion spéciale était prétexte à ressortir ses vêtements de noces: une manière d'éponger les dépenses somptuaires nécessitées par le mariage et qui contrastent fortement avec la parcimonie dont ces gens faisaient habituellement preuve.

⁶¹ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁶² Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁶³ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

Bien sûr, les femmes de milieu aisé disposaient de plus de latitude quant au choix de leurs vêtements. Les quelques entrevues réalisées démontrent qu'elles fréquentaient les maisons de haute couture, ou faisaient leurs emplettes à Montréal. L'une d'entre elles, mariée en 1927, avait payé jusqu'à 18 dollars de frais de poste pour faire venir une paire de souliers qu'elle avait achetée dans une boutique en bas du Mont-Royal. On remarque qu'en général les femmes de l'élite recherchaient le bon goût et la simplicité: «Pas de fanfreluches», de dire une dame interviewée. «Dans ce milieu il est important de bien faire les choses (protocole respecté), il convient de demeurer d'une grande simplicité, marque de commerce des gens bien nantis qui n'ont pas à faire l'étalage de leurs richesses⁶⁴». Enfin, il arrivait que ces femmes se permettent quelques originalités, tout comme cette mariée de 1939:

Dans ce temps-là toutes les mariées avaient un manteau beige avec un collet de renard. Moi je ne voulais pas ça alors j'avais innové. J'avais acheté chez Eaton toujours, un manteau genre toxédo qu'ils appelaient. C'était un manteau qui n'avait pas de boutonnage, mais c'était un revers qui descendait jusqu'en bas. Il était rayé dans le sens de la longueur, prune, vert et marine. [...] J'avais une robe couleur framboise en dessous avec un petit chapeau, un petit canotier avec une plume⁶⁵.

6.3 *Les solidarités familiales*

Dans son étude sur le costume de la mariée, Lorraine Bouchard soulève la question de l'entraide familiale dans l'élaboration de la toilette de la mariée. L'auteure la voit comme une aide essentielle, d'abord pour des raisons d'économie et aussi pour des raisons affectives: la famille s'associe à l'événement par le temps qu'elle y consacre. De plus, «cette habitude qu'ont certaines gens de se procurer les choses dans un milieu connu, leur assure un meilleur service. [...] Tous ces petits gestes démontrent [aussi] le souci d'utiliser au maximum les ressources qu'offrent les liens familiaux, et attestent de l'attachement et du

⁶⁴ Lorraine Bouchard, *op. cit.*, p. 58.

⁶⁵ Trois-Rivières: entrevue 16, 1939.

désir d'entraide qui existent entre ceux qui partagent les liens du sang⁶⁶». Le tiers des informatrices ont emprunté cette voie en faisant confectionner leur robe par une proche parente telle leur mère, une sœur ou une tante. Une femme raconte que, pour le goût, elle s'était fiée à sa sœur plus âgée et plus au courant des dernières tendances de la mode: «Ma sœur était plus vieille que moi. J'ai suivi ses directives comment s'habiller pis tout ça, vu qu'on faisait un mariage double. [...] Je me rappelle, elle travaillait chez un bijoutier en ville et puis elle voyait plus de mode que moi⁶⁷».

Souvent, un membre de la famille, ou le futur marié, offrait des cadeaux permettant de compléter la tenue de la mariée. C'est le cas d'une fiancée de 1935 qui avait reçu une bourse de sa sœur et dont le frère avait payé le chapeau de noces. Une autre s'est vue offrir, par son fiancé, un collier de perles et tous les accessoires nécessaires pour compléter sa toilette de voyage de noces: bourses, gants et chapeau. De plus, c'est sa belle-sœur modiste qui avait confectionné le petit bibi noir qu'elle portait la journée de son mariage.

Le matin des noces, toutes les femmes se sont préparées rapidement. Malgré le fait que la mariée ait eu préséance, elle devait laisser la place aux autres membres de la famille qui devaient eux aussi se préparer: «Fallait être habillée de bonne heure, parce qu'on était plusieurs encore à la maison. Se préparer pis donner la place aux autres⁶⁸». Comme la réception avait lieu à la maison, les mères s'affairaient ce matin-là aux préparatifs de dernières minutes. Ainsi, plusieurs jeunes filles se sont habillées toutes seules. D'autres ont reçu une aide précieuse d'une personne de l'extérieur: «On s'est habillées dans notre chambre toutes seules, mais y'avait une personne qui restait sur le côteau [...] et elle est venue le matin pour qu'on soit ben correctes toutes les deux. Parce qu'on faisait ça dans les maisons dans ce temps-là. Ça fait que notre mère n'avait pas le temps⁶⁹»; une autre raconte:

⁶⁶ Lorraine Bouchard, *op. cit.*, p. 74.

⁶⁷ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

⁶⁸ Trois-Rivières: entrevue 15, 1939.

⁶⁹ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

«Mes sœurs y étaient pour m'aider. La veuve qui était voisine de chez nous, elle a traversé, elle est venue aider aussi⁷⁰». Deux femmes ont pu bénéficier de l'aide d'une amie qui était venue dormir chez elles la veille du mariage. Le matin, elle aidait la mariée à s'habiller puis à se coiffer.

6.4 *Une journée sous le signe de la chance*

Il était coutume pour la mariée de ne pas montrer sa robe au fiancé avant le grand jour. Cette prescription fut observée fidèlement par 13 jeunes filles de milieu ouvrier sur 15. La montrer aurait presque constitué un outrage à la tradition: «Non. C'était sacré, fallait pas qu'il voit rien avant. C'était une coutume⁷¹»; ou encore: «J'aurais toujours pu lui montrer si j'avais voulu, mais c'était pas la façon⁷²». Il arrivait même que les amies proches de la future épouse ne soient pas autorisées à voir la robe. Bien plus qu'une coquetterie, ce rite visait à assurer à l'événement les meilleures chances possibles de succès: «Il ne faut pas voir la robe de mariée, c'est malchanceux⁷³»; une autre dira: «Je pense que ça se faisait pas, parce que c'était comme de la malchance⁷⁴».

D'autres rites observés par quelques femmes visaient, là aussi, à garantir une tournure favorable aux événements. Une informatrice mariée en 1931 portait une brassière usagée la journée de son mariage pour se porter chance. Une autre se rappelle qu'il «fallait toujours avoir un morceau qui n'est pas neuf pour le mariage. C'est chanceux. J'en avais un morceau qui n'était pas neuf, mais je me rappelle pas quoi⁷⁵». Une ancienne ouvrière de la Wabasso se souvient elle aussi de cette coutume: «J'avais des gants, mais j'avais mis des

⁷⁰ Trois-Rivières: entrevue 15, 1939.

⁷¹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁷² Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

⁷³ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

⁷⁴ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁷⁵ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

vieux gants. On disait: «La mariée il faut qu'elle porte un morceau qu'elle a déjà porté.» [...] pour la chance qu'ils disaient⁷⁶». Toutes ces règles qu'elles ont observées ne seraient-elles pas des bribes d'une vieille coutume anglaise⁷⁷ qui nous a été rapportée par une mariée de l'élite ? Dans sa forme originale elle s'énonçait ainsi: «Something old, something new, something borrowed, something blue». Elle raconte: «Ben: *something old*, j'avais mon petit diamant qui était de ma première communion. Le neuf c'était tous les vêtements. [...] La jarretière bleue, je ne me souviens pas. C'était peut-être à une de mes cousines ou probablement à la sœur de maman, ma tante Marie-Rose⁷⁸».

Il faut aussi noter la présence d'une coutume rapportée par deux femmes interrogées, l'une de milieu modeste et l'autre de milieu aisé, qui consistait à placer une pièce de monnaie dans son soulier pour se porter chance: «Ma tante qui était sténographe là, elle m'avait donné un cinq piastres en or pour mettre dans mon soulier, pour la chance⁷⁹».

Il existait aussi des rites associés au bouquet de noces de la mariée. Il était coutume pour le marié d'offrir le bouquet à sa future et quelquefois, c'est à lui que revenait l'achat de fleurs que les parents plaçaient à leurs boutonnieres. Le bouquet était toujours composé de fleurs naturelles: des roses blanches, jaunes, rose thé, des lys ou du muguet; il s'agençait avec la toilette de la mariée. Si en milieu rural le lancement du bouquet ne se pratiquait pas encore⁸⁰, en ville c'était une coutume déjà bien ancrée. En effet, sept informatrices disent l'avoir lancé soit après le dîner ou juste avant de partir en voyage de noces. Il n'y a que les jeunes filles célibataires qui étaient admises à participer à ce rituel. Celle qui attrapait le bouquet se mariait dans le cours de l'année: «On le faisait tirer aussi quand on sortait de la

⁷⁶ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

⁷⁷ Hélène Dionne, *op. cit.*, p. 43.

⁷⁸ Trois-Rivières: entrevue 1, 1927.

⁷⁹ Trois-Rivières: entrevue 2, 1928.

⁸⁰ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, «Les rituels du mariage dans les campagnes de la Mauricie/Bois-Francs et du Saguenay au XX^e siècle: regard sur les spécificités régionales», dans Yves Roby et Nive Voisine, dir., *Érudition, humanisme, savoir. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 283.

maison; on le jetait comme ça. Celle qui le prenait se mariait dans l'année. Pis c'est vrai parce que Antoinette P. s'est mariée dans l'année⁸¹». Trois informatrices de milieu aisé sur cinq se sont aussi prêtées à cette coutume. Les deux autres dames connaissaient la tradition seulement; l'une avait décidé d'offrir son bouquet à l'autel de la Sainte Vierge et l'autre l'avait déposé au centre de la table lors du repas de noces. Une femme de l'élite, mariée en 1928, raconte comment son petit cousin avait fait bien des malheures parce qu'il était au mauvais endroit, au mauvais moment:

Si vous passez devant la maison, vous allez voir qu'il y a une galerie [...] avec un espèce de portique. J'ai jeté mon bouquet de là. C'est un de mes petits cousins qui me l'a ramassé. Il a déçu bien du monde, il s'est mis dans [le groupe] pis qu'est-ce que vous voulez, les gens se sont [tassés] et personne l'a bousculé. Ça aurait dû être juste des filles⁸².

Conclusion

De manière générale, on constate que les engagements entre les jeunes gens étaient peu ritualisés et scellés dans l'intimité. En ce qui concerne l'accord mutuel, les fiançailles ou même la signature du contrat, il semble qu'ils n'avaient point besoin de l'assistance de leurs parents. Il en est tout autrement lorsqu'il s'agissait de requérir l'accord des familles en ce qui concerne leur projet d'union. C'était une démarche ressentie comme essentielle par la majorité des personnes interrogées.

Durant les quelques mois ou les quelques semaines précédant le mariage, le jeune homme ainsi que la jeune fille redoublaient d'ardeur pour mettre fin aux préparatifs. Lui, amassait les sommes nécessaires à l'achat du ménage et elle, mettait la dernière touche à compléter son trousseau. Les jeunes ouvrières achetaient elles-mêmes plusieurs pièces dans les magasins. Pour l'élaboration du trousseau et de la toilette de la mariée, la famille

⁸¹ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

⁸² Trois-Rivières: entrevue 2, 1928.

immédiate de celle-ci jouait alors un rôle déterminant par l'aide et les conseils apportés. Il était coutume d'étaler son trousseau lors du *shower* donné en l'honneur de la future mariée. Ce dernier, tout comme l'enterrement de vie de garçon, sont des pratiques qui connaissaient alors une certaine popularité chez les membres de l'élite, mais qui semblaient plus lentes à s'imposer en milieu ouvrier. On marquait par ces réunions la fin du célibat du couple et souvent la séparation d'avec le groupe d'ami(e)s.

Enfin, c'est par la bénédiction nuptiale que les jeunes époux étaient agréés dans le monde des gens mariés. Un tel passage se soulignait de façon grandiose par le port d'un costume cérémoniel qui tranchait nettement avec la vie de tous les jours. La mariée, peu importe son milieu social, s'est parée de ses plus beaux atours. La robe de noces répondait à un besoin de distinction chez celle qui la portait. De nombreux rites étaient attachés au mariage pour qu'il se déroule sous le signe de la chance.

CHAPITRE III

Le temps des épousailles

Le temps des épousailles

Le mariage constituait un moment important dans la vie des deux jeunes fiancés, puisque par la bénédiction nuptiale, ils rejoignaient le groupe des gens mariés. Ce passage, qui mettait fin au célibat, ne pouvait s'effectuer que par étapes et c'est pour cette raison que se multipliaient les rites d'agrégation à ce stade du scénario. Jusqu'ici la relation entre les deux jeunes gens avait grandi à l'abri du regard de la communauté. À l'église, la participation des paroissiens était maintenant requise, voire nécessaire, puisque par leur présence ils sanctionnaient l'union du couple. C'est aussi la raison d'être de toute la publicité qui s'en suivait: sonnerie des cloches et cortèges bruyants.

Ce dernier chapitre est consacré essentiellement à la journée des noces. Comment la vie urbaine a-t-elle influencé le déroulement des noces ouvrières ? Observe-t-on des pratiques plus modernes et quelles traditions a-t-on conservées ? Le repas de noces demeure un des points culminants de cette journée puisqu'à table étaient scellés les liens entre les deux familles. Mais qu'advient-il des divertissements d'usage telles les chansons, la danse et la musique qui suivaient généralement le repas ? Nous verrons sous quelles formes ils se présentaient, car dans plusieurs endroits la fête était quelque peu écourtée en raison du départ des époux en voyage de noces. Comment les parents composaient-ils avec ce rite moderne ? Enfin, entrer dans la vie à deux sans en connaître tous les rouages s'avérait une étape angoissante pour le jeune couple, d'autant qu'à cette époque, les parents contribuaient très peu à la transmission des connaissances sur la sexualité.

1. *Le matin des noces*

Le grand jour est arrivé et les préparatifs pour le repas de noces vont bon train. Devant son miroir, une jeune ouvrière de la Wabasso s'affaire à mettre la dernière touche à sa toilette. Malgré le fait qu'elle soit satisfaite de son apparence et qu'elle se trouve fort élégante, elle éprouve une certaine inquiétude: «J'étais très nerveuse. Je me disais: «C'est vrai, là je m'en vais. Je vais revenir avec Armand mais ça sera plus pareil. Là il va rester ici.» Y'a ben des idées qui nous passent par la tête¹». Craintes bien justifiées devant les futures maternités, la vie de famille, mais surtout devant la sexualité au sujet de laquelle les personnes interrogées ne connaissaient pratiquement rien. L'existence allait donc changer du tout au tout et même les hommes pouvaient être soucieux devant l'importance du geste qu'ils allaient poser. Un jeune marié de 1937 raconte:

Ça me coûtait beaucoup de me marier. Parce que je me disais, là mon commerce va bien. S'il fallait que je me mette à avoir des enfants pis que le commerce arrête de marcher, qu'est-ce que je ferais pour vivre ? [...] La peur c'est moi qui l'avais, parce que j'envisageais trop l'avenir².

Une jeune fiancée de 1939 a, elle aussi, connu quelques tourments durant les heures précédant la cérémonie. Bien qu'elle aimait son compagnon du moment, elle regrettait son ancien amour. Ses parents avaient mis fin à la relation pour des raisons qui lui échappent encore aujourd'hui:

Je suis toujours restée avec une idée de mon ancien [ami]. Vois-tu l'amour était si fort. Mais seulement, presque par charité j'ai refusé [de l'épouser]. J'aurais pu dire [à mes parents]: «Là y'a pas moyen ?» Je suis sûre qu'ils auraient consenti, mais moi pour demander, non, j'ai jamais été capable. Donc j'y pensais souvent, j'avais toujours une arrière-pensée³.

¹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

² Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

³ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

À part ces quelques appréhensions, un climat de gaieté régnait dans la plupart des maisons. Les frères et sœurs, ainsi que les parents, en profitaient pour présenter leurs vœux de bonheur à la future mariée. En cette occasion, huit personnes interrogées disent avoir reçu la bénédiction paternelle: «Je me suis mise à genoux pis j'ai demandé à mon père de me bénir⁴». Parlant de son père, une autre dame rapporte qu'il était très ému de cette requête. En fait, les derniers moments passés avec la famille se sont avérés remplis d'émotion. Une sensibilité plus ouvertement exprimée lorsqu'on la compare à ce que nous avons observé jusqu'ici dans les gestes et les paroles échangés. Deux informatrices en témoignent: «[Ma mère] se retenait tant qu'elle a pu, mais en dernier je l'ai vue [pleurer]. Moi j'étais toujours restée avec elle, c'est pour ça. Elle était plus attachée à moi qu'aux autres, malgré qu'elle nous aimait toutes⁵». Une autre dira: «Je me rappelle, ma mère pis mon père pleuraient tous les deux⁶».

2. *Le cortège nuptial*

Dans les *Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau*⁷, on peut lire qu'au début du 19^e siècle dans les campagnes québécoises, le futur marié se rendait «de grand matin» au domicile de la future épouse avec toute la parenté ainsi que les ami(e)s «des deux parties». Après avoir complimenté la jeune femme, ils formaient tous ensemble un cortège pour se rendre à l'église de la paroisse. Edouard-Zotique Massicotte, qui témoigne du dernier quart du 19^e siècle, abonde dans le même sens et ajoute que «les processions de ce genre comptaient rarement moins de 40 à 60 voitures⁸». Dans les années 1930 à Trois-Rivières, et

4 Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

5 Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

6 Trois-Rivières: entrevue 4, 1930.

7 Nicolas-Gaspard Boisseau, *Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau*, Lévis: [s. é.], 1907, p. 56.

8 Édouard-Zotique Massicotte, «Une noce populaire il y a cinquante ans», *Almanach du peuple*, 1925, p. 336.

même dans les campagnes⁹, il n'y avait plus de cortège réunissant les futurs époux et leur famille avant le mariage: «Le cortège était après», souligne un des témoins. Les invités de la noce gagnaient l'église par leurs propres moyens. Il semble que cette coutume a tout simplement été abandonnée au cours des années. Néanmoins, à la ville subsistaient encore des traces de la formation d'un cortège avant le mariage, puisque cinq témoins affirment en avoir formé un petit avec leur famille et quelques membres de la parenté pour se rendre à l'église.

Les futurs époux ne se sont donc pas rencontrés avant la cérémonie nuptiale. Ils se sont rendus séparément à l'église. Cependant, il arrivait assez souvent que le futur marié passe devant le domicile de la jeune fille (N=7) pour lui signifier qu'il était temps de partir: «Il passait. Fallait qu'il passe pis on partait nous autres¹⁰»; ou encore: «Il était venu mais y'a pas débarqué de l'auto. [...] Il a passé en avant de chez nous. Mon beau-frère le guettait pis quand il l'a vu, là j'ai descendu pis j'ai embarqué. On s'est pas vus proche à proche¹¹». Cette précaution avait pour but de permettre au fiancé d'arriver à l'église le premier. Pour 11 des 15 couples, c'est effectivement ce qui s'est passé. Seulement quatre femmes sont arrivées à l'église avant leur fiancé. L'une d'entre elles explique clairement qu'elle aurait pourtant dû arriver après lui:

Je pensais qu'il était rendu lui. Il a passé chez nous pis moi j'étais partie pour m'en aller à l'église. Fallait qu'il passe chez nous [en faisant] crier le klaxon pour m'avertir qu'il passait. [Mon frère avait dit]: «On va s'en aller parce qu'ils doivent être rendus eux autres». L'homme était supposé être rendu avant. Là, ben c'est moi qui a été rendue avant parce que [mon frère] me poussait¹².

⁹ Voir Marie-Josée Huot, *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay-Lac-St-Jean et de Charlevoix*, M. A. (Études régionales), Université du Québec à Chicoutimi, 1991, p. 68 et 69, et Anne-Marie-Desdouits, «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993, p. 320.

¹⁰ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

¹¹ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

¹² Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

On se rendait à l'église en taxi (N=5), en automobile louée (N=4) et même en voiture tirée par des chevaux (N=2). Deux futurs mariés possédaient leur propre automobile. La décoration des véhicules avec des rubans ou des papiers de couleur est une pratique qui semble relativement récente. Elle est attestée par sept personnes interrogées, et ce, à partir de 1937 seulement. Ce sont les propriétaires de taxis ou les gens qui louaient des automobiles qui se chargeaient habituellement de la décoration des véhicules. Un homme, ayant loué pour l'occasion deux voitures et des chevaux, raconte: «Tout ceux qui avaient des chevaux, le propriétaire des chevaux les décorait. Ça nous coûtait rien nous autres, c'est un cadeau qu'il nous faisait. Les chevaux avaient des boucles¹³».

Après le mariage, tous les invités se rendaient en cortège jusqu'au lieu de la noce. Une règle bien connue de tous dictait l'ordre à suivre, surtout pour les premiers véhicules. À la tête du cortège on retrouvait toujours les nouveaux époux. Dans le cas d'un mariage double, on précise que l'aînée était placée en avant dans le cortège, en raison du statut qu'elle occupait dans la famille. Venaient ensuite au second rang les témoins, rôle presque toujours assumé par les pères des mariés, ainsi que leurs épouses. Selon les précisions d'un petit nombre d'interviewés, les frères et sœurs précédaient habituellement les oncles, tantes, cousins et cousines. S'il y avait quelques ami(e)s invité(e)s à la noce, ceux-ci fermaient le cortège. Mais pour la majorité des personnes interrogées, à part la voiture des mariés ou celle des témoins et de leurs épouses, il semble que l'ordre des invités dans le cortège ait peu retenu l'attention. Ils spécifient simplement que «la parenté proche» suivait de près les mariés et que les autres invités se plaçaient comme ils le pouvaient, «à la suite». Le modèle hiérarchique de la parenté, décrit plus haut, prévalait aussi dans les campagnes de la Mauricie et des Bois-Francs¹⁴. Dans la moitié des mariages de ces deux régions étudiées, cette règle

¹³ Trois-Rivières: entrevue 11, 1937.

¹⁴ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, «Les rituels du mariage dans les campagnes de la Mauricie/Bois-Francs et du Saguenay au XX^e siècle: regard sur les spécificités régionales», dans Yves Roby et Nive Voisine, dir., *Érudition, humanisme, savoir*. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 285.

avait été respectée au sein du cortège. Certains informateurs pouvaient en décliner l'ordre avec précision, tandis que d'autres, tout comme les urbains de notre enquête, l'ignoraient ou n'y avaient guère accordé d'importance.

Ces processions de plus ou moins grande envergure tendaient à informer la communauté de la tenue d'un événement important. C'est dans ce but que, souvent, on allongeait le parcours initial: «Ah oui, ils ont fait un grand détour avant d'arriver chez nous¹⁵»; ou encore: «On a fait un petit tour de quatre rues à peu près. [Il y avait des spectateurs] le long des rues: «Regarde la petite Saint-Louis qui se marie!»¹⁶». Quelques curieux sortaient de leur domicile pour voir défiler le cortège nuptial, d'autres qui connaissaient les mariés, envoyaient la main: «J'ai une amie qui était sortie sur le balcon avec son père pour nous envoyer la main¹⁷». Comme si le fait de déambuler dans les rues de Trois-Rivières n'était pas suffisant, les gens avaient pris l'habitude de klaxonner tout au long du parcours menant au lieu de la noce. Nicole Belmont rappelle que le tapage dans les cortèges a toujours eu pour but de rendre publique, donc légitime, l'union de deux personnes en s'assurant «que la communauté locale tout entière soit avertie de cette nouvelle union¹⁸». De plus, selon d'anciennes croyances, le bruit écarterait les mauvais esprits. En Europe, ces convictions populaires furent à l'origine de la salve des mariés. Robert-Lionel Séguin¹⁹ rapporte que le «feu de salve est un signe de joie populaire depuis des temps immémoriaux». Coutume maintenant abandonnée pour des raisons assez évidentes, Séguin précise qu'elle s'est pratiquée au Québec «du moins en quelques occasions», car les «coups crépitent» à deux reprises dans le comté de Vaudreuil à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Peut-être était-ce là, comme le souligne l'auteur, les dernières manifestations de ce genre.

¹⁵ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

¹⁶ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

¹⁷ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

¹⁸ Nicole Belmont, «La fonction sociologique du cortège dans les rituels populaires du mariage», *Annales ESC*, vol. 33, n° 3, 1978, p. 652.

¹⁹ Robert-Lionel Séguin, «La salve des mariés», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 66, n° 3, 1960, p. 51-52. Voir aussi Arnold Van Gennep (1943 et 1946). *Manuel de folklore contemporain: Du berceau à la tombe*, Tomes I et II, Paris, A. J. Picard, p. 479.

3. *La pluie et le beau temps*

Pour s'assurer d'une température clémente le jour du mariage, trois femmes avaient pris soin d'accrocher leur chapelet à la corde à linge. Huit autres témoins connaissaient la coutume mais avouent, tout comme cette jeune mariée de 1935, ne pas l'avoir fait: «Il mouillait à boire debout. Y'avait mouillé toute la nuit. On m'avait dit: «Annette mets ton chapelet sur la corde à linge, sans ça il va mouiller demain». Je l'ai pas fait. [...] Mais le bon Dieu il m'a aimée pareil. Le mariage était à neuf heures pis quand on est partis la pluie était complètement arrêtée²⁰».

Il existait certaines superstitions à propos de la température le jour des épousailles. On en trouve de savoureux exemples dans un livre d'étiquette datant du début du siècle. On peut y lire qu'au Québec «pour que la mariée soit heureuse, il faut que le soleil brille sur elle». En France, au contraire, on souhaite plutôt une journée «grise et pluvieuse», ainsi les «gouttes d'eau que verse le ciel, ce sont les larmes qu'on répand dans la vie et qui seront absentes des yeux de la mariée, s'étant toutes écoulées sous forme de pluie²¹». Près du tiers des informateurs avait eu écho de ces superstitions mais sans y prêter foi. Voici les réflexions de deux témoins à ce sujet: «Ça me dérangeait pas. S'il fait beau, merci mon Dieu, pis s'il fait mauvais bien j'endurerai. Mais on disait toujours que s'il pleut, la mariée va pleurer toute sa vie, mais c'est pas vrai. Dans notre temps ils disaient ça²²»; ou encore: «Il s'en faisait des croyances un peu aussi. S'il pleuvait la journée du mariage, c'était censé avoir de la peine dans le ménage²³».

²⁰ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

²¹ Madame Sauvalle, *Mille Questions d'étiquette*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, p. 173-174.

²² Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

²³ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

4. *La confession religieuse*

Juste avant la cérémonie religieuse (N=6), la veille (N=5) ou les jours précédant le mariage (N=2), les futurs époux devaient aller se confesser. Car pour recevoir la bénédiction nuptiale, «il fallait être pure et nette», de dire une dame interrogée. En général, après leur arrivée les futurs époux se rendaient l'un après l'autre dans une salle ou un confessionnal situé à l'arrière de l'église. Plusieurs informatrices précisent qu'il s'agissait d'une «confession ordinaire» à laquelle le prêtre ajoutait quelques recommandations: ne pas «refuser son mari», ne pas limiter les naissances, élever ses enfants dans «l'amour et la crainte de Dieu». Voilà des conseils que la majorité des femmes ont reçus lors de leur rencontre avec le prêtre. Aux yeux de l'Église catholique, ne pas suivre ces prescriptions équivalait à commettre un péché grave. L'unique but de la sexualité étant la procréation, c'est à un rôle unique, celui de mère, qu'on destinait les futures épouses. Alors, le prêtre «nous parlait de comment fallait marcher quand on était marié», souligne de façon ironique une dame interrogée. Toutefois, certains prêtres présentaient une attitude plus «moderne» que d'autres. Les propos suivants tenus par deux jeunes mariées des années 1930 sont éloquents:

En dernier, il nous demandait si on désirait des enfants. Ben j'ai dit: «Oui, on a ben l'intention d'en avoir». Il dit: «Si vous voulez les distancer, oubliez pas qu'il y a seulement la méthode Ogino* qui est permise». Il m'a dit ça dans le confessionnal. Je ne la connaissais pas parce que c'est des choses [dont on ne] parlait pas beaucoup nous autres dans notre temps²⁴.

Je me souviens que le prêtre m'avait demandé si on connaissait tout. Je connaissais rien mais j'ai dit: «Ah oui je suis correcte». Tu sais je pensais que je connaissais ben de quoi, je connaissais rien. Il m'avait demandé s'il y avait des choses [sur lesquelles] je voulais me renseigner²⁵.

²⁴ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

* C'est la seule méthode anticonceptionnelle autorisée par l'Église catholique. Elle est basée sur le calcul des jours du cycle menstruel de la femme afin de connaître la période de fertilité.

²⁵ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

De toute évidence, ce n'est pas auprès du prêtre que la majorité des couples sont allés puiser l'information nécessaire sur la sexualité. Dans ce domaine, les ami(e)s bien plus que les parents ou la famille, ont suppléé, comme nous le verrons plus loin, aux lacunes dans la transmission des connaissances.

5. *Un temps pour se marier: le mois, le jour et l'heure*

En tenant compte de l'ensemble des mariages de notre enquête, l'été et l'automne remportent la faveur populaire avec 17 unions célébrées. Deux couples seulement ont convolé au printemps et un seul pendant la saison hivernale. Les mois les plus recherchés sont dans l'ordre: septembre, octobre, juin et août. Pour ce qui est de la journée choisie, des changements surviennent au cours de la période étudiée. Jusqu'en 1935, les époux optaient davantage pour le début de la semaine, soit le lundi et le mardi²⁶, puis par la suite, le samedi s'est imposé avec huit mariages sur 15 célébrés durant cette journée. Sur ce point, les précisions de cette jeune mariée de 1935 illustrent la nouvelle tendance: «On était les premiers avec d'autres qui se sont mariés le samedi. Y'avait pas de mariage le samedi, tout partout, dans toutes les paroisses²⁷». De plus, trois témoins qui se sont mariés un lundi après 1935 affirment que ce n'était pas la coutume et qu'habituellement on choisissait le samedi. En ce qui a trait à l'heure du jour, on se mariait tôt le matin, à 7h00 (N=4), 8h00 (N=5) ou 9h00 (N=8), 10h00 étant l'heure limite avec trois unions célébrées. L'heure matinale à laquelle on célébrait les mariages s'explique par le fait que les époux devaient être à jeun pour recevoir la communion. Le départ précipité des mariés pour le voyage de noces a pu aussi intervenir dans le choix de l'heure. C'est le cas de trois des quatre couples qui se

²⁶ Dans la paroisse ouvrière de Sainte-Brigide au début du siècle, plus de 80 % des ouvriers unissent leur destinée un lundi ou un mardi. Lucia Ferretti, «Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse ouvrière montréalaise: Sainte-Brigide, 1900-1914», *R.H.A.F.*, vol. 39, n° 2, 1985, p. 258.

²⁷ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

sont mariés à sept heures et qui furent forcés de quitter leurs invités pour ne pas faire attendre le chef de gare.

6. *La décoration de l'église*

L'église était décorée en fonction de la classe de la cérémonie du mariage et c'est le sacristain qui en avait la responsabilité. À ce sujet, les souvenirs des témoins sont plutôt vagues. Un grand nombre d'informateurs (13/15) soutiennent que leur cérémonie était de première classe mais lorsqu'il s'agit d'en expliquer la signification, nous avons droit à de multiples réponses: «Première classe ça veut dire qu'il ne manquait rien²⁸»; ou encore: «Il avait pris du chant pis de la musique. Je pense que c'est ce qu'il y avait de mieux dans ce temps-là²⁹». D'autres diront: «Ça voulait dire le tapis rouge jusqu'en dehors, jusqu'au char. Sur l'autel y'avait des bouquets aussi qui étaient rajoutés pour les mariages de première classe³⁰». Trois témoins affirment même qu'il n'y avait pas de classes dans les mariages, et pourtant, eux aussi ont bénéficié de certaines décorations, de la présence d'un organiste et de chantres. La mémoire des témoins pourrait être ici défaillante.

Pour faire la lumière sur cette question, nous avons consulté les *Mandements des Évêques* pour le diocèse de Trois-Rivières³¹. Il y est stipulé que toutes les paroisses du diocèse doivent se plier à la «liste ordinaire» qui divise les mariages en plusieurs classes, soit: classe spéciale, première classe, deuxième classe et troisième classe. En ce qui concerne les paroisses plus importantes, comme celle de la Cathédrale, il était souhaitable d'offrir aux fidèles deux classes supérieures (réservées A et B). La classe spéciale dont il est

²⁸ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

²⁹ Trois-Rivières: entrevue, 8, 1935.

³⁰ Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

³¹ Mgr A.-O. Comtois, *Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires*, vol. II, Chancellerie de l'Évêché, Trois-Rivières, 1943.

fait mention plus haut n'était pas offerte dans les petites paroisses ou les dessertes parce qu'elles ne disposaient pas du «matériel requis». Car à chacune des classes correspondaient un tarif, une heure limite qu'il ne fallait pas dépasser sous peine de payer un supplément, mais surtout, une liste complète des éléments de liturgie et de décoration disponibles. On y retrouvait toutes les dispositions à prendre quant au nombre permis de lampions et de candélabres, en passant par les cloches, jusqu'aux vêtements portés par le célébrant.

C'est le futur époux (N=7) et quelquefois les parents de l'un des deux conjoints (N=3) qui se chargeaient de régler les frais encourus. Mais qu'en était-il du coût de la cérémonie ? Selon le souvenir des informateurs, le prix d'une cérémonie de première classe variait entre \$20 et \$50. Un jeune ouvrier de 1939, marié en première classe, rapporte qu'il avait payé \$35 et que c'était «le plus cher qu'il y avait». Par ailleurs, une dame ajoute qu'il fallait verser un supplément de \$5 pour disposer du chœur de chant pendant le mariage. Comment expliquer cet écart entre les prix ? Les mandements sont instructifs à ce sujet. On y apprend qu'il en coûtait davantage pour ajouter des éléments de décoration comme des fleurs naturelles, et que ce sont les mariés qui devaient en payer les frais. Il est aussi fort probable qu'il y ait eu des écarts de prix d'une paroisse à l'autre du diocèse. Enfin, il semble qu'il suffisait, pour faire grimper le prix de base fixé, de dépasser l'heure limite prévue pour les classes, de faire ajouter des fleurs à l'autel, quelques chantres de plus, ou de faire vibrer le bourdon de la Cathédrale³².

Selon une informatrice, les futures mariées faisant partie de la Congrégation des Enfants de Marie n'auraient pas eu à payer davantage: «Avec un mariage de première classe on avait plusieurs choses de surplus parce qu'on était Enfant de Marie. Comme sur les prie-Dieu y'avait un beau velours bleu et pis y'avait des fleurs de surplus pis des lumières».

³² Lucia Ferretti précise que, selon les informations recueillies en marge des publications de bans, les cloches, l'orgue, les lumières électriques ainsi que le tapis, constituaient toujours un supplément pour les brigidains. *op. cit.*, p. 249.

rapporte cette dame. Ce sont elles aussi qui chantaient pendant la cérémonie du mariage. Effectivement, dans les églises trifluviennes «le curé [pouvait] accorder sans frais supplémentaires une décoration et des cierges allumés à l'autel, à la statue ou à l'image du saint patron de l'association pendant la cérémonie du mariage³³».

En certains temps de l'année, on parait magnifiquement les églises. Deux couples ont voulu profiter de ces occasions particulières pour unir leur destinée. L'un d'eux avait choisi de se marier le 27 décembre en l'église Notre-Dame: «C'était toujours décoré [le 27 décembre], c'était somptueux, y'avait des fleurs, y'avait des lumières. Alors on a profité nous autres de toutes ces décorations-là pour se marier. C'était toute beauté³⁴». L'autre couple a convolé durant l'Octave de Pâques: «Les banderoles étaient toutes dans l'église pis le curé les avait laissées pour que ça soit plus beau. [...] Y'avait peut-être des fleurs de Pâques qui étaient restées là³⁵».

7. *La cérémonie religieuse*

Le curé de la paroisse ou un prêtre de la famille présidait à la cérémonie du mariage qui durait habituellement de 30 à 45 minutes. L'orgue et les chants religieux accompagnaient la messe nuptiale. Puis, devant une assemblée composée de parents, d'ami(e)s et d'un grand nombre de curieux, le célébrant bénissait l'anneau de mariage, symbole de l'engagement, et souvent la bague de fiançailles de l'épousée. Sur ce point, un témoin a rapporté un événement digne d'intérêt puisqu'il s'agit d'une ancienne coutume dont les paysans français du 19^e siècle connaissaient bien la signification: «Ah oui, y'avait une coutume. C'est si le

³³ Les *Mandements*, *op. cit.*, p. 409. Lucia Ferretti mentionne que, peu importe le prix de la cérémonie, les congréganistes obtenaient toujours le chœur de chant des Enfants de Marie et davantage d'éléments de décoration dans l'église. *Op. cit.*, p. 249.

³⁴ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

³⁵ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

mari n'était pas capable de rentrer [l'anneau] jusqu'au bout, de le rentrer dans notre doigt, c'est parce que c'est [la femme] qui aurait été le [le boss]. Il m'avait dit un moment donné, y'avait de la misère un peu, il dit: «Tu fais exprès»³⁶. Selon Martine Segalen qui traite des rituels symbolisant la détention de l'autorité au sein du couple, la communauté paysanne qui assistait à la cérémonie en France accordait une grande importance «au fait de savoir qui «porterait la culotte»³⁷».

Pour officialiser l'union, les nouveaux époux ainsi que leurs témoins signaient le registre paroissial. La mariée, conduite jusqu'au pied de l'autel par son père, repartait maintenant au bras de son époux. Tout comme dans le cortège, une règle dictait l'ordre à suivre pour sortir de l'église. Les nouveaux époux s'avançaient les premiers et pendant ce temps:

Les autres attendaient dans le banc. Au fur et à mesure qu'on passait dans l'allée, le monde sortait de leur banc et puis là le photographe nous attendait. Il faisait placer tous les gens alentour. [...] Fallait rester au degré de parenté le plus près possible. Je veux dire, les pères, les mères, les mariés en avant. Après ça les sœurs, les frères, cousins, cousines. Ah oui, y'avait un ordre à suivre³⁸.

À la sortie de l'église, les cloches sonnaient «à toute volée». On lançait sur les époux des confettis, ces petits papiers de couleur que l'on voit encore aujourd'hui, plus rarement du riz et des serpentins. Les nouveaux mariés y voyaient «l'expression de la joie» ou une façon de leur «porter bonheur», en fait «c'était la mode», souligne un homme interrogé. Anciennement, ces rites d'aspersion visaient à favoriser la fertilité du couple et à lui porter chance³⁹. Un symbolisme que les principaux intéressés ne connaissaient plus. On pourrait aussi voir dans ces rites une sorte d'agrégation collective⁴⁰ tout comme lors d'un baptême.

³⁶ Trois-Rivières: entrevue 2, 1928.

³⁷ Martine Segalen, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, 1981, p. 214.

³⁸ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

³⁹ David Cohen, éditeur, *The circle of Life: Rituals from the Human Family Album*, New York, Harper Colins Publishers, 1991, p. 143, dans Hélène Dionne, *Les robes de mariée: Un amour de collection*, Québec, Musée de la civilisation, 1994, p. 46.

⁴⁰ Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 472.

Par la suite, les invités se regroupaient sur le perron de l'église pour permettre au photographe de prendre la photo de groupe, une coutume déjà bien ancrée à la ville. En effet, les deux tiers des témoins s'y sont prêtés. Un homme raconte, avec un brin d'humour, comment s'était déroulée la séance de photos:

Le martyr de la photo. Pose la mariée, après ça pose les témoins. Pose les femmes des témoins. Les parents proches du marié, les frères, les sœurs pis les parents de la mariée. Après ça on embarquait dans la voiture, pose le cheval, pose encore là, pis pose encore là. Le photographe faisait avancer les deux *teams* un en arrière de l'autre⁴¹.

Deux informatrices avaient souvenir d'une coutume qui se déroulait à la sortie de l'église: «J'ai entendu raconter ça, voler la mariée à la sortie de l'église. Ils la volaient pour quelques heures, pas pour longtemps. Pour que le marié la cherche. Il y avait toujours des gens plus *funny* dans la noce. Mais c'était plutôt rare, je n'en sais pas plus⁴²»; ou encore: «J'en ai vu souvent. C'est les amis du marié qui faisaient ça pour lui prouver qu'elle n'était pas libre⁴³». Bien entendu, il s'agit de cas isolés, mais qui ressemblent étrangement à ce que le folkloriste Van Gennep nommait les rites de la «fiancée cachée». Ces rites visaient à faire progresser la cérémonie nuptiale «par degrés» pour éviter que la séparation d'avec le groupe des célibataires et l'agrégation à un nouveau milieu ne se fassent trop rapidement. Ce jeu avait aussi pour but «de faire payer quelque chose aux gardiens maladroits ou au mari malheureux⁴⁴». Edouard-Zotique Massicotte signale aussi un événement de ce genre qui s'était déroulé dans une paroisse de Sainte-Geneviève-de-Batiscan à la fin du 19^e siècle. Après le souper, un groupe de «noceurs» sortait de la maison puis revenait frapper à la porte:

41 Trois-Rivières: entrevue 11, 1937.

42 Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

43 Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

44 Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 325.

Alors commençait entre le groupe du dehors et celui de l'intérieur une sorte de conversation chantée. [...] Un ancien ami de la mariée demande à pénétrer dans la maison, [disant] qu'il a fait un long voyage dans ce but. La jeune femme lui répond qu'elle ne peut lui ouvrir, qu'elle est toute à son mari. Le duo cesse. les chanteurs sont admis à l'intérieur, on leur paie la traite et la danse reprend⁴⁵.

8. *Les invitations aux noces*

Il n'y avait pas de modèle unique qui prévalait quant à la manière de faire les invitations. Si plusieurs ont envoyé des faire-part (N=7), d'autres ont préféré la lettre (N=2). Il y a aussi ceux qu'on invitait verbalement et sans cérémonie (N=5) lorsqu'on les rencontrait en allant faire ses courses ou en visitant la parenté: «Elle se marie, si vous voulez venir, vous êtes invités⁴⁶». Plus rarement, on utilisait le téléphone, enfin, ceux qui en avaient la possibilité et le jugeaient à propos car «c'est pas tout le monde qui l'avait dans ce temps-là⁴⁷».

Dans certaines familles, les fiancés se chargeaient seuls de régler cette question (N=7). Ou bien, ils se faisaient aider des parents (N=3): «C'est mon mari pis moi. On s'est mis ensemble pis on disait on va inviter telle et telle personne. [...] Les parents aussi s'en mêlaient, c'était les deux⁴⁸». Dans d'autres foyers, les parents de la jeune fille invitaient eux-mêmes les convives figurant sur la liste qu'ils avaient préalablement dressée. Dans ce cas et s'ils le désiraient, les fiancés pouvaient toujours donner leur avis: «Si c'était des gens que nos parents connaissaient pas ben on leur disait: «Je voudrais avoir celui-là ou celle-là, vous n'oubliez pas». Ben là on l'ajoutait à la liste⁴⁹». Les parents du jeune homme remettaient

⁴⁵ Edouard-Zotique Massicotte, *op. cit.*, p. 339-340.

⁴⁶ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁴⁷ Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

⁴⁸ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

⁴⁹ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

une liste aux hôtes de la noce, mais plus fréquemment, ils faisaient eux-mêmes leurs propres invitations: «Lui, il a invité ses parents pis son monde pis nous autres on a invité le nôtre⁵⁰».

Le nombre d'invités à la noce variait en fonction de la grandeur du logis et des moyens financiers dont disposait la famille. À cet égard, les personnes interrogées soulignent qu'on se limitait à la parenté proche. Néanmoins, quelques ami(e)s intimes ou des compagnons de travail pouvaient aussi se joindre à la fête. Habituellement, la noce avait lieu chez les parents de la mariée et c'est eux qui devaient en couvrir les frais. À l'occasion, les parents du jeune homme ou le futur marié s'occupaient de fournir la boisson. Toutefois, des pratiques plus modernes commençaient à s'installer puisque dans deux cas on avait loué, pour la réception, la salle du club de la Wabasso. Un troisième couple avait convié toute la parenté à la salle Notre-Dame pour le repas du midi. Disposant de plus d'espace, ils pouvaient se permettre d'inviter plus de gens.

Se trouvant dans une situation financière précaire, une mère avait fait appel à la famille pour pouvoir offrir un repas de noces convenable à sa fille. Celle-ci, dont le père était décédé, a vu ses frères «qui avaient de belles positions» et le mari de sa sœur payer une partie du repas de noces et la boisson. Dans certains cas, le couple défrayait lui-même les coûts de la réception et devait se contenter d'une noce plus réduite (N=3). Une informatrice demeurant en pension à Trois-Rivières chez sa sœur, explique: «Y'avait rien de spécial dans mon mariage parce que vois-tu, moi j'étais obligée de payer mon déjeuner à ma sœur. Elle n'était pas obligée de me donner mon déjeuner. C'était beau mais très simple⁵¹».

Chez les mieux nantis, il fallait aussi poser quelques restrictions quant au nombre d'invités, car on ne pouvait recevoir tout le monde. Les souvenirs évoqués par cette dame rappellent que certaines familles ne l'entendaient pas de cette manière:

⁵⁰ Trois-Rivières: entrevue 15, 1938.

⁵¹ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

Maman a dit: «C'est la famille immédiate, tes oncles, tes tantes du côté de ton père, du côté de ta mère, tes cousins germains, tes cousines, un point c'est tout.» J'ai dit: «Maman mes amies à moi ?» Elle a dit: «Non, ça va faire trop de monde. Un moment donné il faut limiter.» Alors j'ai dit ça à Philippe: «Il va falloir que tu fasses la même chose de ton côté. Maman veut pas...» [...] Ils n'ont pas écouté chez monsieur G., ils ont invité les amis, tout le monde qu'ils ont voulu, même les ami(e)s des parents⁵².

8.1 *La réception: repas et réjouissances*

Le repas de noces est un des temps forts du scénario nuptial car «si à l'Église a été fixée l'union des deux époux, à table se fixe l'union des deux familles, conformément au principe à la fois cérémoniel et social de la participation alimentaire⁵³». C'est aussi un temps de réjouissances. Dans les foyers ouvriers de la ville, les signes de la fête étaient visibles: banderolles au plafond, fleurs, nappes blanches brodées ou cornes d'abondance remplies de raisins qui «débordent sur toute la table». En arrivant sur les lieux de la noce, tous les invités embrassaient la mariée et présentaient leurs «vœux de bonheur» aux nouveaux époux. Puis, on servait un vin d'honneur et on portait un toast à la santé des mariés. Pendant le repas, certains hôtes offraient aussi de la bière à leurs invités. Plus rarement, on servait des boissons fortes tels du gin ou du whisky blanc. Aux noces d'un jeune ouvrier de 27 ans, on pouvait boire de la bière à volonté: «J'avais acheté un baril de bière. Ça se voyait pas souvent, y'avait rien que les riches qui faisaient ça. Moi j'avais acheté un baril de bière pis j'avais engagé un barman pour servir⁵⁴». Mais les «riches» ne consommaient pas de bière aux noces, enfin, pas ceux que nous avons interrogés. Il semble qu'ils buvaient uniquement du champagne ou du vin. Selon cette informatrice de milieu aisé, ce n'était pas bien vu de servir de la bière à la réception:

⁵² Trois-Rivières: entrevue 18, 1939.

⁵³ Arnold Van Gennep, *op. cit.*, p. 501.

⁵⁴ Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

On avait seulement du vin. Y'en avait qui donnait de la bière aux noces mais ça mes parents n'auraient jamais voulu, non, seulement que du vin. Ils trouvaient ça, quel mot ? Quelque chose de vulgaire. Nous autres la bière ça se servait pas chez nous⁵⁵.

Peu importe le menu, c'était un repas hors de l'ordinaire car «il y en avait beaucoup et c'était varié. C'était impressionnant parce qu'il y avait beaucoup de monde pis y'avait beaucoup de surplus aussi⁵⁶». Aux repas chauds servis à la campagne, les urbains, autant dans les milieux ouvriers que dans les milieux aisés, ont préféré les buffets froids plus pratiques et économiques. Le menu comportait des salades, des sandwichs de toutes sortes, des hors-d'œuvre et même des fruits à l'occasion. Boissons alcoolisées, thé et café étaient aussi offerts aux convives.

Par ailleurs, les invités ne s'assoiaient pas autour de la table, ils restaient debout au salon, sur la galerie, ou se réservaient une chaise. D'abord parce que les «noceurs» étaient souvent trop nombreux et aussi parce que ce genre de menu se prêtait bien à cela. Le principe était simple: «Les gens prenaient l'assiette, allaient se servir, allaient prendre des hors-d'œuvre et des sandwichs. Après ça, ils passaient au café. Ils allaient s'asseoir tout en jasant⁵⁷». Dans le cas où un repas chaud était servi (N=4), les invités prenaient place autour d'une grande table à laquelle on avait fixé une rallonge. Les mariés occupaient le centre de la table et «chaque personne avait sa place». Généralement, la famille de l'épouse s'assoiait d'un côté et celle du marié de l'autre. Deux couples, dont la noce s'est déroulée à la salle du club de la Wabasso, disposaient de plusieurs tables dont une table d'honneur «pour les mariés et les proches».

⁵⁵ Trois-Rivières: entrevue 18, 1939.

⁵⁶ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

⁵⁷ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

8.2 *Le gâteau de noces*

Sur la table était déposé le gâteau de noces, à deux, trois, quatre et même cinq étages selon le nombre de convives. Il était préparé par la mère de la mariée (N=3), une sœur (N=2), une cousine (N=1), ou toute bonne cuisinière de la famille. Car bien plus qu'un mélange d'œufs, de farine et de sucre, sa confection exigeait un savoir-faire, un talent reconnu. Il fallait «savoir travailler» ou «avoir des doigts de fées» pour réaliser un tel dessert. D'ailleurs, de plus en plus on s'en remettait aux pâtisseries (N=6) et «c'est la mariée qui s'occupait de le commander», souligne une dame interrogée. Travaillant dans une boulangerie, un jeune marié raconte qu'on lui avait préparé un gâteau aux fruits couvert d'un glaçage blanc aux amandes. Selon lui, il était de coutume que le gâteau de noces soit aux fruits. Pourtant, dans les autres noces ouvrières, c'est le gâteau à pâte blanche qui remportait la faveur. Toujours généreusement glacé de blanc, on y ajoutait des «petites fleurs roses» ou des «décorations de couleur», selon les fantaisies de chacun. Sur le dessus du gâteau reposaient deux petites figurines, des «petits mariés».

En ce qui a trait au gâteau aux fruits, nous l'avons rencontré plus fréquemment dans les milieux aisés. En effet, trois témoins sur cinq affirment que leur gâteau de mariage était aux fruits. L'un d'eux avait été acheté à Montréal chez Dupuis & Frères en même temps que des «petits fours secs et sucrés». On l'avait livré par train la veille du mariage. De plus, une dame a raconté qu'il était coutume de conserver la partie supérieure du gâteau afin de la consommer au baptême du premier enfant⁵⁸. Le gâteau aux fruits étant plus facile à conserver qu'un gâteau à pâte blanche.

⁵⁸ Trois-Rivières: entrevue 1, 1929. Cette coutume était observée dans les familles anglaises, écrit Margaret Baker, *Wedding customs and folklore*, Newton Abbot London/Vancouver, David and Charles, Totowa, New Jersey, Rowman and Littlefield, 1977, p. 111, citée dans Hélène Dionne. *op. cit.*, p. 48.

Les nouveaux époux s'avançaient au moment de servir le gâteau. Sur le manche du couteau, une belle boucle blanche était nouée (N=8). Les mains jointes, les mariés coupaient ensemble le premier morceau. Une autre personne se chargeait de terminer le service. Il arrivait fréquemment qu'en plus du gâteau, on offre d'autres desserts aux invités (N=10). Pour les plus gourmands, des mokas, des tartes, de la crème glacée et quelquefois de la salade de fruits, garnissaient la table des noces déjà remplie et pleine de bonnes choses.

8.3 *La noce*

Dans son étude portant sur les rituels du mariage à la campagne, Marie-Josée Huot⁵⁹ signale que les noces saguenayennes duraient toute une journée. Habituellement, les convives prenaient le dîner chez les parents de la mariée et, dans l'après-midi, la noce se déplaçait chez les parents du marié où, le soir, on servait le souper. Suivait une soirée animée par quelques musiciens, où chanteurs et danseurs dévoilaient tous leurs talents. Plus près de nous, dans les campagnes de la Mauricie et des Bois-Francs⁶⁰, la noce se conformait au même modèle. Les festivités duraient toute la journée et s'il arrivait qu'on se marie très tôt le matin, la cérémonie était suivie d'un vin d'honneur chez les parents de la mariée puis d'un dîner chez les parents du marié. Pour la majorité des informateurs de ces deux régions, la préséance devait toujours être accordée à la famille de la mariée. Mais d'autres témoins «retiennent que la coutume accorde à la mariée non pas le premier, mais le plus élaboré des repas». À la ville, ce scénario est perturbé par le départ des époux en voyage de noces. En général, ils quittaient les lieux durant l'après-midi et quelquefois le matin, tout de suite après le repas, ce qui laissait peu de place aux divertissements et à la fête. La noce prenait fin avec le départ des nouveaux mariés. Mais ce n'était que partie remise puisqu'au retour du voyage de noces, on les attendait de pied ferme pour s'amuser un peu. En effet, il arrivait assez

⁵⁹ Marie-Josée Huot, *op. cit.*, p. 76.

⁶⁰ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne-Marie Desdouits, *op. cit.*, p. 285.

souvent qu'un souper ou une veillée soit organisé pour souligner leur arrivée et ainsi fêter comme il se doit. Voici deux témoignages à ce sujet:

Quand on est revenus de notre voyage de noces une semaine après, chez mon oncle ils faisaient une grosse veillée. C'était la mode. [...] On mettait notre robe de noces pis on remettait notre chapeau pareil comme le matin des noces. [...] On avait veillé toute la nuit⁶¹.

Quand on revenait c'était une coutume, certain. Quand on faisait un voyage de noces y'avait une veillée après ça quand on revenait. [...] Au bout de huit jours, il y a eu une soirée chez eux [chez les parents du marié] à Pointe-du-Lac, une veillée de danses pis de chants⁶².

Même dans les cas où les époux devaient quitter précipitamment la noce, on trouvait toujours le temps de chanter: «Dans ce temps-là les gens chantaient beaucoup. On avait des oncles qui chantaient, on connaissait leur chanson. On disait: «Mon oncle, chantez telle chanson»⁶³». Chansons à répondre ou spécialement pour les mariés, chansons qui «exprimaient une vie», ou des chansons françaises constituaient le répertoire habituel. Une jeune mariée de 1939 se souvenait d'avoir préparé à l'occasion de ses noces une chanson de circonstance: «J'étais mariée, il fallait que je chante ma chanson de noces. Les paroles étaient belles⁶⁴»:

C'est aujourd'hui que je prends un époux
C'est aujourd'hui le grand ralliement.
C'est aujourd'hui que je donne ma vie
C'est avec toi oh ! compagnon fidèle
C'est avec toi que je veux finir mes jours
Je suis heureuse quand on me le répète
C'est l'union le seul jour du bonheur

⁶¹ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁶² Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

⁶³ Trois-Rivières: entrevue 20, 1939.

⁶⁴ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

Bien que la danse ait été interdite par le clergé trifluvien, dans certains foyers ouvriers les invités ont fait quelques pas (N=6), car à «une noce c'est pas pareil, on avait le droit». Il fallait avoir l'espace mais aussi le temps pour le faire. Accompagné par le violon et le piano, un couple de mariés avait dansé, «rien qu'une petite valse» le jour de ses noces, puis des *sets callés* avec les invités. D'autres ont dit avoir dansé le fox-trot. Précisons que la danse était toujours ouverte par les mariés. Une informatrice a raconté que si un invité souhaitait danser avec la mariée, il devait déposer un montant d'argent dans un plat ou une corbeille. Elle se souvenait aussi d'avoir entendu parler d'une coutume qui voulait que l'aîné danse dans l'auge ou dans une boîte si son cadet se mariait avant lui: «C'est quand le plus vieux est pas marié pis que le deuxième se marie. Ils le font danser dans l'auge. [...] Moi j'ai entendu parler de ça, mais ça froisse des gens ça des fois, ah oui! ⁶⁵». Les musiciens, si musique il y avait (N=8), faisaient partie des invités. Trompette, guitare, harmonica pouvaient s'ajouter aux instruments déjà mentionnés pour accompagner les chanteurs, les danseurs, ou tout simplement mettre de l'ambiance. Seulement deux témoins signalent que la réception n'avait été suivie d'aucun divertissement. Si certaines noces nous sont apparues plus sobres, d'autres ont semblé plus animées. L'impression générale qui ressort de l'étude des noces ouvrières trifluviennes est celle d'une fête davantage soumise à l'improvisation, étant donné le peu de temps dont on disposait avant le départ des époux pour le voyage de noces.

⁶⁵ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

8.4 *Les cadeaux de nocés*

Tous les invités qui désiraient offrir un présent aux nouveaux mariés devaient le faire parvenir au domicile de la jeune fille une ou deux semaines avant la noce. Ceux-ci pouvaient toujours l'apporter la journée même, mais ce n'était pas la coutume. La grande majorité des personnes interrogées disent en avoir reçus «beaucoup», et quelques-unes plus d'une centaine: «Ah mon doux, comblée, ah oui ! Il me semble que j'avais compté 125 cadeaux de nocés. C'était une bonne noce, une grosse noce, pis avec ben des ami(e)s⁶⁶». Mais tous n'ont pas eu cette chance. Dans les milieux les plus pauvres, on se contentait de peu: «Ah très peu tu comprends, j'ai pas eu des grosses affaires, non. Dans ce temps-là, dans le temps que je me suis mariée, c'était pauvre. Ma parenté c'était du très bon monde, pis la parenté de mon mari aussi, mais c'était pas riche⁶⁷».

Il était bien vu d'offrir des cadeaux utilitaires tels des draps, un service de vaisselle, des appareils électriques (bouilloire, grille-pain), des chaudrons, du verre taillé et quelquefois de l'argenterie. Mise à part cette jeune mariée, fille de médecin, qui avait reçu au-dessus de 300 cadeaux de nocés, les gens de milieu aisé se distinguaient non pas par le nombre de présents reçus, mais par leur valeur. Des «plats extraordinaires», de la porcelaine, des candélabres, de l'argenterie, des services de vaisselle de 140 morceaux avec une bordure en or, en fait, ils recevaient «beaucoup de choses de grande valeur» comme le souligne une dame interrogée. Ils avouent y avoir accordé peu d'importance, mais décrivent les présents reçus avec force détails. On ne ressent pas chez eux, comme chez les ouvriers, un certain embarras face à la duplication d'objets de même nature ou à l'abondance des cadeaux offerts par la famille. C'est pourtant ce qui avait retenu, à l'époque, l'attention d'une jeune fille de milieu ouvrier: «Des sets à thé [12] dans ce temps-là. Trois ou quatre fers à repasser, toutes des affaires en double de même. J'avais eu 112 cadeaux pis toutes des affaires en double.

⁶⁶ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

⁶⁷ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

deux ou trois bouilloires électriques⁶⁸». Surpris de se retrouver avec trois fers à repasser qu'il avait dû retourner au magasin, un jeune ouvrier dira: «On en avait bien assez d'un».

Dans une des pièces de la maison se trouvait une table recouverte d'une nappe brodée ou d'un drap blanc. On y déposait tous les cadeaux reçus afin que, la journée du mariage, les invités puissent les admirer. C'était une façon de remercier tous les convives pour leur gentillesse et leur générosité: «Les cadeaux, il fallait qu'ils soient exposés pour faire plaisir aux donateurs⁶⁹». Quelques jours avant le mariage, ou la veille, les amies de la jeune mariée, enfin, celles qui le souhaitaient, pouvaient lui rendre visite pour voir tous les cadeaux qui étaient déjà arrivés depuis longtemps. Elles pouvaient aussi admirer le trousseau qui, à quelques endroits, était exposé dans la chambre de la jeune fille.

9. *Le voyage de noces*

Au milieu du 19^e siècle, les voyages de noces étaient réservés aux membres de l'élite. Mais graduellement, la coutume a gagné les milieux populaires, tant et si bien que chez les ouvriers trifluviens, ils étaient devenus monnaie courante dès la fin des années 1920. Cette coutume urbaine s'est implantée plus tardivement dans les campagnes québécoises. Elle ne sera généralisée qu'à partir des années 1940. D'abord, en raison des travaux des champs qui exigeaient une présence constante de la part des cultivateurs, puis parce que le voyage de noces perturbait la «noce dite traditionnelle à laquelle les parents res[taient] attachés. [...] Compte tenu des moyens de communication en milieu rural, [il] obli[geait] à un départ rapide après la cérémonie religieuse. Les parents ne l'accep[taient] pas toujours...⁷⁰». Dans les

⁶⁸ Trois-Rivières: entrevue 4, 1931.

⁶⁹ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

⁷⁰ René Hardy, Gérard Bouchard et Anne Marie-Desdouits, *op. cit.*, p. 286-287.

campagnes, il faudra donc attendre une amélioration des moyens de transport pour que le voyage soit intégré au rituel de la noce.

Les ouvriers trifluviens portaient parfois plus d'une semaine (N=2). Les voyages d'une semaine (N=6) ou de quelques jours seulement (N=6) étaient plus fréquents. Certains travailleurs d'usine, ne pouvant quitter trop longtemps leur emploi, devaient écourter leur séjour au minimum. Une jeune femme mariée en 1933 raconte pourquoi son voyage de noces n'avait duré que deux jours:

Le voyage ça pas été un gros voyage. On a été chez les parents de son père à Montréal. Eux autres, ils restaient tous par là pis ils nous avaient invités pour y aller. Lui y'avait pas de congé, ça adonnait un temps qu'il y avait beaucoup d'ouvrage, ça fait qu'il n'a pas eu de congé, une journée seulement de congé⁷¹.

Loin de ressembler à une lune de miel, ce périple prenait plutôt la forme d'une visite de la parenté: «Pourquoi s'en aller à l'étranger ?» dira la sœur d'une jeune mariée. «Venez nous rendre visite à Montréal. Vous allez être chez vous». On se rendait donc chez une sœur, un oncle ou des tantes de la famille demeurant à Montréal ou à Québec. Chacun d'entre eux «recevait les mariés à leur manière». Suzanne Morton⁷², qui a étudié les rituels du mariage ouvrier à Halifax, explique qu'à partir de la fin du 19^e siècle, la visite de la famille et des ami(e)s au retour du voyage de noces tendait à décliner. Pour les couples de milieu ouvrier, la visite de la parenté durant le voyage constituait donc le meilleur choix. Une autre explication, fort intéressante, serait que les nouveaux époux, en suivant la route de la parenté, contribuaient à ce que le nouveau rituel soit accepté plus facilement par les familles⁷³. Nous l'avons déjà dit, à leur retour, plusieurs couples de mariés partis en voyage un peu trop rapidement étaient attendus par leur famille pour célébrer à nouveau.

⁷¹ Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

⁷² Suzanne Morton, «The June bride as the working-class bride getting married in a Halifax working-class neighbourhood in the 1920s», dans Bettina Bradbury, dir., *Canadian Family History: Selected Readings*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1992, p. 374.

⁷³ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p. 165.

Trois couples seulement avaient choisi de rompre avec la tradition en faisant un voyage plus intime. Deux couples étaient allés en Gaspésie et un troisième s'était rendu à Saint-Gabriel-de-Brandon pendant quelques jours avant d'aller visiter les parents du marié. Les gens de milieu aisé bénéficiaient de plus de latitude quant au choix de la destination. Ils portaient en voyage en direction des Bermudes, New York, Atlantic City ou l'Ontario (Mille-Iles). Peut-être que le besoin ou le droit à l'intimité avait fait un plus grand chemin chez les informateurs de milieu aisé car, mis à part un couple qui a voyagé en compagnie du frère du marié et d'un ami, les tourtereaux s'en allaient seuls en voyage de noces.

Au moment de quitter la noce, les nouveaux époux devaient aller enfiler un autre costume. Certains invités s'évertuaient alors à les taquiner: «Je te dis qu'on avait de la misère à être dans la chambre, ça cognait pis ça faisait exprès. On se dépêchait⁷⁴». D'autres «noceurs» étaient plus téméraires:

Mon mari avait fait attention de fermer [la vitre] comme il faut, parce que les gars de la Wabasso [...] ils voulaient nous voir par le carreau en haut. Parce que là, nous autres, on était des jeunes mariés de trois minutes. Tu comprends bien que mon mari était pudique, il n'aimait pas ça. Ils ont monté sur une chaise, c'était trop haut. Ils n'ont pas été capables de rien voir⁷⁵.

Lorsque venait le temps de partir, plusieurs invités accompagnaient le couple jusqu'à la gare ou le suivaient en automobile pendant un petit bout de chemin. Une informatrice se rappelle avoir quitté rapidement la noce dans l'espoir d'échapper au groupe de compagnons du marié (à tel point qu'elle oublia d'aller embrasser sa mère, ce qui lui avait causé bien du remords), mais en vain; les nouveaux époux escortés par les collègues du marié ont goûté, bien malgré eux, à leur médecine:

Quand les policiers [collègues du marié] sont venus nous reconduire à Champlain, ils sont passés en avant [de nous]. Ils m'ont fait débarquer. Ils avaient une petite bouteille de je ne sais quoi. Ils voulaient me faire boire ça. Mon mari ne voulait

74 Trois-Rivières: entrevue 3, 1929.

75 Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

pas. C'était comme une petite bouteille d'eau de Vichy. Je l'ai jamais su [ce que c'était] parce que mon mari n'avait pas aimé ça. Il me disait: «Prends pas ça». Ça fait que j'ai pas voulu, mais ils m'ont embarquée dans leur auto. Un autre policier embarquait avec mon mari. C'était pour lui faire une frousse, une farce. Je suis restée dans la voiture, pis là mon mari aimait pas ça, parce qu'il y en avait qui avaient pris un petit coup à ce moment-là. Alors ils m'ont débarquée pis ils nous ont laissés filer⁷⁶.

Quelle était la fonction de ce rite ? Était-ce en rapport avec la nuit de noces ? Nul ne le sait. Accompagnée par de joyeux lurons, la voiture d'un autre couple ne passait pas inaperçue dans les rues de Trois-Rivières:

Ils nous ont laissés à la Pointe-du-Lac. Il y avait toutes sortes d'affaires accrochées en arrière du char. Dans ce temps-là c'était la mode. Jusqu'à un petit vase de bébé, un pot de bébé accroché après l'auto. C'était tout accroché, y'avait des cannes de tomates et puis des cannes de blé d'inde. Y'avait comme un tuyau, ça menait du train. Sur le petit pot c'était marqué nouveaux mariés⁷⁷.

La signification du petit pot de bébé est claire. On souhaitait au nouveau couple une ribambelle d'enfants!

10. *La nuit de noces*

Dans plus de la moitié des cas, les nouveaux époux ont vécu leur nuit de noces chez un membre de la famille, une sœur (N=5), une tante (N=2) ou les parents du marié (N=1). Les autres couples avaient loué une chambre d'hôtel pour l'occasion. Il n'y avait pas de rites particuliers associés à la nuit de noces mis à part le fait que toutes les mariées avaient revêtu pour l'occasion des vêtements de nuit neufs. Six témoins ont aussi rapporté une croyance quant à la manière d'aller au lit. Une informatrice raconte: «Le premier qui se couchait c'est lui qui mourait le premier. Ça fait qu'on s'est couchés tous les deux ensemble. On s'est pris

⁷⁶ Trois-Rivières: entrevue 12, 1937.

⁷⁷ Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

par le cou pis on s'est jetés sur le lit tous les deux et pis voyez-vous, il est mort avant moi⁷⁸». La nuit de noces était prétexte à jouer toutes sortes de tours. La parenté s'amusait quelquefois aux dépens du jeune couple inexpérimenté. En voici des exemples:

Une affaire qu'ils ont faite à Montréal. Ils ont mis une sonnette après mon lit pour voir si elle était pour sonner, la vibration. La sonnette n'a pas sonné. C'était arrangé avec une corde ça pis la corde, elle s'est trouvée à prendre dans la porte⁷⁹.

Quand on a couché à Rosemont, ils nous ont mis une livre de fèves en dessous du drap. C'était gênant, moi je les connaissais pas. [...] S'ils ont ri, pis s'ils ont eu du *fun*⁸⁰.

Des cloches en dessous du matelas. Ah! ça c'est la belle affaire. [...] Eux autres tu comprends bien ça riait de ça⁸¹.

Les époux s'attendaient à être les victimes de mauvaises plaisanteries. Ainsi, une dame avait pris soin de cacher sa jaquette de peur qu'elle soit cousue. Un homme fut moins chanceux, en ouvrant sa valise, il avait trouvé son pyjama dans un état particulier: «Une amie qui venait souvent chez nous m'avait joué un tour. Elle avait cousu le bas de mes jambes de pyjama, pis le bout des manches, rien que faufile⁸²». En France, au siècle dernier et encore au début du 20^e siècle, la jeunesse s'employait à favoriser ou à retarder les premiers rapports sexuels, faisant même irruption dans la chambre nuptiale, écrit Martine Segalen. On apportait aux époux un breuvage sucré ou «très relevé», selon les régions, et qu'ils devaient obligatoirement boire. Ces rites nuptiaux visaient à contrôler les premiers rapports sexuels devenus licites en vertu du sacrement du mariage, «en y participant symboliquement par le biais d'une consommation alimentaire collective⁸³».

78 Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

79 Trois-Rivières: entrevue 6, 1933.

80 Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

81 Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

82 Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

83 Martine Segalen, *Amours et mariages de l'Ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 154.

La grande majorité des personnes interrogées n'avait reçu aucune information sur la sexualité. Il est étonnant de constater que les mères ou les sœurs des jeunes mariées soient demeurées silencieuses et qu'elles n'aient pas cherché à informer leurs filles ou leurs jeunes sœurs de ce qui les attendait ? Mais comme le souligne un témoin: «On aurait dit dans ce temps-là qu'il y avait quasiment une honte à parler de ça, de la sexualité⁸⁴». C'est tout simplement par pudeur ou par embarras qu'on évitait d'aborder le sujet. La nuit de noces, tout comme la sexualité, était un «secret d'alcôve» que nul n'osait rapporter. Plusieurs femmes interrogées qui, à la veille de leur mariage, ne connaissaient pratiquement rien de l'anatomie humaine, posent aujourd'hui un regard critique sur la mentalité de l'époque: «Du tout. On n'était pas éduquée sur ça du tout. [...] On n'avait jamais vu ça un homme. C'était un choc. Comment de femmes qui étaient sur un stress pis y'ont eu un stress toute leur vie⁸⁵»; ou encore: «Si je me coupais je perdais connaissance. J'avais peur du sang, pis maman le matin des noces, elle m'a dit: «Apporte-toi un piqué ça saigne». Je savais seulement pas quoi. Imaginez-vous, on a été un mois, lui y'allait s'habiller dans la chambre de bain pis moi aussi, un mois de temps⁸⁶». Pour d'autres femmes, le fait de se trouver dans l'inconnu les avait préservées de l'inquiétude: «Tu sais quand on se marie pis qu'on est innocente, faut le dire c'est le mot, on craint pas parce qu'on est avec celui qu'on aime. Il ne peut pas arriver rien⁸⁷».

Il semble que les ami(e)s, les compagnons ou les compagnes de travail, aient joué un rôle plus actif dans la transmission des connaissances. Quelques femmes mentionnent qu'il était possible de discuter de certaines choses avec des amies, mais encore là, pas dans tous les milieux. Sur les lieux de travail, on pouvait aussi à l'occasion saisir des bribes de conversations ou parler avec d'autres jeunes femmes:

84 Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

85 Trois-Rivières: entrevue 9, 1935.

86 Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

87 Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

Quand on travaille quelque part, entre filles ça parle de toutes sortes d'affaires. Les filles étaient pas bloquées comme les ancêtres. Ma mère m'a jamais parlé de rien, mais quand on travaille avec quelqu'un pis qu'on conte cinquante affaires, on vient qu'à se débloquer l'esprit⁸⁸.

Trois jours avant [le mariage], j'avais été trouver maman à la *shop*, je lui apportais son dîner. C'était une fille à la *shop* qui m'a dit ça. Elle dit: «Tu te maries?» J'ai dit: «Oui». Elle m'a instruite drôlement. [...] Elle dit: «Connais-tu ça le mariage?» J'ai dit: «Quoi, je vais me marier c'est tout». Elle nous contait ça curieusement⁸⁹.

Dans ces années où la sexualité était entourée d'un grand mystère, les gens attachaient une très grande importance à la virginité. La morale catholique exigeait la «chasteté» jusqu'au mariage et, à l'instar des curés, les parents surveillaient étroitement leurs enfants durant les fréquentations. Comme nous l'avons déjà dit, les couples se retrouvaient rarement seuls pendant cette période critique. Cette exigence pesait plus lourdement sur les femmes, les hommes étant jugés moins sévèrement. Toutefois, les jeunes de cette époque avaient très bien intériorisé les comportements que la société considérait comme acceptables. D'ailleurs, plusieurs femmes interrogées s'enorgueillissaient d'avoir une réputation sans tache: «Ça, c'était le plus gros cadeau, le plus beau cadeau qu'on pouvait pas apporter à notre mari⁹⁰». La virginité était de «rigueur» à tel point qu'on ne se posait pas de questions à savoir si notre conjoint avait eu des aventures avant le mariage: «Dans ce temps-là, la sexualité comme aujourd'hui ça n'existait pas. Moi je ne lui ai jamais posé de questions. Elle non plus. On était pareil comme deux ignorants, pas plus pas moins⁹¹».

Que la majorité des gens se soit conformée aux préceptes du temps, nous n'en doutons point. Seulement, les bébés abandonnés dans les crèches trifluviennes nous rappellent que des incidents de parcours pouvaient survenir. À ce sujet, un homme raconte:

88 Trois-Rivières: entrevue 14, 1937.

89 Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

90 Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

91 Trois-Rivières: entrevue 11, 1937.

J'en ai connu [des célibataires] qui avaient eu des enfants, pis qui ont trouvé à se marier pareil. Le mari était au courant, pis il l'aimait. Elle avait fait sa vie de jeunesse, pis de fait, ça leur a fait des bonnes femmes, ceux que j'ai connus là. [...] Le gros amour faisait oublier ça des fois⁹².

Malheureusement, ces histoires de filles-mères ne connaissaient pas toujours une fin aussi heureuse. La communauté n'était pas tendre à l'égard de ces femmes qu'elle condamnait d'avance. Les dames interrogées racontent qu'en aucun cas elles auraient souhaité se «faire montrer du doigt» ou être accusées d'avoir «couru Trois-Rivières». D'ailleurs, elles se sentaient plus que respectables: «Tu sais le mariage on a du linge neuf, mais on aimait avoir du butin neuf aussi, du monde neuf. Une personne qui aurait été d'une à l'autre, on dit que c'est du butin de seconde main. [...] Se faire respecter, on est désirée⁹³».

11. *L'installation au domicile et la réinsertion sociale*

«Maman a dit: «Si vous voulez rester un an ici vous pourriez peut-être vous ménager un peu d'argent». Parce qu'on n'était pas millionnaire là. «Ça vous aiderait pis dans un an si vous avez un enfant...» Ça se faisait beaucoup. La fille et le garçon se mariaient, pis ils restaient avec les parents un an. [...] Nous, on a pris maison tout de suite. Moi, je restais au troisième, ma mère restait au deuxième⁹⁴». Voilà qui résume bien l'itinéraire de la grande majorité des couples au retour de leur voyage de noces. Lorsqu'ils n'emménageaient pas avec les beaux-parents ou un membre de la famille, ils allaient tout simplement demeurer dans un loyer au-dessus ou «voisins» des parents. D'autres études traitant des mariages urbains ont observé sensiblement le même phénomène. Denise Lemieux et Lucie Mercier, auteures des *Femmes au tournant du siècle*, rappellent que cette pratique de la cohabitation

⁹² Trois-Rivières: entrevue 13, 1937.

⁹³ Trois-Rivières: entrevue 8, 1935.

⁹⁴ Trois-Rivières: entrevue 7, 1935.

des générations ne se voyait pas que dans les familles de milieu rural. «Dans les débuts de leur mariage, nombre de couples commençaient leur vie commune dans ce cadre, selon un modèle d'entraide qui se maintiendra assez longtemps à cause de la rareté des logements⁹⁵». Quant à Denyse Baillargeon, elle souligne qu'à la ville, bien qu'il y ait eu des motifs économiques qui présidaient à ce choix, «une part de tradition entrait aussi en ligne de compte⁹⁶».

On peut facilement imaginer les relations très étroites qui s'établissaient alors entre les membres de la famille réunie. Après avoir demeuré avec ses beaux-parents pendant plus de 28 ans, une dame raconte que sa mère est venue habiter avec eux. Ainsi, en 50 ans de mariage, ils n'ont jamais été seuls. Mais très peu se sont plaints du manque d'intimité qu'ils ont dû vivre, prétextant qu'ils avaient eu de «bons beaux-parents». Cette jeune mariée de 1935 aurait pourtant souhaité connaître un peu de solitude avec son époux. Le frère de celui-ci, qui demeurait en pension, avait été chargé de surveiller l'appartement pendant leur voyage de noces. Devant aller vivre avec eux, il avait cru bon déménager ses effets personnels durant leur absence. La jeune mariée a eu toute une surprise à son arrivée, voyant son beau-frère déjà installé:

Mon mari, c'était un homme assez scrupuleux et pis m'embrasser devant son frère il l'aurait pas fait. Ça peut te donner une idée. C'est nécessaire de rester avec ton mari au moins quelques mois, pas un an, mais quelques mois pour dire qu'on fait ce qu'on veut pis comme on veut, quand on veut. [Il est demeuré avec nous autres cinq ans] jusqu'à temps qu'il se marie. J'aurais pas souhaité ça, mais je lui en n'ai pas voulu, y'était tellement bon. Y'a jamais été un embarras dans la maison, ben gentil tout le temps. J'ai jamais eu gros comme ça avec, mais les premiers mois étaient à moi pis à mon mari⁹⁷.

⁹⁵ Denise Lemieux et Lucie Mercier, *op. cit.*, p. 170.

⁹⁶ Denyse Baillargeon, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1991, p. 96.

⁹⁷ Trois-Rivières: entrevue 8: 1935.

Seulement le tiers des interviewés a visité la parenté à son retour de voyage de noces. Pratique très vivace à la campagne, elle semble s'effriter à la ville, comme l'a souligné Suzanne Morton dans son étude sur Halifax⁹⁸. Au Saguenay, par exemple, cette période pouvait s'étendre sur un mois lorsque la famille était nombreuse⁹⁹. Deux informatrices, l'une mariée en 1931 et l'autre en 1939, témoignent d'une coutume que peu de couples ont observée:

Ceux qui nous ont donné des cadeaux, on allait les voir pour les saluer. Moi j'en n'avais pas beaucoup parce que j'étais fille unique. J'avais des parents en dehors. Je sais que mon mari allait voir les tantes du côté de sa belle-mère. Oui, c'était la politesse d'aller voir le monde qui était venu aux noces. On envoyait des cartes de remerciements aussi¹⁰⁰.

Ben oui, fallait aller faire notre petite visite. Si on n'y va pas, ça pas d'allure. Là, c'était la maison paternelle sur les deux côtés, après ça on allait chez les autres enfants. [Il n'y avait pas d'ordre à suivre] ah non ! pas nous autres. On ne portait pas attention à ça¹⁰¹.

Conclusion

La ville a laissé son empreinte sur le déroulement des noces ouvrières. Les faire-part, les repas servis froids, les photos de groupe sur le perron de l'église et les voyages de noces en sont de bons exemples. Cependant, tout au long du scénario rejaillissent ici et là d'anciennes coutumes pour nous rappeler que la culture est faite de traditions et d'éléments de modernité, mais surtout que les changements ne surviennent pas brusquement. Bien que les noces urbaines nous soient apparues plutôt discrètes, elles n'étaient en aucun cas effacées. La fête était perceptible dans tous les foyers ouvriers de la ville, tant sur les murs que sur les tables. Musique et chansons se mêlant aux discussions des invités. Rien n'était

⁹⁸ Suzanne Morton, *op. cit.*, p. 374.

⁹⁹ Marie-Josée Huot, *op. cit.*, p. 85.

¹⁰⁰ Trois-Rivières: entrevue 5, 1931.

¹⁰¹ Trois-Rivières: entrevue 17, 1939.

épargné pour faire en sorte que cette journée soit mémorable. Une abondance de nourriture, de boisson et de cadeaux s'observait dans la majorité des noces ouvrières. Même dans les milieux les plus pauvres, on se mariait en première classe et l'on fournissait un effort financier supplémentaire pour bien paraître aux yeux de la communauté paroissiale.

Le rituel du voyage de noces bousculait la fête, car il obligeait les époux à un départ rapide, ramenant ainsi la durée des noces à quelques heures dans l'après-midi ou à la matinée seulement. Pendant que les membres des classes aisées s'évadaient vers des destinations lointaines, les gens des milieux modestes se rendaient chez les membres de la famille vivant à l'extérieur. C'est à cet endroit que les jeunes mariés passaient leur nuit de noces et c'est là aussi qu'ils étaient victimes de mauvaises plaisanteries. La sexualité étant un sujet tabou et presque jamais abordé, la grande majorité des informateurs n'avait pas été préparée adéquatement et avait vécu avec une certaine angoisse cette première expérience.

À plusieurs endroits, les familles ont tenté de poursuivre la fête interrompue en organisant pour le retour des époux un souper ou une veillée. Par la suite, le jeune couple ira cohabiter avec les parents ou un membre de la famille en attendant le premier bébé, sinon, il demeurera tout près. Les nouveaux mariés ne seront plus reçus par la parenté à leur retour. D'aucuns, peu nombreux, observeront ce rite d'agrégation quelque peu oublié en milieu urbain.

CONCLUSION GÉNÉRALE

CONCLUSION

Le principal objectif de ce mémoire consistait, d'une part, à peindre un tableau aussi fidèle que possible des rituels du mariage des ouvriers de Trois-Rivières dans les années 1925 à 1940. Grâce aux souvenirs de ses principaux acteurs, nous avons tenté de reconstituer la trame des événements conduisant les jeunes couples à la vie maritale. D'autre part, nous souhaitions faire ressortir la spécificité des rituels ouvriers. À défaut de pouvoir les comparer à notre guise avec les rituels bourgeois, nous nous sommes attardée, au fil de l'écriture et lorsque nous le jugions à propos, à identifier les comportements qui distinguaient les ouvriers de notre enquête des paysans des campagnes québécoises.

Ce volet comparatif nous a permis de constater qu'au cours de ces années il ne semble pas y avoir eu de rupture brutale entre le monde rural et le monde urbain. En effet, la permanence de plusieurs rites ou comportements, que nous avons signalés au passage, nous amène à voir que les urbains de notre enquête suivaient sensiblement le même chemin que les ruraux. Bien sûr, on observe la présence de nouveaux rites, qui ont leur importance, puisqu'ils font toute l'originalité des pratiques ouvrières urbaines. Ce sont, entre autres, les fiançailles, le lancement du bouquet, la photo de groupe sur le perron de l'église ou les buffets froids qui garnissaient la table des noces. Ces coutumes, adoptées par la majorité, permettent d'appuyer l'hypothèse de la spécificité des rituels ouvriers. Mais, selon nous, ces éléments novateurs prennent plutôt l'aspect d'ajouts ou de modifications de surface qui ne viennent en aucun cas bouleverser la trame profonde des événements. En fait, dans les années 1930, il n'y a que le nouveau rituel du voyage de noces qui vient réellement perturber les festivités, réduisant les noces à un seul repas. Un troisième constat, non moins important, s'est dégagé de l'étude des rituels du mariage à la ville. Des changements légers, mais perceptibles, se dessinent. Ils se traduisent par la découverte de comportements

marginiaux à divers moments du scénario. Ceux-ci, affichés par deux ou trois témoins, semblent, par rapport à la majorité, naviguer à contre-courant. Ces éléments précurseurs sont peut-être annonciateurs de changements plus profonds à venir. En somme, l'impression générale qui ressort de l'étude des rituels du mariage est celle d'un mélange de nouveautés et de traditions. Rappelons certaines de ces nouvelles pratiques qui nous replacent en plein cœur du monde ouvrier urbain.

L'historiographie québécoise, qui s'est intéressée aux rituels du mariage, avait déjà ouvert la voie en démontrant l'influence exercée par l'industrialisation, la multiplication des lieux de sociabilité et le travail salarié des jeunes sur les fréquentations à la ville. Bien sûr, par définition, la ville est un monde en ébullition qui laisse son empreinte sur la vie des jeunes ouvriers. Toutefois, l'influence du monde urbain, bien que réelle et importante, n'a pas tout bouleversé sur son passage. Le plus bel exemple est celui du jeune couple n'ayant pu s'affranchir de la supervision des parents, toujours présente à la ville. Nous croyons que les changements dans les mœurs ne se produisent pas aussi brusquement, ils s'opèrent lentement, évoluent selon les milieux, cohabitent avec des pratiques plus traditionnelles. À preuve, dans les années 1930 à Trois-Rivières, si les nouveaux lieux de sociabilité ont permis certaines rencontres fortuites, ils ne sont pas encore le cadre des amours débutantes. Tout comme à la campagne, le réseau des parents et des connaissances demeurait le chemin habituel emprunté par les ouvriers urbains lorsqu'il s'agissait de trouver un bon parti. De façon générale, il semble que les modalités de formation des couples différaient peu selon les milieux. Que l'on soit avocat, paysan ou charretier, ce sont ces mêmes contraintes culturelles qui déterminaient le choix du conjoint, sauf en ce qui a trait aux interventions parentales qui pouvaient se faire sentir un peu plus chez les élites que chez les ouvriers. Mais peu importe les milieux, la déclaration des amours et l'expression des sentiments s'accordaient avec les convenances de l'époque: on parlait peu et on croyait davantage au pouvoir du geste qu'à celui de la parole pour exprimer l'attachement.

Face au choix du conjoint, plusieurs auteurs ont fait état d'un comportement féminin plutôt passif, tant en milieu rural qu'urbain. Les femmes étaient cantonnées dans un rôle de réserve et d'attente. Réservées et surveillées, les jeunes ouvrières trifluviennes l'étaient; elles laissaient l'initiative des rencontres aux jeunes hommes. Cependant, elles avaient toujours le dernier mot concernant les hommes qui leur étaient présentés. Nous avons aussi constaté que chez un petit nombre se dessinait une attitude plus confiante. Deux d'entre elles allant même jusqu'à faire la demande en mariage. Les ouvrières ont avoué ne pas avoir craint le célibat et certaines n'ont ressenti aucun remords à l'idée de se départir d'un soupirant inconvenant.

Le déroulement des fréquentations semble avoir été davantage soumis aux changements introduits par la vie urbaine. Contrairement aux couples ruraux, les jeunes couples d'ouvriers se fréquentaient plusieurs soirs par semaine. Les veillées qui rassemblaient deux ou trois couples étaient monnaie courante. Ceux-ci faisaient l'objet d'une surveillance étroite de la part des parents. Bien que le domicile de la jeune fille demeurait le cadre obligé des rencontres et que le contrôle parental ne s'y était guère relâché, les amoureux avaient tout de même la possibilité de sortir à l'extérieur du foyer pour aller au cinéma ou en promenade dans les parcs publics. Les chaperons n'étant plus de mode, on amenait dorénavant un couple d'amis avec soi. Nous croyons que ces occasions, quoique peu nombreuses, ont contribué à élargir l'horizon des libertés des jeunes ouvriers. Mais profitant de ces nouvelles sorties, les couples de milieu ouvrier se voyaient soumis à d'autres contraintes. En tout temps à l'extérieur du foyer, ils se devaient d'afficher un comportement exemplaire car, d'un côté s'ils échappaient à la supervision des parents, de l'autre, ils entraient sous la tutelle d'un nouvel agent de contrôle, la communauté. Nous avons montré que la jeunesse et le voisinage pouvaient intervenir à maintes reprises et de différentes manières dans le déroulement des fréquentations. Nous avons pu constater que la sociabilité urbaine imposait aux amoureux, de façon implicite, des règles de conduite qui étaient

difficilement contournables. Ces règles ou comportements acceptables étaient d'ailleurs très bien intériorisés par la majorité d'entre eux.

Durant la période des engagements, d'autres éléments novateurs tels les fiançailles et les enterrements de vie de jeunesse furent observés et méritent qu'on y revienne; sans oublier la présence d'anciennes coutumes, comme la confection d'un trousseau et la dot, qui ont subi les soubresauts de la vie urbaine. Rite aboli sous le Régime français, les fiançailles avaient d'abord été ravivées par les bourgeois des villes vers le milieu du 19^e siècle. Chez les ouvriers de notre enquête, mariés dans les années 1930, la coutume était bien ancrée tandis qu'à la campagne, on n'en retrouvait pas encore la trace. Voilà un bel exemple d'une ancienne coutume qui a refait surface et s'est ajoutée, parmi tant d'autres, au rituel du mariage urbain sans en bouleverser le scénario. Une fois les fiançailles célébrées, la séparation d'avec le groupe des pairs ne pouvait se faire sans être soulignée de façon mémorable. L'enterrement de vie de jeunesse connaissait alors une certaine popularité chez les membres de l'élite, et dans les années 1930 il commençait à se répandre dans le milieu ouvrier. Chez les femmes, il prenait la forme d'un *shower* auquel participaient les amies de la future épouse. Chacune apportait un cadeau pour compléter le trousseau de la mariée. Du côté des hommes, on soulignait plus intensément la fin du célibat. Ces réunions symbolisaient un véritable enterrement de célibat, où la boisson et les tours, aux dépens du futur marié, circulaient allégrement.

La confection du trousseau n'était pas un rite exclusivement pratiqué en milieu rural, il l'était aussi à la ville et sa composition n'avait guère changé. On y retrouvait du linge de maison, des draps, des couvertures de laine, des taies d'oreiller, de la lingerie féminine, etc. Par contre, à la ville, le mode d'acquisition des pièces du trousseau différait. Au moment où les femmes allaient travailler dans les usines ou les bureaux, les heures consacrées à la broderie et à la confection des morceaux diminuaient considérablement. Plusieurs d'entre

elles devaient se procurer les pièces de leur trousseau dans les magasins. D'aucunes trouvaient le temps d'y ajouter une touche personnelle. Les parents plus conciliants ou en mesure de le faire permettaient quelquefois à la jeune fille de conserver une partie de son salaire en vue de préparer son trousseau. Le travail salarié des jeunes est aussi à l'origine de la disparition graduelle de la dot. Cette pratique, encore bien vivante dans les campagnes québécoises, n'avait plus cours à la ville. En milieu rural, s'il incombait aux parents de contribuer à l'installation du nouveau ménage, à la ville, c'est le jeune citadin qui tâchait d'amasser un petit pécule afin d'acheter tous les meubles nécessaires à l'établissement du couple. Ce dernier était en mesure de subvenir adéquatement à ses propres besoins matériels.

La journée des noces en milieu urbain se conformait sensiblement au même modèle que les noces en milieu rural. La présence des cortèges, le lieu de la réception, les chansons, les rites destinés à porter chance à l'union, les tours associés à la nuit de noces nous le rappellent. Mais certaines nouveautés ponctuaient l'événement: que l'on pense seulement au lancement du bouquet de noces destiné aux jeunes filles célibataires, à la photo de groupe prise sur le perron de l'église ou aux repas froids garnissant la table des noces. Un des nouveaux rituels qui a marqué plus profondément les noces ouvrières est le voyage de noces, parce qu'il en perturbait le déroulement. Il obligeait souvent à un départ rapide des époux et réduisait la noce à un seul repas au lieu de deux. Toutefois, les couples partaient rarement plus d'une semaine, et à leur retour, il arrivait qu'on organise un souper ou une veillée en leur honneur. En suivant la «route de la parenté», les ouvriers contribuèrent à ce que le voyage de noces soit accepté parmi les coutumes du mariage.

Les rites sont révélateurs de l'identité sociale des acteurs qu'ils mettent en scène. Tous les exemples ou éléments novateurs que nous venons de voir le démontrent bien. Mais ils baignent aussi dans un univers culturel qui nous est commun. Françoise Zonabend parlait d'une «histoire commune» qui transparaît ici dans les continuités ou les permanences

rituelles observées. C'est pour cette raison que certains comportements plus profonds ou plus traditionnels semblent avoir résisté à l'effervescence de la vie urbaine. La trame de l'histoire du mariage urbain se rapproche de celle du mariage rural à plusieurs égards. À preuve, tous les vieux rites qui rejaillissent ici et là au cours du scénario nuptial et qui semblent désobéir au temps. Pensons seulement au rite de la mariée cachée, à ceux associés à l'anneau de mariage ou encore à la nuit de noces qui se répètent de génération en génération. La culture est faite de nouveautés et de traditions, et les rituels, témoins culturels, n'y échappent pas. Cette étude mettant en scène des ouvriers urbains a sans doute contribué à élargir nos connaissances sur le sujet lesquelles s'ajoutent à celles que nous possédions déjà sur les rituels du mariage à la campagne. Toutefois, notre apport est modeste et nous ne prétendons pas avoir fait le tour de la question. Il y a bien d'autres avenues à emprunter, d'autres angles d'observation possibles, pour compléter cette mosaïque sur les grands passages de la vie.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

A/ Source orale: Les entrevues ont été réalisées auprès d'informateurs provenant du milieu ouvrier et des professions libérales. Les critères de sélection des interviewé(e)s sont définis dans l'introduction du mémoire.

Données personnelles sur les informateurs et informatrices - Trois-Rivières

Milieu ouvrier: ouvriers, journaliers et gens de métier

| <u>N^o entrevue</u> | <u>Année de naissance</u> | <u>Profession au moment du mariage</u> | <u>Année du mariage</u> |
|-------------------------------|---------------------------|--|-------------------------|
| 3 (F) | 19 mars 1908 | Ouvrière à la Wabasso | 29 juin 1929 |
| 4 (F) | 25 septembre 1909 | Aucune | 11 août 1930 |
| 5 (F) | 6 octobre 1914 | Aucune | 24 août 1931 |
| 6 (F) | 17 juillet 1909 | Aucune | 18 nov. 1933 |
| 7 (F) | 24 janvier 1913 | Secrétaire | 27 avril 1935 |
| 8 (F) | 9 octobre 1909 | Ouvrière à la Wabasso | 10 juin 1935 |
| 9 (F) | 25 juin 1911 | Fileuse à la Wabasso | 24 août 1935 |
| 11 (H) | 6 juillet 1912 | Porteur d'eau | 12 mai 1937 |
| 12 (F) | 4 décembre 1916 | Serveuse | 11 sept. 1937 |
| 13 (H) | 11 août 1910 | Livreur et boucher | 21 sept. 1937 |
| 14 (F) | 8 février 1909 | Aucune | 23 octobre 1937 |
| 15 (F) | 21 février 1913 | Servante | 19 sept. 1938 |
| 17 (F) | 3 novembre 1917 | Ouvrière chez Girard & Godin | 7 sept 1939 |
| 19 (H) | 14 juin 1910 | Livreur de pain | 28 octobre 1939 |

| | | | |
|--------|------|-----------------------|--------------|
| 20 (F) | 1920 | Ouvrière à la Wabasso | 27 déc. 1939 |
|--------|------|-----------------------|--------------|

Milieu aisé: professions libérales, marchands et fonctionnaires

| | | | |
|--------|-----------------|--|----------------|
| 1 (F) | 8 avril 1904 | Aucune | 6 sept. 1927 |
| 2 (F) | 6 juin 1902 | Secrétaire dans un bureau d'avocats | 3 juillet 1928 |
| 10 (H) | 18 février 1904 | Pharmacien | 5 octobre 1936 |
| 16 (F) | 12 avril 1913 | Comptable chez Cyrille, Labelle & Cie. | 26 juin 1939 |
| 18 (F) | 3 octobre 1916 | Institutrice | 9 octobre 1939 |

B/ Sources imprimées

ALLARD, Lionel. *Souvenirs et rappels historiques*. Québec, Septentrion, 1992, 222 p.

BOISSEAU, Nicolas-Gaspard. *Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau*. Lévis, [s.é.], 1907, 86 p.

DIONNE, Hélène. *Les robes de mariée: Un amour de collection*. Québec, Musée de la civilisation, 1994, 64 p.

Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires des Évêques des Trois-Rivières. Vol. II, Chancellerie de l'Évêché, Trois-Rivières, 1943, 555 p.

SAUVALLE, madame. *Mille Questions d'Étiquette*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1907, 363 p.

VIOLLET, Jean. *Petit traité du mariage*. [s.l.], Éditions familiales de France, 1943, 47 p.

C/ Concepts et méthodes

- BELMONT, Nicole. «La notion du rite de passage», dans Pierre Centlivres et Jacques Hainard, dir., *Les rites de passage aujourd'hui*. Actes du colloque de Neuchâtel en 1981, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986, p. 9-20.
- BOUCHARD, Gérard et Christian POUYEZ. «Les catégories socio-professionnelles: une nouvelle grille de classement», *Labour/LeTravail*, n° 15, 1985, p. 145-163.
- BOUCHARD, Gérard. «Culture instituante, culture instituée: un repère pour l'étude du changement culturel», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 251-258.
- BOURDIEU, Pierre. «Les rites comme actes d'institution», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 43, 1982, p. 58-63.
- CAZENEUVE, Jean. «Rites», *Encyclopédie Universalis*, Paris, 1985, p. 1156-1158.
- DUMONT, Fernand. «Sur la genèse de la notion de culture populaire», dans G. Pronovost, dir., *Cultures populaires et sociétés contemporaines*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1982, p. 27-42.
- HARDY, René, Josée Gauthier et Martine Tremblay. *Instrument-Synthèse (grille-questionnaire)*, document de l'IREP, II-C-198, 1992, 71 p.
- HARDY, René. «Note sur le concept de culture populaire», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 161-174.
- MAISONNEUVE, Jean. *Les rituels*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 125 p.
- MONTPETIT, Raymond. «La culture populaire au Québec et son histoire en contexte d'urbanisation», dans G. Pronovost, dir., *Cultures populaires et sociétés contemporaines*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1982, p. 91-101.
- MUCHEMBLED, Robert. «La force du vivant. La culture populaire en France depuis cinq siècles», dans G. Pronovost, dir., *Cultures populaires et sociétés contemporaines*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1982, p. 81-90.

SÉGUIN, Normand. «Quelques considérations pour l'étude du changement culturel dans la société québécoise», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 213-219.

SINDZINGRE, Nicole. «Rites de passage», *Encyclopédie Universalis*, Paris, 1985, p. 1158-1160.

SINDZINGRE, Nicole. «Rituel», *Encyclopédie Universalis*, Paris, 1985, p. 1160-1163.

ZONABEND, Françoise. «Rites et vie quotidienne», dans Pierre Centlivres et Jacques Hainard, dir., *Les rites de passage aujourd'hui*. Actes du colloque Neuchâtel en 1981, Lausanne, Âge d'Homme, 1986, p. 179-181.

D/ Études spécifiques

1- Ouvrages

BAILLARGEON, Denyse. *Ménagères au temps de la Crise*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, 311 p.

DECHÊNE, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Paris, Plon, 1974, 588 p.

FLANDRIN, Jean-Louis. *Les amours paysannes. Amour et sexualité dans les campagnes de l'ancienne France (XVI^e - XIX^e siècle)*. Paris, Gallimard/Julliard, 1975, 256 p.

GAGNON, Serge. *Mariage et famille au temps de Papineau*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

GAMELIN, Alain *et al.* *Trois-Rivières illustrée*. Corporation des Fêtes du 350^e anniversaire de Trois-Rivières, 1984, 228 p.

GILLIS, John R. *For Better, For Worse. British Marriages, 1600 to Present*. New York/Oxford, Oxford University Press, 1985, 417 p.

- GUÉRARD, François. *Les notables de Trois-Rivières au dernier tiers du XIX^e siècle*. M.A. (Études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1984.
- HARDY, René et Normand SÉGUIN. *Forêt et société en Mauricie: la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*. Montréal, Boréal Express, 1984, 222 p.
- HUOT, Marie-Josée. *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de Charlevoix*. M.A. (Études régionales), Université du Québec à Chicoutimi, 1991, 138 p.
- LEBRUN, François. *La vie conjugale sous l'ancien régime*. Paris, Armand Colin, 1975, 179 p.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p.
- LEMIEUX, Denise. *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 205 pages.
- MARIE-URSULE, sœur. *Civilisation traditionnelle des Lavallois*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1951, 403 p.
- MINER, Horace. *Saint-Denis: un village québécois*. Québec, Hurtubise HMH, édition originale en 1939, 1985, 392 p.
- SEGALEN, Martine. *Amours et mariages de l'Ancienne France*. Paris, Berger-Levreault, 1981, 175 p.
- SEGALEN, Martine. *Sociologie de la famille*. Paris, Armand Colin, 1981, 335 p.
- VAN GENNEP, Arnold. *Manuel de folklore français contemporain. Du berceau à la tombe*. Tomes I et II, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1943 et 1946, 373 p.
- WARD, Peter. *Courtship, Love and Marriage in Nineteenth-Century Canada*. Montreal and Kingston, McGill/Queen's University Press, 1990, 219 p.

2- Articles

- AMIEL, Christine. «Les caprices du mariage», *Ethnologie française*, vol. 17, n° 4, 1987, p. 367-380.
- BELMONT, Nicole. «La fonction symbolique du cortège dans les rituels populaires du mariage», *Annales ESC*, vol. 33, n° 3, 1978, p. 650-655.
- BERVIN, George et France GALARNEAU. «La coutume de la dot au Québec», *Justice*, 1985, p. 4.
- BOUCHARD, Lorraine. «Le costume de la mariée, reflet de la vie quotidienne ?», *Folklore Canadien*, vol. 10, n°s 1-2, 1988, p. 53-78.
- BOUCHARD, Gérard. «Sur la dynamique culturelle des régions de peuplement», *Canadian Historical Review*, vol. LXVII, n° 4, 1986, p. 473-490.
- BOUCHARD, Gérard, Josée GAUTHIER et Marie-Josée HUOT. «Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 261-300.
- BOURDIEU, Pierre. «Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction», *Annales ESC*, n°s 4-5, 1972, p. 1105-1127.
- BURGUIÈRE, André. «Le rituel du mariage en France: pratiques ecclésiastiques et pratiques populaires (XVI^e - XVIII^e siècle)», *Annales ESC*, vol. 33, n° 3, 1978, p. 637-649.
- DESDOUIITS, Anne-Marie. «Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce», dans Gérard Bouchard, dir., *La construction d'une culture: Le Québec et l'Amérique française*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 307-327.
- FINE, Agnes. «À propos du trousseau: une culture féminine ?», dans Michelle Perrot, dir., *Une histoire des femmes est-ce possible ?* Marseilles-Paris, Éditions Rivages, 1984, p. 156-188.
- FERRETTI, Lucia. «Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse ouvrière montréalaise: Sainte-Brigide, 1900-1914», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n° 2, 1985, p. 233-251.

- FOURNIER, Daniel. «Consanguinité et sociabilité dans la zone de Montréal au début du siècle», *Recherches sociographiques*, vol. 24, n° 3, 1983, p. 307-323.
- GIRARD, Denise. «Le rituel du mariage en milieu urbain. Un exemple: Montréal», dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, dir., *Les dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*. Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1995, p. 69-81.
- HARDY, René, Gérard BOUCHARD et Anne-Marie DESDOUITS. «Les rituels du mariage dans les campagnes de la Mauricie/Bois-Francs et du Saguenay au XX^e siècle: regards sur les spécificités régionales», dans Yves Roby et Nive Voisine, dir., *Érudition, humanisme, savoir*. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 267-291.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique. «Une noce populaire il y a cinquante ans», *Almanach du peuple*, 1925, p. 334-340.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique. «De la durée des noces», *Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXVI, n° 7, 1930, p. 391-393.
- MORTON, Suzanne. «The June bride as the working-class bride getting married in a Halifax working-class neighbourhood in the 1920s», dans Bettina Bradbury, dir., *Canadian Family History: Selected Readings*. Toronto, Copp Clark Pitman, 1992, p. 360-379.
- ROY, J.-Edmond. «Les mariages dans nos campagnes autrefois», *Bulletin des recherches historiques*, vol. XXIX, n° 7, 1923, p. 200-201.
- SAINT-LAURENT, Marie-France. «Dis-moi à quel âge tu te maries, je te dirai qui tu es»: De l'âge au mariage comme indicateur de l'appartenance culturelle, dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, dir., *Les dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*. Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1995, p. 99-114.
- SEGALLEN, Martine. «La révolution industrielle: du prolétaire au bourgeois», dans A. Burguière et al., dir., *Histoire de la famille*. Tome II, *Le choc des modernités*. Paris, Armand Colin, 1986, p. 375-411.
- SEGUIN, Robert-Lionel. «La salve des mariés», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 66, n° 3, 1960, p. 51-53.
- TREMBLAY, Martine. «Les rituels du mariage dans le Haut-Richelieu au XX^e siècle», dans Gérard Bouchard et Martine Segalen, dir., *Les dynamiques culturelles interrégionales au Québec et en France*. Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, 1995, p. 45-68.

VAN KIRK, Sylvia. «The custom of the country: an examination of fur trade marriage practices», dans Bettina Bradbury, dir., *Canadian Family History: Sélected Readings*. Totonto, Copp Clark Pitman, 1992, p. 67-92.

ANNEXE

Catégories socioprofessionnelles des interviewé(e)s

| N° entrevue et sexe des témoins | Professions des témoins et de leur conjoint(e) au mariage | | Professions des parents | |
|--|---|---------------------------------|-------------------------|-------------------------|
| | Homme | Femme | de l'homme | de la femme |
| Milieu ouvrier: ouvriers, journaliers et gens de métier | | | | |
| 3 (F) | Ouvrier Wabasso | Ouvrière Wabasso | Journalier | Cordonnier |
| 4 (F) | Commis d'épicerie | Aucune | Épicier | Draveur |
| 5 (F) | Réparateur d'appareils électriques | Aucune | Journalier | Ouvrier Tebbutt Shœ |
| 6 (F) | Ouvrier Wabasso | Aucune | Contremaître Wabasso | Journalier |
| 7 (F) | Commis Wabasso | Secrétaire | Ouvrier | Ouvrier Tebbutt Shœ |
| 8 (F) | Ouvrier Wabasso | Ouvrière Wabasso | Cultivateur | Ouvrier |
| 9 (F) | Ouvrier C.I.P. | Ouvrière Wabasso | Ouvrier | Ouvrier |
| 11 (H) | Porteur d'eau | Ouvrière Wabasso | Conducteur de camions | Ouvrier à la Laurentide |
| 12 (F) | Policier | Serveuse | Cultivateur | Menuisier |
| 13 (H) | Livreur et boucher | Secrétaire Wabasso | Ouvrier à la Domtar | Commis-vendeur |
| 14 (F) | Journalier | Aucune | Cultivateur | Charretier |
| 15 (F) | Journalier | Servante | Ouvrier | Ouvrier |
| 17 (F) | Ouvrier Wabasso | Ouvrière chez Girard & Godin | Journalier | Plombier-soudeur |
| 19 (F) | Livreur de pain | Caissière | Cultivateur | Sectionnaire au C.P. |

Catégories socioprofessionnelles des interviewé(e)s

| N° entrevue et sexe des témoins | Professions des témoins et de leur conjoint(e) au mariage | | Professions des parents | |
|--|---|---|-----------------------------------|--------------------|
| | Homme | Femme | de l'homme | de la femme |
| 20 (F) | Commis d'épicerie | Ouvrière Wabasso | Épicier | Journalier |
| Milieu aisé: professions libérales, marchands et fonctionnaires | | | | |
| 1 (F) | Dessinateur industriel | Aucune | Ingénieur au C.P. | Médecin-Chirurgien |
| 2 (F) | Assistant-surintendant à la Wayagamack | Secrétaire dans un bureau d'avocats | Juge | Avocat |
| 10 (H) | Pharmacien | Vendeuse | Cultivateur | Journalier |
| 16 (F) | Commis-gérant chez J.B. Loranger | Comptable chez Cyrille, Labelle & Cie. | Commerce Bellefeuille & Giroux | Ingénieur au C.P. |
| 18 (F) | Secrétaire-trésorier à la Commission du Havre | Institutrice | Tourne-Clé à la prison | Rentier |